

TRIOMPHE
DE L'AMOUR

SUR LE FANATISME
ET LE MATÉRIALISME.

Lux vera..... quæ illuminat
omnem hominem venientem
in hunc mundum.

TOME SECOND.

Paris,
IMPRIMERIE DE MIGNERET,
RUE DU DRAGON, N. 20.

1828.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

UN nouveau jour se présente, tous les peuples voient son aurore se lever sur leur horizon, et toutes les créatures qui soupirent et gémissent pour être délivrées du joug qui les accable, tressaillent d'allégresse ! Les hommes inspirés en naissant, par un nouvel esprit, repoussent d'une main ferme tout ce qui s'oppose au libre développement de leurs facultés. En vain les enfans des ténèbres se présentent pour faire valoir leurs faux cultes ; en vain les soutiens de l'erreur appuient leur désastreuse doctrine du matérialisme sur des sciences éphémères ; leurs efforts ne servent qu'à éclairer les nations qu'ils veulent tromper sur la fausseté de leur morale et sur la vanité de leur système ; ils ne peuvent nous montrer aucune base solide, aucun principe vrai, et tous ne s'avancent qu'en tremblant, pour soutenir leurs édifices qui s'écroulent.

Aujourd'hui, ce n'est point une caste privilégiée, ni une secte de savans qui doivent s'emparer, et des mystères et de la science ! Tous les hommes sont appelés à être *hommes*, tous doivent s'adresser à leur Créateur, pour avoir la vie et la lumière ; tous doivent lire dans la nature ; elle est le miroir universel.

Nos sciences prennent un caractère tout nouveau ; elles se composent d'éléments qui, naguère, nous étaient inconnus ; d'un vol rapide elles nous font franchir l'espace, elles nous montrent la nature comme un livre ouvert, et là, tout semble nous annoncer qu'il n'y a point de temps ! Alors le voile ténébreux qui nous environne se déchire ; l'éternité déploie

à nos yeux la carrière infinie que nous sommes destinés à parcourir, et notre système passager s'évanouit.

O mort! ô destruction! vous n'êtes plus que de vaines chimères, que des fantômes impuissans. Avez-vous jamais pu rien faire disparaître sans donner une vie nouvelle? Rien n'a-t-il jamais succombé sous vos coups sans se multiplier à l'infini?

Esclaves de nos facultés avilies, nous ne jugeons dans ce monde que sur le témoignage de nos sens, nous ne reconnaissons point d'être en nous, excepté celui du temps; nous voulons que seul il vive, que seul il agisse, et c'est par la dernière et par la plus illusoire de ses facultés, la mémoire, que nous recevons la connaissance de tout ce qui nous entoure. C'est elle qui d'accord avec notre aveugle jugement, fixe l'origine de l'image de la pure Divinité; c'est elle qui donne des limites et un commencement aux œuvres de l'Eternel. Tout ce qui s'est effacé de son cercle n'existe plus pour nous, tout ce qui ne peut pas lui être représenté par de frêles moyens humains, plus illusoire qu'elle même encore, est jugé à notre tribunal mensonger, comme n'ayant jamais eu l'être.

La parole écrite, en ouvrant à cette même mémoire une carrière, qui semble lui donner la palme de l'immortalité, n'en est pas moins fragile; en vain nous nous vantons du secours de notre imprimerie, en vain nous nous promettons de ne plus rien oublier. Insensés! nous n'avons encore rien appris! Et cette parole, qu'avec tant de peine nous avons gravée sur l'airain, ne nous présente que l'erreur, la mort, le néant!

L'analyse des corps nous présente le champ le plus vaste, et si à la lueur du nouveau jour, dont nous voyons déjà briller les feux, nous suivons leur division en molécules, si

nous saisissons leur mécanisme ; et surtout si les puissances qui les composent nous sont révélées par l'esprit, nous arriverons jusqu'à l'éternité ; là, notre être éternel pourra reprendre son sceptre, et il n'y aura pour nous plus de mystères. La molécule ou le corps porté à son dernier point de division n'existe pour nous que nominalement, et nous ne pouvons jamais l'atteindre quels que soient nos calculs et nos conceptions. Infiniment petite à nos yeux, elle n'en est pas moins un centre de puissance, duquel peuvent s'élever des univers à l'infini, et même elle les renferme en réalité. Ici, pour ne point atterrer notre intelligence, nous dirons qu'elle contient tout, en puissance d'être, puisque ayant en elle son créateur, elle a la source de toute création. Certainement, nous ne comprenons point que ce qui est en puissance d'être, existe réellement, et dans tout son complément à l'instant même ; car, ainsi que nous l'expliquerons, s'il pouvait être ajouté à la création, le Créateur, dont toutes les œuvres sont l'expression, ne serait point infini ; de même, si quelque chose pouvait y être retranché ou altéré, il ne serait point tout-puissant, et si tout n'était pas continuellement naissant, et en même temps jouissant du plus haut degré de gloire, il ne serait point tout bon. Or, ce sont là les mystères dont nous offrons la clef, par l'analyse de notre univers et de nos facultés ; ce sont eux que nous avons démontrés dans nos poèmes, autant que nous l'ont permis la fragilité de nos moyens et l'impuissance de notre intelligence.

Il n'est point étonnant que nous ne concevions pas, qu'un univers puisse exister dans une molécule infiniment petite. Ce mystère est pour nous ce que les couleurs sont aux aveugles ; faute d'organe propice, nous ne pouvons point concevoir la nature, la forme et la puissance des êtres, qui existent dans les régions célees pour nous en un centre

insondable; en vain nous voyons qu'un point infiniment petit peut, sans changer de dimension, recevoir toutes les pensées des êtres, nous demeurons aveugles à cette expression hiéroglyphique. L'homme individuel est la molécule de sa masse ou de l'Elohim, qui est un, et en même temps multiple à l'infini; mais nous sommes trop matériels pour concevoir ce mystère. Cependant, en présentant notre univers comme un point mathématique, ou l'absence de toute création, de même qu'en démontrant notre insondable néant, ou la cause du non être, nous conduisons jusques aux portes de l'éternité.

Lorsque nous poursuivons une molécule pour la saisir dans sa dernière division, nous ne pouvons jamais l'atteindre; mais si c'est elle qui se manifeste, c'est-à-dire, si le créateur qui est en elle, montre sa magnificence, l'universelle création remplit tout l'espace. Lorsqu'avec tous les habitans de la terre nous poursuivons notre être, pour en jouir en propre, c'est-à-dire pour vivre en nous et par nous-mêmes, nous ne pouvons jamais atteindre qu'à un néant abyssal, ou à l'absence même de l'être; mais si le Créateur, qui est notre racine, se manifeste en nous par son verbe, nous devenons l'Elohim ou l'universelle source de toute création. Nous sommes l'être suprême que Moïse a indiqué lorsqu'il a dit : « A l'origine, à la tête, ou dans le principe, les *Elohim* créèrent les cieux et la terre. »

Les trois éternelles puissances qui président à la formation des corps, nous représentent l'insondable trinaire qui est toujours *un*, quoique en trois puissances distinctes. Nous n'expliquerons point les termes que nous employons pour les désigner, ils sont assez clairs par eux-mêmes; ces puissances, d'ailleurs, sont innominales; nous ne les connaissons que par leurs effets.

La lumière, soit morale, soit physique, est l'universel

sensibilisateur ; sans elle rien n'existe pour nous ; sans elle nous ne pouvons avoir un seul désir, ni même une pensée. Si, éclairés de la lumière d'en haut, nous méditons sur cette base de toute connaissance, nous trouverons la clef des plus profonds mystères. Nous ne devons jamais perdre de vue, que, soit les lumières, soit ce que nous pouvons concevoir dans le temps, tout est à jamais le rempart, ou la cause de l'absence de l'objet éternel qu'il renferme ; alors dirons-nous, que l'éclat produit sur la terre par le soleil, puisse être la lumière, puisqu'il est au contraire le voile qui nous dérobe celle de l'éternelle nature ?

L'influence astrale, si connue des anciens, et si inconnue de notre siècle, joue un tel rôle dans notre système, que tous les corps et tous les êtres lui doivent leurs vertus, leurs qualités, et leurs propriétés. Dans le nombre des êtres, sous son influence, ne confondons point notre être éternel qui la commande, et en détermine la nature, soit qu'il triomphe dans l'abyme infernal, où dans les régions de l'amour.

Nous nommons *circonscripteur*, l'espace hors des limites de notre intelligence ; à cause de sa fonction de tout embrasser ; ce nom est, ainsi que ceux des trois premières puissances, une dénomination relative, pour exprimer ce qui est au dessus de nos conceptions. C'est donc-là, où notre intelligence n'atteint plus, que commence son domaine ; il est pour celle-ci un rempart insurmontable. Nous expliquons que la molécule infiniment petite, composée d'un centre, d'un diamètre, et d'une circonférence, possédant dans ses limites d'attraction tout son système planétaire, a également son circonscripteur. Lorsque celui-ci circonscrit une molécule, ou notre univers, il exerce la même fonction, c'est-à-dire, qu'il sert également de barrière à nos facultés, lesquelles échouent ou s'éteignent aussitôt qu'elles veulent le franchir, pour pénétrer dans les infiniment grands, ou dans les infiniment petits.

Dans l'analyse que nous donnerons de nos cinq sens, nous présentons le tact comme le premier et le dernier témoignage de la vie; pour expliquer son mécanisme, nous traitons des diverses attractions, et surtout du pôle répulsif que détermine toujours l'attraction d'agrégation en dehors de la sphère, où elle exerce son action, parce que c'est hors de cette sphère seulement que la sensation du tact peut avoir lieu. Nous classons l'ouïe au second rang, et en l'analysant nous expliquons son identité avec la parole, nous démontrons surtout que celle-ci, dans notre ordre temporel, loin d'avoir du rapport avec la vraie parole, est au contraire le voile qui nous la dérobe. Elle est, comme instrument de ce monde, l'organe du mensonge, et comme telle, elle ne peut jamais être celui de la vérité. Or nous expliquons par le sens métaphysique des discours ou des écrits, comment les vrais sages, et surtout le sage des sages, qui ayant revêtu notre être dégradé, cet être qui ne peut que *mentir*, avait pu nous parler de la vérité, et comment celle-ci avait franchi son tombeau, ou la lettre qui tue, pour arriver à tous les cœurs qui lui étaient ouverts. Nous traitons successivement de la vue, des phénomènes de la lumière, du goût, du mécanisme de la nutrition, et partout nous suivons la molécule dans son passage à travers notre racine de vie, lorsqu'elle la franchit, pour s'identifier avec nous. Dans l'acte de la manducation nous reconnaissons qu'elle n'arrive en nous que par la résurrection, nous expliquons qu'elle n'a pu pénétrer dans notre racine de vie, qu'après être retournée elle-même dans sa source, qui est l'éternel père, le centre insondable, où le Verbe seul entre, et d'où seul il peut s'élever. Il est constant dès lors que nous ne pouvons nous alimenter que du Verbe, ou de la parole de Dieu. C'est pourquoi le Rédempteur disait à ses disciples: « J'ai une nourriture à prendre que vous ne connaissez point. »

Et ailleurs il dit à Satan : « Il est écrit que l'homme ne vit pas de pain seulement , mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Dans la description que nous faisons du sens de l'odorat , nous entrons dans un sujet qui lui paraît étranger ; et ce n'est que par nos méditations , et le rapprochement de tout ce qu'ont dit les sages à l'égard de ce sens , que nous appercevons ses rapports avec l'engendrement. Là nous continuons à dévoiler les plus profonds mystères , mais que pouvons nous dire à l'être du temps qui ne peut pas même connaître le mécanisme de l'acte animal ? En vain nous lui indiquons son propre témoignage , toute les fois que pressé par une ardente impulsion , il veut reproduire son semblable. Lorsqu'il a obtenu un fils , il se voit en lui , et il se meurt d'amour pour lui , selon le même mode que tous les autres animaux. Tout dans la nature , tient dans son ordre de choses , le même langage qu'Eve tenait après avoir enfanté Caïn. L'affection bestiale de la progéniture est telle , que nous voyons les animaux les plus faibles , surpasser en courage , le lion et le tigre pour protéger ce vrai *eux-mêmes*. Mais bientôt chez l'homme comme chez tous les autres animaux , ce violent amour se change en indifférence , lorsque selon la marche générale des êtres , le fils passe dans l'*ipséité* , c'est-à-dire , lorsqu'il devient *lui-même* et comme tel , le tombeau ou l'*engloutissement* de celui dont il a reçu l'être. L'animal ne voit alors dans sa progéniture , plus rien qui lui appartienne , de sorte qu'il la caresse , ou qu'il la déchire selon ses rapports avec elle. De même l'homme temporel voit dans son fils , son ami ou son ennemi , selon les circonstances. Cependant il y voit plus souvent un ami , tout le lui commande , son amour propre , le besoin d'avoir un protecteur dans sa vieillesse et surtout , le désir de voir heureux celui qui lui sert de tombeau , et dans lequel vont être

reçues ses essences, suivant la marche générale des êtres qui métaphysiquement ne vivent qu'en se dévorant les uns les autres. Mais ici, nous atteignons à de tels mystères, que nous ne pouvons plus être entendu !.....

Si nous contemplons la marche du temps, la rapidité avec laquelle les événemens et les phénomènes se succèdent et se multiplient, nous reconnaitrons comment tout est dû, à l'approche du nouveau jour qui se prépare. Le temps d'erreur a vieilli, sa décrépitude l'accélère, et l'éclat qu'il a jeté dans les siècles passés n'a servi qu'à nous annoncer sa décadence prochaine, et avec lui, celle de tous les faux systèmes, et de tous les faux cultes !.....

La nature obéissant aujourd'hui à une puissance supérieure, semble s'élever comme d'un sépulcre, pour dévoiler à l'univers étonné, l'éternité des êtres et des choses. Lorsque remontant de ruines en ruines, nous voulons arriver à l'époque qui a précédé l'existence des êtres et des choses, nous découvrons les preuves les plus incontestables, que tout a ses antécédens, que les âges ont succédé aux âges, les races aux races. Lorsque nous interrogeons la sagesse, elle nous apprend que les êtres et les choses renferment leur avenir ainsi que leur passé, et que le voile qui nous dérobe la créature éternelle, en nous présentant un simulacre, un fantôme d'être, n'empêche point que tout existe en réalité, et ne vive en même temps dans l'éternité.

Si nous pouvions interroger les pierres mêmes, elles nous diraient que sans cesser d'être ce qu'elles sont, ni sans avoir besoin d'une nouvelle création, elles pourraient nous montrer des qualités et des propriétés à l'infini; mais il faudrait avoir les organes et les facultés qui peuvent les saisir. La sagesse ne nous enseigne-t-elle pas, en nous éclairant de ses feux célestes, que notre univers, sans cesser d'être ce qu'il est, serait

pour nous un domaine tout glorieux, qu'il serait Eden triomphant de Satan par la puissance de l'amour, si nos facultés, au lieu de nous être fournies par une source fautive, nous étaient données par l'Elohim victorieux, par le nouvel Abel, sous la loi *d'amour*? Or l'amour a le pouvoir de changer l'abyme lui-même en une région divine.

L'esprit de mensonge qui domine partout, nous montre de la réalité dans ce monde, il nous enseigne qu'avec nos organes nous pouvons voir quelque chose de réel, que nous pouvons parler de ce qui appartient à l'éternité, et que même avec notre intelligence, nous pouvons concevoir les beautés célestes. Mais combien tous nos moyens ne sont-ils pas illusoire dans le temps! Tout ne témoigne-t-il pas contre eux et contre nous? Quelle réalité y a-t-il dans les êtres, et dans les choses? La chercherons-nous dans les richesses, et dans nos grandeurs, dans la gloire et dans la félicité de ce monde? Interrogeons celui que nous croyons en possession de tous ces biens: s'il est sincère, il conviendra qu'il n'ont eu pour lui de la réalité, qu'autant qu'il les a poursuivis, et qu'en les saisissant, tout lui est échappé. Ce sont des fantômes qui séduisent étant vus de loin, et qui s'évanouissent en les approchant. O rois de la terre, combien de fois n'avez-vous pas soupiré après une vie simple et tranquille, pour jouir de la paix au sein d'une famille ignorée, que vous supposiez en possession du bonheur et de la liberté, toujours si éloignés du trône. Et vous, princes qui regorgez de richesses, dites-nous jusqu'à quel point vous pouvez en jouir? Vous avez des palais dont l'approche vous semble être défendue. Tous ceux qui vous entourent, paraissent, excepté vous, goûter les charmes de votre grandeur; cependant tout est ravi à tous et même devient pour tous un fardeau insupportable. Vos héritiers jouissant déjà de vos biens, voient dans votre existence l'obstacle

qui s'oppose à leur bonheur, et vos serviteurs, au sein de votre propre abondance vous regardent comme les tyrans qui les empêchent d'en goûter les douceurs. En descendant ainsi jusqu'à la chaumière du pauvre, nous trouvons partout un voile qui nous dérobe même ce fantôme léger du bonheur que nous poursuivons jusque sous le chaume.

C'est sur-tout aux environs de cette ancienne capitale du monde, que nous remarquons ces magnifiques palais, dont les maîtres paraissent être bannis ! Ils passent ces monumens superbes, ces jardins de délices, comme des beautés délaissées, qui vieillissent en répandant des pleurs, et n'en tarissent la source qu'en en versant de plus amères encore sur la perte de leurs attraits. Les eaux de leurs magnifiques fontaines, chefs-d'œuvre de l'art, efforts d'une grandeur expirante, jaillissent comme au milieu d'un désert ! Entourées d'ifs et de cyprès, elles s'échappent à travers leurs ombres lugubres, elles se montrent à la lumière, et l'œil n'est ravi par l'éclat de leurs brillantes couleurs, que pour les voir retomber en larmes. Elles frappent le marbre qu'elles blanchissent comme la tête chauve d'un vieillard, et le silence monotone de ces lieux est rendu plus monotone encore ! Il semble que le décret qui céla la vie en Eden est là, partout manifesté ! Il semble que ces admirables jardins soient Eden lui-même, dont l'Eternel sort l'arbre de vie !

Ces lieux ne sont pas les seuls qui fournissent l'image d'une grandeur expirante, il est des tableaux plus sombres au sein de cette même cité ! Sans parcourir les temples et les palais abandonnés, dont la ruine menaçante chassé de dessous leurs portiques le malheureux sans asyle, nous jetterons l'œil sur la demeure du chef suprême du culte. D'abord se présente la nouvelle basilique, embellie par les sépulcres des pontifes, et par les restes des anciens temples des païens.

Rarement troublée par les sacrifices, on ne rencontre dans sa vaste enceinte que quelques groupes de curieux, qui viennent admirer sa richesse. On y remarque aussi la marche incertaine d'un petit nombre d'adorateurs, qui rendent un froid hommage devant le marbre glacé, ou au pied de l'immobile bronze !

Le Vatican, habité par le chef de l'Église, est un des plus vastes palais du monde ; là se trouvent réunis et l'art des Grecs et le talent des Romains, mais la vie paraît en être bannie par la présence même de celui qui l'occupe ! Seul, sans génération, toujours un pied dans la tombe, tout retrace à la pensée, l'idée d'un éternel néant. Ses gardes engourdies par un imperturbable silence, et appuyées presque sans vie sur une antique hallebarde, ne présentent que l'image de la mort ; elles semblent ne veiller qu'à la porte des tombeaux ; elles semblent ne protéger que le ver rongeur qui réduit en poudre et les chefs-d'œuvre de l'art et les lambris dorés.

Pour connaître encore mieux la vanité de notre habitation, surtout le néant de notre propre être, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur la nature de nos facultés ; notre mémoire les enchaîne toutes dans son cercle, et notre mémoire est un moyen éphémère qui nous échappe comme une ombre ; si le temps lui-même creuse continuellement sa tombe, comment arriverait-elle à l'éternité ? Cependant nous n'existons dans ce monde que par elle ; car que serions-nous ici-bas, si nous en étions privés d'une manière absolue ? comment nous arriverait le simulacre de la vie ? Celle-ci se compose du passé et du présent ; or, l'instant présent est déjà passé avant que nous ayons pu le saisir, et si la mémoire ne nous le représentait, il ne serait point pour nous.

Considérons encore le tableau que nous retrace cette même mémoire hors de nous : nos sciences, notre histoire,

notre morale , tout est circonscrit dans son cercle étroit , et rien n'existe pour nous que par elle. Nos écrits ne sont que des moyens mnémoniques fournis par l'art pour suppléer à sa faiblesse ; ils sont relativement à elle, ce que la mécanique est à notre bras ; or, si notre bras se retire, la mécanique est impuissante ; si notre mémoire est célée, à quoi servent tous nos écrits ? Nous disons dans notre illusion : par nos livres nous rendons nos sciences éternelles, notre histoire ne peut plus se perdre ! et ce langage de l'erreur caché sous un voile spécieux, ne trouve personne pour le confondre ; il suffirait pourtant d'étudier les faits pour être convaincu de son peu de fondement.

Nos ancêtres n'écrivaient point sur le frêle papier ; l'airain et le marbre étaient leur parchemin ; leurs hiéroglyphes, ou le type de leurs écritures étaient dans la nature, et le marbre et l'airain se sont effacés, le temps les a fait rentrer dans la masse des êtres, et le type *imperdable* d'un langage si savant a disparu, comme un songe fugitif qui ne peut être rappelé. Cependant ce type est sous les yeux, tous le foulent aux pieds !

Or, nous, dont les plus beaux monumens ne sont que de frêles édifices, comparés à ces antiques ruines égyptiennes, nous voulons arriver à la postérité la plus reculée, avec du papier que les vers rongent déjà entre les mains de celui qui y peint, ou son génie, ou son siècle ; tandis que ceux dont l'art avait su enchaîner ces moyens de destruction, ceux dont nous trouvons encore des lambeaux de chair dans les sépulcres, n'ont pu nous transmettre, ni leur science, ni leur histoire, ni leurs hauts et profonds mystères. Cependant, il nous semble voir ces anciens sages, descendre à l'instant même dans les tombeaux ! Cette momie nous montre comment on l'inhume, quels sont les aromates employés pour la préserver de la corruption ; il nous semble voir la main encore vivante, traçant

sur la tombe l'histoire de celui qui s'y endort. Un écho éloigné, murmure confusément les mots que répétait le poëte, en gravant l'épithape. — « La postérité la plus reculée lira ces lignes, elles lui apprendront le nom et les vertus de l'être qui fait couler mes pleurs, et dont la vie passagère vient encore inspirer ma muse. » Il ne pensait pas, cet homme sensible, qu'il viendrait un temps, et un temps peu éloigné où l'ouvrage et l'ouvrier, tout aurait disparu, où son burin serait aussi muet que lui-même !

Les hommes d'aujourd'hui auront-ils plus de puissance que leurs pères, pour arrêter l'effet des grandes catastrophes, pour enchaîner les fléaux qui viennent, lorsque l'Éternel l'ordonne, faire écrouler et leurs édifices, et leurs empires ? qui viennent éteindre l'étincelle de la vie, en faisant disparaître des races entières ? S'opposeront-ils à la marche de l'univers, à ce mouvement graduel qui, en éloignant les êtres par le temps, les éloigne par les formes et par les facultés ?

Lorsque les hommes correspondaient ou se communiquaient par les hiéroglyphes primitifs, ils n'avaient besoin, ni de burin, ni de pinceau ; leurs livres étaient la nature, là, ils lisaient l'histoire des empires, et les mœurs des différens peuples ; ils lisaient également leur propre histoire, ainsi que leurs vices et leurs vertus, dans leurs champs, dans leurs demeures, et même dans leurs vêtemens. Le changement de leurs facultés leur a rendu ce moyen plus difficile, et l'art toujours prêt à se mettre à la place de la nature, leur a présenté les signes conventionnels, et bientôt le hiéroglyphe primitif a été oublié. L'hébreu et le sanscrit, qui sont venus en suite remplacer ces premiers dons de l'art, après avoir brillé pendant de nombreux siècles chez les Egyptiens, chez les Chaldéens et chez les Indiens, ont vieillis à leur tour. Les Hébreux modernes ne savent plus lire leur langue ancienne, et les savans Indiens

cherchent avec peine à déchiffrer quelques mots de leurs livres sacrés écrits, en samscrit. Encore quelques siècles d'évolutions, et ces deux langues ne seront plus connues, et le grec et le latin eux-mêmes, qui ont paru après elles, auront cessé d'être compris !

Nous devons considérer que suivant la marche générale, dans un nombre de siècles plus ou moins grand, les peuples n'ayant plus ni les mêmes mœurs, ni les mêmes religions, ni le même esprit, ne comprendront plus nos livres, en supposant que quelques-uns soient arrivés jusqu'à eux. Selon l'ordre des choses, le papier sera remplacé par quelque substance plus solide, nos bibliothèques encombrées le repoussent déjà comme un pénible fardeau. Observons bien de quelle manière tout marche en harmonie : aussitôt qu'un esprit plus solide et plus réel succède à l'esprit futile et vain de nos siècles, nos moyens de correspondance, non-seulement changent, mais encore nos moyens mécaniques. Alors notre architecture, nos sciences, nos arts, tout prend un caractère analogue. Alors si les pierres que fournit notre sol ne sont point de nature à construire nos monuments, avec une solidité en rapport avec nos mœurs, nous en ferons venir des pays les plus éloignés. Au lieu du fragile papier nous employerons des feuilletts métalliques en étain, en argent et même en or, si nos morales et nos œuvres étaient en harmonie avec la pureté de ce métal. Si nous n'étions point aveugles nous lirions le langage hiéroglyphique de la nature, et nous reconnâtrions pourquoi il a existé, et qu'il existe encore des nations, qui entourées de matériaux solides, préférèrent fabriquer des briques fragiles pour construire des habitations et des monuments éphémères. Nous reconnâtrions aussi en lisant l'histoire, pourquoi les tribus d'Israël enchaînées au milieu de l'Égypte expirante, furent occupées à faire les briques, qui remplaçaient la pierre vive

que lui enlevaient les autres peuples. Mais nous méconnaissons tout ce qui est essentiel, et qui pourrait nous rapprocher des champs de la vérité. Nous ne voyons pas cette loi générale qui régit tout dans notre univers, et qui met constamment en rapport, les *choses* avec les *êtres*.

Rien ne nous est plus étranger que notre propre habitation, nous ne la connaissons que sous de faux rapports, et nous y cherchons vainement la réalité où la vérité. Nous ignorons que tout ce qui appartient aux cieux ne peut être saisi par les créatures du temps ! Un attrait séducteur existe pourtant et dans les êtres et dans les choses, un objet peut se présenter à nous avec une telle beauté, que mettant tout notre bonheur à le posséder, et lui sacrifiant et le ciel et la terre, nous pourrions mourir d'amour pour lui ! Remarquons bien la profondeur du mystère que nous cherchons à dévoiler. Dans ce monde, nous jouissons matériellement des objets, mais nous ne pouvons pas plus obtenir les beautés qu'ils renferment, que les anges de Lucifer ne pouvaient s'emparer des nymphes, ou de la magnificence de la nature, dont ils obtenaient le simulacre par leur puissance magnétique. Aujourd'hui, vivant dans un ordre de chose différent de celui de Lucifer, uniquement parce que nos organes et nos facultés ne sont plus les mêmes, nous entrevoyons la beauté ; cette fille du ciel, qui se montre comme une ombre fugitive ; nous nous emparons de l'objet qui la renferme. Sûrs de notre proie, nous nous livrons à l'allégresse, et nous fermons l'œil à la vue de l'objet que nous avons saisi, lequel entre nos mains est un sanctuaire inviolable qui nous ravit la beauté, la réalité, tout enfin ce qui est céleste. Nos facultés conspirent aussi pour nous cacher notre déception, notre mémoire, notre imagination, tout nous retrace le tableau de la beauté qui nous a séduit ; leur puissance est telle, l'esprit du monde nous éblouit par tant de fausses lumières,

que nous passons souvent notre vie dans cette illusion plus ou moins complète ; or c'est cette illusion que nous appelons dans ce monde, le bonheur ! Lorsque nous méditons sur l'attrait que nous présente soit la fleur des champs, soit la magnificence des villes, soit enfin les différentes beautés de ce monde, nous reconnaissons que tout est dû à une puissance magique ou à un enchantement, qui ne fournit rien hors du domaine de l'irréalité. Mais si, nous adressant à l'esprit d'amour, nous lui demandons la clef du mystère, il nous montrera *Dieu tout et en tout*, et nous atteindrons dès ce monde, et à l'éternité, et aux régions célestes !

INTRODUCTION.

Sous le titre de l'origine des choses, nous présentons un véritable traité **PHYSICO-MÉTAPHYSIQUE** ; il renferme la clef des plus profonds mystères. Les trois premières propositions offrent la base de toutes les sciences physiques, et en suivant leur développement, nous pouvons nous rendre compte des phénomènes qui se passent dans notre univers. Le nombre des élémens qui composent notre système est tellement limité, qu'il rend son étude beaucoup plus facile que celle de nos sciences modernes, que tout, jusqu'à leur nomenclature, tend à obscurcir.

Il n'existe pour nous qu'un seul *corps*, c'est-à-dire, un seul centre de puissance qui renferme tout, duquel peut s'élever également un métal ou un gaz, un astre ou une molécule, qui peut enfin représenter un univers infini, ou un néant abyssal ! Tout dépend de l'esprit qui le pénètre et de la volonté qui lui commande. L'Éternel souffle sur la poussière, et il en sort son image vivante !

La description des corps, telle que nous la donnons, porte un coup mortel au *matérialisme* ! Où sera la matière, dès que nous démontrons qu'il n'y a que Dieu, et que ses œuvres sont à jamais lui-même, se manifestant par elles de toute éternité. C'est lui qui se montre et qui s'est toujours montré, sous autant de formes et de natures qu'il y a d'êtres et de choses. Dans sa manifestation, il est toujours bon, parfait et infini ; mais ses œuvres sont les sanctuaires qui cachent sa gloire et sa magnificence à tout ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire, à toutes les créatures qui, venant se réfugier dans son sein pour recevoir la vie, ne sont pas identifiées avec son propre fils, par lequel tout a l'être et qui seul existe ! Or, le fils est le seul qui remonte à son père et qui en descend ; il est le

seul qui soit toujours naissant, et qui puisse se nommer *l'Enfant d'amour!*

En présentant les astres comme des centres d'influences, opaques et ténébreux, nous sommes d'accord avec les faits, avec les sagés de l'antiquité, et avec la révélation; mais non avec l'être extérieur, qui juge d'après ses sens et qui applique à un ordre de choses corrompu, la description d'un ordre de choses célestes, donné par Moïse dans le premier chapitre de *la Genèse*; « Et Dieu vit l'assemblage de tout ce qu'il avait fait, et il le trouva très-bon ». Disons nous qu'alors la mort et la corruption exerçaient leur ravage dans les œuvres du Créateur? La lumière divine n'était-elle pas la seule porte ouverte par laquelle nous arrivaient les vertus et les propriétés des êtres et des choses, c'est-à-dire les êtres et les choses eux-mêmes; car, où existerait pour nous une créature, abstraction faite de ses vertus, de ses qualités et de ses propriétés? Une créature, dans cette catégorie est, ce que nous nommons, une puissance d'être. Comprendons toujours que les vertus et les qualités ne sont cédées que pour nous, parce que toute créature jouit continuellement du complément de sa perfection.

Tout, à l'origine des êtres, arrive dans l'éternité glorieuse par la lumière, et vêtu de la lumière pour constituer le domaine paradisiaque, ou Eden, et tout, arrive dans le temps par les ténèbres et vêtu des ténèbres, pour constituer notre domaine corrompu, ou le faux Eden, l'habitation de Satan; cependant tout est à jamais l'un dans l'autre.

Si le mystère de la lumière changée en ténèbres, nous était révélé, nous demeurerions confondus à la vue des merveilles de la création. Comprendons bien que la lumière n'a jamais été obscurcie; les œuvres de l'Eternel sont immuables; rien ne peut cesser d'être! C'est à cause de la nature de nos organes et de la faiblesse de nos moyens que nous sommes obligés de présenter tout ce que nous connaissons dans le temps comme étant successif.

Partout où les ténèbres paraissent avec le plus d'abondance,

brille au milieu d'elle, la lumière la plus éblouissante, mais dans des régions qui nous sont inconnues. Ces ténèbres, ainsi que les *êtres* et les *choses* qu'elles revêtent en s'identifiant avec eux, sont les remparts qui s'élèvent entre nous et les beautés célestes; nous voulons franchir ces remparts avec un *être*, que la Toute-Puissance repousse; nous voulons, avec le *nous-mêmes*, traverser le rempart mystérieux et sans portes, que nous avons décrit dans notre poème sur la chute de Lucifer; mais nous nous consumons en vains efforts, et tout devient affliction, douleur, mort et corruption, tout est mal, tout est abyme infernal!

Les ténèbres étant la lumière enchaînée, nous donnent, par leur accumulation, la mesure de la quantité qu'elles en renferment, comme elles nous indiquent par la forme et la nature des furies qui les habitent, la beauté et la gloire des légions célestes qu'elles tiennent captives. Mais ne voyons ici ni chaînes, ni captivité pour les enfans des cieux; ceux-ci sont irrévocablement libres et heureux, les chaînes et les remparts n'existent que pour nous et relativement à nous. Si une seule étincelle d'amour brillait en nous, tous les obstacles qui nous ravissent ces objets célestes disparaîtraient à l'instant. Les ténèbres et leurs furies, l'enfer et son mal, tout s'évanouirait comme une vaine fumée, et les cieux se développeraient à nos yeux dans toute leur magnificence. Or, les obstacles dont nous parlons, se composent d'abord de *nous-mêmes*, et avec nous de tout ce que nous pouvons connaître et concevoir dans notre système temporel.

L'amour seul peut briser nos chaînes; lui seul peut détruire le nous-mêmes; il peut seul accomplir son œuvre mystérieuse en nous chassant de notre propre *être*; alors il nous fera participer à une gloire céleste d'autant plus éclatante, que nous aurons été rappelés d'un gouffre plus ténébreux, et qu'il aura banni de nous une furie infernale plus horrible et plus redoutable, qui, sous différentes formes, est toujours le *moi*.

La sagesse comprimée par les faux cultes, fait entendre sa voix jusqu'aux pieds des idoles où se chante le *felix culpa*.

St.-Paul, l'organe de cette même sagesse, veut développer quelque chose de ce profond mystère au sein du paganisme ; et on l'accuse d'impiété, parce qu'il dit que de notre iniquité même s'élève la plus grande gloire de Dieu. Le sage des sages, ne dit-il pas qu'il y aura plus de joie dans les cieux pour l'entrée d'un pécheur, que pour celle de quatre-vingt-dix-neuf justes !

En pénétrant dans les profondeurs de la métaphysique, nous développons le mystère de l'origine du mal ; nous démontrons et l'éternité et le néant de ce mal atterrifiant qui est éternel, tant que nous sommes *nous-mêmes*, et qui n'existe plus, dès que nous cessons de vivre pour nous, et en nous, dès que l'enfant d'amour vit en nous ! Or, la vie de cet enfant consiste à vivre pour ses frères et dans ses frères, même dans ses meurtriers !

L'idolâtre, le fanatique, quel que soit le nom de son culte, prie au pied de ses idoles ; là, il se livre aux austérités les plus rigoureuses, n'ayant que lui en vue dans ses prières, et que lui encore, pour but de ses actions. Par cet excès d'égoïsme spirituel, il cultive la racine de ce *mal* funeste ; il pèche contre l'esprit qui *éclaire tout homme venant au monde*, leur faisant connaître que la source de tous les biens est l'amour de ses semblables, et que celle de tous les maux est l'amour de soi-même. Mais le *fanatisme* est tellement enraciné, il est cultivé avec tant de succès dans tous les cultes par le pharisaïsme, que tous les sanctuaires servent de refuge à l'*abomination* et à *la désolation* ; là chacun se livre à l'idolâtrie, avec d'autant plus de sécurité, que tout dans ce monde tend à prouver, la bonté des morales des enfans de la terre, tout, excepté leurs *fruits*, tout, excepté la *haine*, qui est en raison du zèle de ces faux adorateurs ! Or, les fruits ne sont-ils pas les mêmes chez les divers peuples ? Et qui hait avec plus de violence que le sectaire intolérant ?

TRIOMPHE DE L'AMOUR

SUR LE FANATISME

ET LE MATÉRIALISME.

ORIGINE DES CHOSES.

I^{re}. PARTIE.

DIEU TOUT ET EN TOUT.

1. Aux sages , aux savans , à tous , nous offrons la clef du mystère de l'unité des êtres et des choses, du temps et de l'éternité, non point comme les enfans de la terre qui peuvent s'enorgueillir de leurs études et de leurs travaux , mais bien comme un arbre qui donne gratuitement les fruits qu'il reçoit de la terre. Or, tous ont semé dans cette terre, et tous sont appelés à y récolter.

2. Les sciences ont toujours enrichi les arts qui se

TOME II.

I

se sont élevés sous leur égide. Les hommes qui les ont cultivées avec succès ont passé à la postérité comme des rayons de lumière ; et les monarques qui les ont protégées n'y sont parvenus, que parce qu'elles ont augmenté l'éclat de leur gloire.

3. Les nations, fières d'avoir donné asile à ces filles du Ciel, montrent avec orgueil les richesses accumulées par leurs bienfaits. Tous les zélés amateurs du bonheur de leur patrie s'empressent de prodiguer leurs soins à l'arbre qui les renferme, et dont ils ont hérité de leurs ancêtres. Ils l'arrosent de leurs sueurs, ils y font éclore mille fleurs nouvelles ; mais lorsqu'ils contemplant et leur héritage et leurs travaux, ils sont forcés de verser des larmes ; l'amertume de ces larmes est telle que les racines de l'arbre en sont affectées ; ses branches descendent pour servir de symbole de tristesse, et bientôt un crêpe lugubre en voile toute la beauté. Chacun reconnaît que nulle fleur n'a pu s'élever que sur les ruines de celles qui l'avaient précédée ; et tout fait présager que celles qui brillent encore aujourd'hui avec autant de splendeur, subiront demain le même sort devant celles qui viendront infailliblement les remplacer, selon la marche générale.

4. La physique et la chimie ont paru de nos jours s'élever triomphantes de tous les obstacles qui semblaient leur être présentés ; elles ont été belles dans leur berceau ; mais elles ont perdu leur éclat en raison même de leur élévation.

5. Nous voyons en gémissant, pâlir la gloire d'un Newton devant le système de la vibration d'un fluide

imaginaire, que l'on suppose être mis en action à plusieurs milliards de lieues, pour nous envoyer la lumière par ondulation. On est à se demander sérieusement comment un tel savant a pu soutenir qu'elle nous arrivait par émission. Ne sera-t-on pas encore plus fondé, lorsqu'un jour on se demandera, comment les savans du dix-neuvième siècle ont pu adopter une hypothèse dont la principale preuve était le phénomène incertain de la diffraction de la lumière, ou les franges intérieures et les franges extérieures qu'elle forme lorsque le prétendu fluide qui nous la montre est mis en mouvement? Et la Sagesse répondra : *Cette lumière luit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point comprise.*

6. La simple théorie de Lavoisier est encore bien au-dessus de tous les brillans systèmes du jour. Ce savant faisait consister le perfectionnement de la science à simplifier jusqu'à son langage. A présent que l'on suit la marche contraire, doit-on s'étonner de la voir s'obscurcir ?

7. De toutes les sciences, la plus vaste est sans contredit la physique ou la philosophie naturelle ; car c'est elle qui nous rend compte de tous les phénomènes qui se passent dans l'univers. En la considérant comme telle, nous sommes loin de la séparer de sa mère, la métaphysique ; ce serait lui sortir sa racine, et la réduire à l'état d'une plante expirante, qui ne rend plus que quelques fruits éphémères.

8. La métaphysique est par elle-même la science la plus simple ; l'ignorance lui a jeté le manteau du ridicule ; elle en a agi envers elle comme la supersti-

tion a fait à l'égard de la philosophie, qui est tellement défigurée, que, loin de caractériser l'amour de la sagesse, elle ne désigne plus que celui de l'impiété.

9. Nous avons perdu, on peut le dire, jusqu'à la signification des noms de ces deux sciences sublimes. Nous ignorons que la philosophie est la clef qui nous ouvre la porte de notre vraie patrie, et que la métaphysique est celle qui sert à développer les plus profonds mystères, en nous faisant jouir des trésors infinis qu'ils renferment.

10. Si au lieu de nous égarer dans l'étude des accessoires de la science, nous pénétrions directement à sa racine, et que delà nous nous élevassions dans les branches de l'arbre, nous pourrions connaître ses fruits, leur origine, leur nature et leur propriété. La métaphysique nous instruit des causes premières ou des sources desquelles tout ce qui existe s'originise. Nous ne pouvons arriver dans les hautes régions où cette science nous conduit, qu'en marchant sous l'égide de celui qui domine dans les Cieux, et qui seul possède la lumière qui peut nous éclairer.

11. Lorsque nous voulons étudier les sciences, soit physiques, soit métaphysiques, par l'inspection de leur écorce, et en analysant les seuls phénomènes qui frappent nos sens, nous ne pouvons atteindre qu'au domaine de l'illusion. Méditons sagement sur l'état de notre habitation : tout consiste en une explosion continuelle, moralement comme physiquement, de sorte que, à l'instant où une créature paraît, elle ne serait déjà plus si la source qui l'a produite, n'était point constamment jaillissante. De

même qu'une pensée remplace continuellement une autre pensée, ainsi les corps sont continuellement fournis pour remplacer ceux qui se dissolvent en s'élevant dans l'espace ; sans cette circonstance, notre habitation et nous-mêmes disparaîtrions comme une explosion phénoménique.

12. Comme il est impossible que nous arrivions à la connaissance du réel, autrement que par la science qui nous instruit des causes premières, nous commencerons à en établir les élémens fondamentaux, que nous avons perdus, en nous égarant dans la région des chimères. Nous n'entreprendrons point de dévoiler la vanité des sciences du jour ; les savans modernes, qui, pour la plupart, marchent sous le joug honteux du déisme et du matérialisme, nous l'indiquent assez par leurs erreurs.

La métaphysique est une science tellement inconnue que nous pouvons la présenter aujourd'hui comme naissant dans le monde, ou plutôt comme y renaissant, car, elle y a déjà existé. Ne croyons point qu'elle se soit effacée selon le mode que nous indiquent généralement nos sens ; ce sont nos facultés qui ont cessé de pouvoir la lire. Ce sont donc ces facultés que nous avons perdues qui reparaissent dans le monde, et non cette science qui a toujours été imprimée dans toutes les œuvres du Créateur. Remarquons bien que la métaphysique ou l'histoire des choses éternelles a ses divers degrés et qu'elle peut être divine ou infernale. C'est dans ce dernier degré qu'elle était seulement connue et conservée dans les sanctuaires indiens et égyptiens. C'est là où toute

du domaine de la chair et du sang et de la volonté de l'homme, elle a enfanté des monstres épouvantables. Citerons-nous l'adoration de ces monstres, remonterons-nous à la source mystérieuse de ce culte, on ne nous comprendrait pas ; parlerons-nous des sacrifices humains et de leur origine ? Citerons-nous le fameux sacrifice du nouvel Abel, qui meurt pour que ses meurtriers vivent ; qui donne sa vie, pour que par elle, ils arrivent dans les régions célestes ! à qui nous adresserons-nous ? Cependant ce sacrifice est celui du Verbe sur le Calvaire qui a été imité à un tel point par la volonté de l'homme qu'il n'a fallu rien moins que le doigt du Tout-Puissant pour confondre ceux qui en sa faveur, étaient arrivés jusqu'aux portes du ciel.

Moïse instruit de toute la métaphysique chaldéenne et égyptienne, nous l'a présentée avec un caractère qui en a changé entièrement la nature, il communiquait nécessairement ce caractère en raison du triomphe ou développement en lui du germe divin qui devait nous apporter la connaissance de l'éternelle rédemption par l'avènement du Rédempteur qui devait naître de la race d'Israël. Or, le rédempteur en naissant nous apporte le complément de cette science divine toute renfermée dans l'*amour* ; mais les habitans de la terre ont fermé leur cœur à l'*amour*. Ils ne connaissent qu'eux, ils ne vivent que par eux et pour eux, c'est-à-dire, qu'ils ne connaissent que la vie *satanique*.

43. En contemplant la nature dans son ensemble, des phénomènes sans nombre s'offrent à notre médi-

tation ; notre intelligence refuse de nous éclairer sur leurs causes ; nous nous adressons alors à la métaphysique ; car, cette science occupe le trône à l'instant où nos facultés humiliées et convaincues d'impuissance sont forcées d'en descendre. Cette reine des sciences ne nous fera certainement point comprendre ce qui est incompréhensible ; mais elle nous fera franchir l'espace dans des rayons de lumière céleste, si au préalable, nous avons reçu l'esprit qui peut seul nous conduire au but désiré. Que nous importe dans ce cas, si, éblouis par la splendeur du char qui nous aura porté, nous n'avions pas aperçu la route que nous aurions suivie. Serions-nous en cela moins sages que les mathématiciens, qui s'abandonnent sur les ailes des inconnus, au moyen desquels seulement ils peuvent résoudre les problèmes de leur science ?

14. Dans le nombre incalculable de phénomènes qui se présentent à nos méditations, nous en distinguons six, desquels tous les autres paraissent être des conséquences : 1.° le feu, 2.° le mouvement, 3.° l'attraction, sont trois effets qui nous étonnent sans pouvoir nous instruire sur leur cause ; 4.° la continuelle destruction de tout dans la nature, qui fait que tout n'existe que par l'action de s'éclipser ; 5.° le remplacement aussi continuel de tout ce qui est détruit, par des corps de formes différentes, ce qui fait qu'un seul grain de sable ne peut être anéanti, ces derniers phénomènes sont deux autres effets qui nous étonnent d'autant moins qu'embarqués sur le même navire que toutes les créatures, nous faisons la même route. Le sixième phénomène

de l'existence duquel nous ne pouvons pas plus douter que nous ne pouvons le comprendre, est l'espace, qui sert de limite à notre intelligence, et qui circonscrit tout.

15. Il est aussi clair que quelque vérité mathématique que ce soit, qu'il n'existe point d'effet sans cause ; si notre intelligence ne peut point arriver à ces causes, nous en agissons comme en algèbre, en désignant ces inconnus par des noms quelconques, conservant autant que possible les rapports entre ces noms et les phénomènes desquels nous voudrions exprimer les causes.

16. Nous nommerons donc la cause de feu ou de la combustion, *centralisateur* ; nous ne comprendrons bien l'analogie qu'il y a entre ce nom et cette cause première, que lorsque nous aurons expliqué ce que c'est que le centre universel où tout peut être rappelé par cette première puissance, et où rien ne peut être trouvé en être, quoique rien ne puisse cesser d'être. Si nous pouvions seulement lire fructueusement la lettre de Moïse, nous verrions que c'est à ce centre qu'il nomme la tête, ou le principe, que tout existe en puissance d'être de toute éternité.

17. Nous nommerons la cause du mouvement, ou de la motion, *moteur* ; et celle de l'attraction, soit de composition, soit d'agrégation, soit planétaire, *attracteur*.

18. Comme ces trois causes premières ont un pouvoir illimité, nous les nommerons aussi puissances absolues, ou simplement, première, seconde et troisième puissances.

19. Nous nommerons la cause du changement de forme des corps, *influence astrale*, ou fluide astral ; et *lumière*, la cause qui maintient l'équilibre de la masse des corps créés, qui fait que cette masse est toujours la même. Nous nommerons aussi ces deux causes, *agens*, comme étant infiniment inférieures aux trois premières puissances, dans l'état que nous les possédons en ce monde.

20. Enfin, nous nommerons la cause de l'espace, *esprit ou circonscripteur*.

24. Les trois premières puissances servent essentiellement à la formation de tous les corps ; elles président à tous les phénomènes ; nous ne pouvons rien connaître qui ne les renferme individuellement toutes les trois ; comme il n'existe rien qui puisse renfermer autre chose que ces trois puissances, ainsi que nous le démontrerons. Nous avons désigné sous le nom de fluide astral, et nous nommons premier agent actif cette cause déterminante de la décomposition, parce qu'elle agit continuellement dans ce sens ; et quoique nous la nommions fluide astral parce qu'elle nous arrive des astres, ou plutôt à travers les astres, nous ne la considérons point comme un fluide, mais bien toujours comme une influence.

22. Nous avons de même désigné sous le nom de deuxième agent passif, la cause du maintien de la masse des corps, parce que la lumière étant continuellement sous la loi de l'attraction, ne peut par aucune puissance en être arrachée, et que sa présence seule est la cause, ou détermine la saisissabilité de ces mêmes corps.

23. Nous avons nommé *esprit* ou *circonscripteur* l'espace innommable qui est le vide pour nous, parce qu'il sert de limite à notre intelligence. Il circonscrit notre univers selon le même mode qu'il circonscrit la dernière des molécules des corps. Nous savons que celles-ci ne se touchent pas, mais nous ne connaissons point la nature de l'espace qui les sépare. Nous savons cependant que l'étendue de cet espace est infiniment plus grande que le diamètre des molécules qu'il circonscrit, parce que les molécules sont les parties des corps que nous considérons toujours comme infiniment petites. Il résulte de cet état de chose, que les molécules planent dans leur espace de la même manière et avec les mêmes circonstances que les astres qui se meuvent dans l'immensité.

25. Après avoir donné la connaissance de nos élémens fondamentaux desquels nous développerons et le jeu et la puissance, nous présenterons le sommaire de cet ouvrage dans les trois propositions suivantes.

PREMIÈRE PROPOSITION.

25. Il n'existe point de matière selon l'idée que nous a fait contracter l'erreur de nos sens. Les corps ne sont que les points d'activité où les trois puissances, le *centralisateur*, le *moteur* et l'*attracteur*, se manifestent par leurs effets. Ceux-ci ne deviennent intelligibles et saisissables que par la présence de la lumière, qui est la cause déterminante de leur forme et de leur nature. C'est aussi cette même lumière

qui est la cause de leur pesanteur, obéissant seule à la loi de l'attraction ; comme c'est par elle qu'ils reçoivent leurs qualités et propriétés. Il n'existe pour nous point de corps sans lumière, ni de lumière qui ne serve à revêtir un corps ; elle est l'élémentalisateur universel.

SECONDE PROPOSITION.

26. Les astres exercent une action continuelle sur notre planète ; ils sont la source de toutes les facultés morales ou physiques, et des qualités et propriétés des corps dans toute l'étendue de notre univers. Le but de leur action, ou influence, est d'attirer à eux la lumière, qui est le vêtement de toute la création, et qui peut seule recevoir les qualités et facultés dont les corps nous paraissent imprégnés. La puissance de cette influence est telle sur la lumière, que les corps qui s'en revêtent et qui la fixent par une force attractive absolue, ne pouvant la céder, s'élèvent avec elle, en se dilatant vers le circonscripteur où planent tous les points modificateurs de l'influence.

TROISIÈME PROPOSITION.

27. La lumière ne nous arrive ni du soleil, ni d'aucun astre quelconque ; elle existe dans notre planète, s'originisant continuellement du circonscripteur qui entoure les molécules respectives dont se composent tous les corps. Ceux-ci, sans elle, se-

raient pour nous comme s'ils n'existaient pas, car elle est la cause universelle de la *saisissabilité*. Les corps agissent sur elle pour la fixer en masse dans des limites plus ou moins étroites, pour former un métal, une pierre, un gaz ou toute autre substance, soit qu'elle constitue en général une molécule ou un astre. L'effet lumineux que l'on nomme faussement lumière a lieu lorsque la lumière elle-même change de forme ou de dimension dans l'expansion des corps. Ceux-ci en se gazeifiant sous un état plus ou moins dilaté sans jamais cesser de fixer la lumière s'élèvent en convergeant vers des points qui sont toujours invisibles à l'œil et que nous nommons *astres*. La lumière en se dilatant avec les corps, produit des effets lumineux d'autant plus sensibles que sa dilatation est plus précipitée; elle nous indique par sa convergence la direction des étoiles et du soleil qui l'attirent, ne nous faisant apercevoir qu'un atmosphère de lumière, dans lequel le télescope ne nous montre le soleil lui-même que comme un corps obscur.

28. Nous expliquerons à présent ce que nous entendons par les trois puissances, les deux agens et l'universel *circonscripateur*, afin qu'étant d'accord sur l'acception des mots, nous soyons bien compris en décrivant l'action de ces six éléments fondamentaux.

PREMIÈRE PUISSANCE.

29. Cette puissance à jamais insondable, ne pouvant être connue que par ses effets, est le centre

universel duquel tout s'émane, et où tout rentre continuellement. Il est partout, il est sur tous les points de l'immensité, quoiqu'il soit et ne puisse être qu'un.

30. Tout ce qui existe, quelque petit ou grand qu'il nous paraisse, s'originise de son propre centre qui n'est qu'un point brisé ou une porte ouverte au centre universel, d'après notre mode de concevoir, quoique chaque point soit le centre universel lui-même. De sorte que du même point d'où s'élève une molécule infiniment petite, pourrait tout aussi bien s'élever un univers infiniment grand.

31. Il faut absolument, en science exacte, abandonner toutes nos idées relatives, qui font que nous trouvons une planète très-grande et un grain de sable très-petit. La réalité des choses consiste dans le centres, ou dans la source de la chose, et tous les centres ou les points brisés sont des sources égales. Chaque corps, quelle que soit son étendue, possède son propre centre, et dans ce centre est contenue l'immensité toute entière avec toutes ses merveilles, mais en puissance d'être tant que de ce centre, n'ont point été développées pour nous toutes ses beautés.

32. Ne croyons point qu'une porte ouverte au centre universel, et à laquelle nos facultés ne peuvent saisir qu'un seul atôme, ou tout autre objet quelconque, soit fermée à toute autre production. Là où notre être extérieur ne saisit que de la poussière, et même que de la corruption, notre être céleste, s'il naissait en nous, pourrait, avec ses facultés nouvelles, saisir les productions les plus sublimes ;

comme mille êtres avec des facultés différentes, pourraient saisir mille produits différens.

33. Ceci n'est point une idée abstraite, elle est très-simple et d'une vérité prouvée par tout ce qui existe, même parmi les créatures qui appartiennent au même système. Nombre de plantes fournissent une nourriture bienfaisante à certains animaux, qui pour d'autres, ne présentent qu'un suc empoisonné.

34. Nous avons contracté des idées de création et de destruction qui nous éloignent toujours de la vérité. Les corps sortent continuellement de leur centre comme ils y rentrent constamment, et soit dans l'un, soit dans l'autre cas, ils n'en existent pas moins dans toute leur intégrité et avec une infinité d'autres formes ou qualités que celles que nous leur connaissons.

35. Il résulte de la méditation sur le vrai état des choses, qu'il n'y a ni création, ni destruction, selon notre manière de les concevoir. Le centre universel est de toute éternité, ayant toujours renfermé tous les êtres et toutes les choses; il n'eût été ni parfait ni infini sans cette condition. Il est clair dès-lors que les êtres et les choses sont de toute éternité; car, comme il est de la nature d'une source de produire, le centre universel n'a jamais cessé de manifester toutes les merveilles qu'il renferme et qui sont infinies comme lui.

36. Tout ce qu'a dit Moïse coïncide parfaitement avec les faits que nous avançons; il n'a jamais fixé d'époque pour la création de la terre, et tout nous

prouve qu'elle n'est qu'une succession de production d'êtres et de choses, dont la marche est absolument hors du domaine de notre intelligence. Mais sans le secours de nouvelles facultés et d'une lumière plus élevée que celle que nous possédons, nous resterons toujours enfouis dans l'ignorance, sans jamais arriver à la connaissance de notre origine et de celle de l'univers. Remarquons que si la nature aujourd'hui nous dévoile des faits matériels par les os fossiles et par les débris des monumens qui tous semblent prendre des ailes pour s'élever de la poussière, afin de publier les merveilles qui sont restées ensevelies pendant des siècles, il n'y a pas de raison pour qu'elle n'en montre pas encore mille autres à nos enfans ! Nos pères n'ont-ils pas été privés de tout ce qui nous est prodigué à présent ?

Ainsi donc, dans son scepticisme inquiet et turbulent, l'aveugle science soupçonne, cherche et découvre ce qui doit la convaincre de plus en plus d'ignorance et de folie dans son incrédule dénégation sur tout ce qui nous a précédé ; elle même travaille à lever le voile qui jusqu'ici a caché la vérité qu'elle nie.

37. La lumière qui nous manque pour lire dans la création ne nous est point refusée ; seulement comme elle est plus grande que la capacité que possède notre être extérieur, nous ne pouvons la saisir, et nous nions son existence. La superstition qui ne l'a jamais connue, lui a mis le masque du ridicule, et c'est ce masque seul que possèdent les faux adorateurs qui croient jouir de cette lumière céleste. Les savans du

jour profitant de cette circonstance , ajoutent au masque le manteau de la folie , de sorte qu'aujourd'hui , lorsque nous présentons la foi comme la seule lumière pour arriver à la connaissance de la vérité , soit dans la nature extérieure , soit dans notre éternelle patrie , nous avons à déchirer un double voile pour en montrer la beauté. Nous avons de plus à combattre la raison qui lui sert de tombeau , et qui triomphe , malgré que nous voyons clairement qu'elle n'est elle-même qu'une source d'erreurs. Nous devons donc prévenir que toute science , toute métaphysique qui n'est point éclairée de cette lumière divine , n'est qu'erreur et extravagance. Nous devons aussi montrer , que pour posséder une lumière céleste , il faut avoir en soi l'être divin auquel seul cette lumière peut servir. C'est ce que nous développerons dans le cours de cet ouvrage , en suivant la marche de la création , et en expliquant les phénomènes qui l'accompagnent.

38. Lorsque nous voulons saisir , au moyen de notre intelligence , la source universelle , et que nous faisons émaner tous les êtres animés et inanimés , comme devenant , par cette émanation , isolés de leur source , nous donnons naissance au Déisme , et par suite au matérialisme et à l'athéisme. Nos facultés ne peuvent point concevoir que tout ce qui s'élève de l'éternel Créateur est à jamais lui , et ne cesse point de jaillir continuellement de lui , de même que tout rentre constamment en lui.

39. Notre erreur est telle que ce que nous nommons généralement *non être* ou *mort* , est la cause

même de l'être ; car, c'est de la rentrée continuelle de tous les êtres et de tous les corps dans leur centre, que naît toute la beauté de la création, ou la constante manifestation de toutes les créatures. Nous sommes nous-mêmes une image vivante de ce vaste phénomène, et nous n'ignorons point que si l'instant dont nous jouissons dans ce moment même, ne nous était point ravi pour être remplacé par un autre, nous ne vivrions pas ; car, la vie consiste dans la succession des pensées et des événemens !

40. La première puissance que nous nommons *centre* dans les êtres physiques, est la même que celle que nous nommons métaphysiquement, *Éternel Père*, relativement au genre humain. Lorsque nous disons que l'homme est enfant de la Divinité, nous disons vrai ; mais à la manière dont l'être extérieur le comprend, nous disons la plus grande extravagance.

Tout ce que nous comprenons de nous s'émane de Dieu le père, avec la masse de tous les êtres ; mais tout a d'autant moins le droit de nommer l'éternel Créateur son père, que cet assemblage qui forme le *nous-mêmes* ou le *moi*, est le tombeau même du fils légitime que nous tuons continuellement en nous. Cette circonstance, qui est un mystère pour l'être du temps, est cependant la base de la religion chrétienne.

41. L'Éternel Père se manifeste constamment lui-même dans l'œuvre de la création ; car, il n'y existe rien qui ne procède de lui et qui ne soit lui-même *en puissance d'être* ; mais comme ceci appar-

tient à la plus haute métaphysique, nous ne le développerons point ici, nous ne ferons qu'entr'ouvrir la porte, afin que nous puissions, si nous sommes sincères amateurs de la vérité, distinguer l'Être divin du *nous-mêmes*. Quoique l'éternel engendrement et l'universelle création ne soient qu'un même acte, nous distinguons les fruits de l'un et de l'autre comme nous distinguons l'ame du corps, et la tête ou la volonté des autres facultés inférieures.

42. Dans l'engendrement divin, l'Éternel père se manifeste par son fils unique qui est lui-même, avec la même puissance et la même gloire, quoique parfaitement distinct. Moïse remonte jusqu'à cet engendrement sans déroger à cette loi suprême que nul n'est remonté au Père que le Fils; car, c'est par le fils lui-même qu'il y remonte et qu'il peut nous parler des merveilles qu'il y entrevoit. De même l'universelle création y remonte et s'en émane continuellement par le mouvement ou le Verbe éternel, par lequel tout a l'être ainsi que nous le démontrerons. Moïse, disons-nous, arrive à cette porte mystérieuse après avoir laissé son intelligence et toutes ses autres facultés du temps, au pied de la montagne; alors il ne peut nous parler qu'un langage au-dessus de notre intelligence: il dit donc sans attaquer l'unité du Créateur, que l'OElohim, ou *lui les Dieux* créèrent les cieus et la terre. Vouloir expliquer en langage intellectuel ce que veut dire OElohim ou *lui les Dieux*, serait ouvrir la porte à l'erreur et à la confusion; l'être du temps ou le nous-même, ne pouvant jamais saisir l'Être divin, ni posséder aucune

vertu céleste. Toutes les morales ou religions humaines ne nous présentent que quelques imitations ridicules ou des peintures plus ou moins séduisantes, des vertus qui dans les cieux, font le bonheur des vrais enfans de la Divinité.

43. Tous les supports de ces morales, tous les prédicateurs des fausses religions se vantent d'avoir éclairé leur flambeau dans les régions célestes et d'enseigner les vertus qui y dominent. Ils séduisent pour un temps les habitans de la terre, ceux-ci reconnaissent bien tôt ou tard l'erreur de la route où on les fait marcher lorsque les peintures des prétendues vertus célestes s'effacent, ils abandonnent quelquefois leur sentier tortueux, mais ils ne deviennent que trop rarement plus sages, faute de recevoir l'esprit d'amour.

44. Jetons les yeux sur l'époque où nous vivons ; et voyons où en sont réduits les sages ou les savans du siècle ! ils étudient la nature : c'est bien là le grand livre ouvert où tout peut être lu ; mais ils lisent avec leurs yeux et ils conçoivent avec leurs facultés corrompues, en niant qu'il soit possible d'en agir autrement, ils méprisent ce précepte qui est sorti de la bouche de tous les sages et que tout publie : *apprends avant tout à te connaître toi-même !* ils prétendent que l'être qu'ils connaissent en eux, le *moi*, peut arriver à la vérité, au moins, disent-ils, dans le domaine extérieur où ils habitent. Ils ignorent que celui qui peut lire la vérité dans un grain de sable, peut aussi par lui pénétrer dans l'universelle création et même jusqu'aux régions célestes les plus élevées. Ils ignorent que tout est l'un dans l'au-

tre ; et de même que leur être propre, le *moi*, est la prison et en même temps la tombe de l'Être divin, ainsi tout dans la nature extérieure est le sépulcre de créatures célestes. Il est constant dès-lors que tout ce que le *moi* ou l'être propre peut saisir par ses facultés quelconques, est à l'instant enfoui dans le même tombeau avec toutes les créatures célestes : et la mort et la corruption restent notre partage.

45. Ne comprenons cependant jamais que la gloire des créatures célestes puisse être ternie, et que ces créatures elles-mêmes puissent être enchaînées ; lorsque nous croyons que toutes nous sont ravies, c'est parce que c'est nous-mêmes qui ne pouvons point les connaître ni partager leur magnificence ; et nous disons qu'elles sont mortes pour nous, tandis que c'est nous qui sommes morts pour elles.

46. Mais voyons le résultat des connaissances et des recherches des savans modernes : lorsqu'ils considèrent les corps sortis de l'éternel centre, ils y reconnaissent les caractères ineffaçables de la source de laquelle ils sont émanés ; ils prononcent alors, d'après leur intelligence, que chaque corps porte avec lui sa source créatrice, et que la matière non-seulement s'engendre elle-même ; mais que c'est encore elle qui, dans notre corps, secrète nos facultés morales, selon le même mode qu'elle secrète nos humeurs ou produit nos autres facultés physiques. Des fruits aussi dégoûtans n'annoncent que trop la nature de l'arbre qui les a produits. Le déisme n'a jamais pu conduire qu'au matérialisme ; car, si nous nions la seconde personne ou le Fils de la Di-

vinité en nous-mêmes, comme dans l'universelle création, par lequel et dans lequel seulement tout peut avoir l'être, il ne nous reste que la matière produisant la matière, et là est la racine de toutes nos erreurs dans les sciences physiques, ainsi que de toutes les hérésies et idolâtries lorsque nous voulons passer aux sciences métaphysiques.

47. La source ignée, ou première puissance est au-dessus de toute intelligence. Remarquons qu'en outre de l'être temporel ou de toutes les puissances et facultés que nous connaissons en nous, et encore en outre du Fils du Très-Haut qui est mort en nous, tant que nous y vivons nous-mêmes, nous appartenons à une racine colérique par notre filiation avec Satan, par laquelle nous atteignons à cette source ignée. Nous n'entreprendrons point ici d'expliquer, comment à diverses époques, nous avons éveillé cette source qui a dévoré nos ancêtres, ni comment aujourd'hui cette même source, toujours prête à s'ouvrir, est fermée pour un temps par le fils d'amour qui est mort en nous, parce qu'il se présente constamment lui-même à cette source ignée qui nous engloutirait sans son amour infini, et avec nous l'universelle création. L'être extérieur est d'ailleurs si loin de pouvoir arriver à la connaissance de ce mystère, que ce serait perte de temps de l'expliquer. Quelle que soit la hauteur à laquelle notre intelligence s'élève, elle ne comprendra jamais le généreux dévouement de l'enfant d'amour !

SECONDE PUISSANCE.

48. Nous nommons *moteur*, cette puissance qui est en tout égale à la première, de laquelle elle s'originise continuellement : c'est en elle et par elle que tout à l'être.

49. Le moteur est une cause première à la connaissance de laquelle nous ne pouvons point arriver ; nous connaissons ses effets, et encore comment ? Nos sens nous ont-ils jamais rien appris de positif ? Tous les corps, quoique en repos, selon nos idées, ont en eux le mouvement dont la cause est le *moteur*, et ils entrent en motion, lorsque nous sortons les obstacles qui les empêchent d'en jouir.

50. C'est une idée très-fausse et une illusion de nos sens, qui nous fait croire que nous communiquons le mouvement aux corps ; s'ils n'avaient point en eux le moteur, dont l'un des effets est le mouvement, nous ne pourrions par aucun moyen les faire entrer en motion. Ainsi un corps quelconque, un rocher, par exemple, que nous voyons en repos, n'en possède pas moins le mouvement, qui est constamment produit par le moteur ; et si nous sortons mathématiquement le point d'appui qui l'empêche d'en jouir, il entrera de lui-même en motion, augmentant sa vitesse dans la proportion connue 1. 3. 5. 7, etc. jusqu'à ce qu'il ait atteint un degré de motion tel, qu'il le fasse disparaître dans l'espace par sa rentrée dans son centre.

51. Selon les lois de la pure métaphysique, tous

les corps sont amenés à l'être par le mouvement ; ils ont l'existence d'une manière irrévocable, parce que leur cause première est une puissance absolue ; c'est cette cause elle-même qui détermine l'indestructibilité de tout ce qui existe. Quoiqu'aucune force ne puisse détruire ses effets, cette seconde puissance, en rentrant continuellement dans le centre universel, y ramène constamment ses œuvres : seulement lorsque tout marche en harmonie, et que nous-même faisons route avec l'univers entier, nous ne pouvons rien sentir de notre marche ni la voir dans aucune créature ; mais si nous touchons au mécanisme général, ou qu'une cause quelconque en dérange l'ensemble, nous l'apercevons aussitôt, si toutefois la mort qui alors atteint tout, ne détruit point subitement les facultés par lesquelles cette connaissance peut arriver à l'être extérieur.

52. Le mouvement agit toujours du centre à la circonférence ; là, si la clef du grand mystère nous est gratuitement donnée, nous apercevrons dans l'universelle création, l'explosion générale qui amène tout à l'être et la manière dont chaque être par analogie avec sa source, *le centre universel*, conserve sa racine, atteignant par elle aux plus hautes régions célestes ainsi qu'aux antres les plus reculés de l'abyme infernal : là est l'explication de l'un des plus fameux mystères, *l'origine du bien et du mal*.

53. Toute chose créée est ce que l'esprit qui anime l'individu qui en jouit, la fait être ; de sorte qu'une pierre brute, à l'instant où elle jaillit de sa source, est d'une manière indicible, un éclat de gloire qui

brille de mille beautés, dans les ciéux les plus élevés. Les créatures célestes la possèdent et en jouissent éternellement dans cet état, ayant les facultés analogues à cette nature splendide et éternelle. Tandis que nous, dont les facultés n'ont qu'une source illusoire et passagère, nous la saisissons au point où elle est en analogie avec ces facultés, et nous ne possédons qu'un corps opaque, dans lequel tout est sceau ou voile du céleste. Alors si nous opposons la colère à la colère qui a placé les sceaux, nous ne parvenons à en briser un que pour en faire naître d'autres : c'est ce qui nous arrive aujourd'hui dans l'étude des sciences.

54. Nous avons brisé à force de recherches et de travaux, une des enveloppes grossières qui, dans notre ordre extérieur, nous cachent ce que les terres ou les pierres renferment dans leur sein. Une enveloppe plus forte se présente, c'est le *métal* : Au lieu de sept métaux que nous comptions naguère au nombre des différentes substances composant notre planète, nous en reconnâtrons bientôt autant d'espèces, qu'il y a de pierres et de terres différentes. Or, l'esprit qui peut seul nous instruire de la vérité, ne nous montre-t-il pas que la lumière enchaînée par les ténèbres sert d'enveloppe à ce métal, comme à tout autre corps ; que les chaînes que nous avons à briser sont *nous mêmes*, et que celui-là seul, qui peut briser ces chaînes, est le fils du tout puissant, mort en nous par amour pour nous. Là, il est toujours prêt à ressusciter pour nous montrer son royaume éternel, enchaîné dans la nature extérieure, et nous

en faire jouir après nous avoir fait renaître de nouveau, en nous donnant sa propre vie ! Renaissance de laquelle l'être extérieur parle souvent, quoiqu'il ne puisse jamais la comprendre.

55. Les savans, en reconnaissant que tous les corps portent avec eux leur cause productrice, ont lu, ce que nous nommons la lettre ; mais à quoi leur sert cette connaissance, si l'esprit ne leur montre ce qu'est cette cause ? Tout est écrit dans la nature extérieure, tous peuvent y voir le bien et le mal, mais le sceau igné ou l'épée du chérubin est posé sur l'esprit de vie ; et celui qui pourrait saisir la vie, serait comme Dieu, vivant éternellement ou s'engendrant soi-même, ainsi que les matérialistes avec leur fausse intelligence ont cru reconnaître que faisait la matière. L'esprit d'erreur qu'ils ont épousé les tient trop loin de la vérité pour qu'ils puissent pénétrer sous le voile et comprendre comment rien ne se fait que par le Fils. Si à leur yeux la matière engendre la matière, c'est par une conséquence qu'ils tirent d'une première erreur capitale qui leur montre et leur fait croire qu'ils engendrent eux-mêmes ! Ils ne peuvent point comprendre comment le Verbe qui donne, et peut seul donner la vie à tout ce qui a l'être, est au centre de chaque être et de chaque chose, donnant à tous la vie et l'existence, en échange de la mort qu'il reçoit de tous les êtres !

56. La vérité est écrite partout, il n'existe rien qui ne la publie ; mais dès que l'être propre s'en empare, sa beauté sublime est transformée en un monstre d'autant plus hideux qu'elle est plus belle par elle-

même. Les anciens sages, qui, en raison de leur haute lumière, avaient vu de près ces monstres affreux et avaient souvent tremblé à leur aspect redoutable, jugèrent convenable d'établir des sanctuaires où ils conserveraient le secret des mystères qu'ils croyaient ravir aux cieux. Ils pensèrent qu'à force de sacrifices, d'encens, de jeûnes et de prières, ils pourraient se garantir du gouffre igné qu'ils avaient entrouvert.

57. Si nous pouvions renvoyer aux pages effacées de l'histoire, nous démontrerions clairement ces faits; et même à la faveur de quelques lambeaux, nous pourrions faire entrevoir que les nations les plus savantes, et qui par conséquent ont le plus approché de la vérité, sont celles qui ont enfanté les monstres les plus horribles.

58. O Egypte! que nous enseignerais-tu dans tes mystères, si tes hiéroglyphes, que l'on cherche en vain à lire n'étaient point anéantis! O Chanaan, qui est tombée sous les coups de la dernière, de la plus ignorante et de la plus grossière nation de la terre, que ne nous montrerais-tu pas, si jusqu'à tes animaux domestiques n'avaient point été exterminés? tu avais tes prophètes, selon l'ordre infernal, et tu pénétrais par eux dans l'avenir, en brisant les portes les plus insondables! Nous ne parlerons point des sages Chaldéens qui, par leur lumière astrale, connurent exclusivement jusqu'à la naissance du Rédempteur, c'est de ce pays que sortirent les trois rois qui vinrent lui rendre hommage. Nous ne parlerons point de nations plus anciennes encore, desquelles celles que nous citons n'étaient que les faibles disciples, nous ne mon-

trérons que le bouclier qui a garanti dans tous les siècles, le germe divin, de la gueule des puissances infernales, en le protégeant pour qu'il croisse au sein même de leur empire et apporte à ces puissances et à l'abîme tout entier un irrévocable destruction ! Mais là qui nous comprendra ? qui voudra nous entendre ? que celui auquel il sera donné la clef, ouvre ! Melchisedech, le premier des sages chaldéens ne peut recevoir le germe mystérieux, et Abraham, le dernier de cette nation, en est rendu dépositaire ! la race de ce patriarche est l'opprobre des humains : l'Egypte a honte de la posséder pour esclave ! Mais semblable au fumier elle n'en produit que de plus belles fleurs, elle n'en donne qu'un plus beau fruit, et les nations étonnées reçoivent d'elle leur Sauveur !

59. Un petit nombre de sages modernes qui ont entrevu la vérité de ce mystère ont voulu dévoiler le monstre fameux qui domine sur tous les sanctuaires du jour, comme il dominait dans tous les temples des anciens, y devorant la vérité dès qu'elle pouvait y paraître. Ce monstre est la *propriété* ; c'est de tous les guerriers de l'abîme celui qui contribue le plus à la gloire des enfers !!! Fénelon a voulu secouer son joug, mais c'est une femme qui lui a fait la guerre la plus terrible : accablée de ses propres chaînes, elle a jeté l'alarme parmi les guerriers de ce monstre, lorsqu'elle a secoué ses bras mutilés pour briser ses liens, et les soldats infernaux ont cru assurer leur captive en ouvrant un cachot au faible voile que seuls ils pouvaient saisir ! Marie de la Motte-Guyon n'ayant d'autre porte ouverte que celle des régions

célestes, n'a pu trouver que là des créatures qui aient voulu l'entendre.

Nous présentons ce tableau afin que chacun en méditant sur les faits que nous y exposons, puisse reconnaître les sentiers ténébreux où nous sommes égarés, et soit invité à demander ou plutôt à recevoir l'aide et les lumières de celui qui s'est déclaré notre protecteur. Nous l'avons déjà reconnu pour être l'archétype de la seconde puissance de laquelle nous exposons les effets.

60. Dans la nature extérieure, nous nommons *moteur* cette seconde puissance, qui est métaphysiquement nommée *Verbe éternel*. L'universelle création n'est autre que le Tout-Puissant qui se parle lui-même, engendrant par là son Fils éternel, le Verbe fait chair. S.-Jean explique comment tous les êtres émanent du centre universel, par le moteur ou le Verbe, lorsqu'il dit : *Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.*

Nous développerons encore mieux ce que sont les deux premières puissances en traitant de la troisième, puisque toutes les trois ne forment qu'un tout inséparable.

TROISIÈME PUISSANCE.

64. Cette cause première de l'attraction est tout aussi incompréhensible que les deux autres puissances. Quoiqu'elle soit, comme celles-ci, à jamais in-nominable, nous la désignerons sous le nom d'*attrac-teur*. De même que tous les corps portent avec eux

le *centralisateur* et le *moteur*, ils possèdent aussi l'*attracteur*. Sans cette troisième puissance, rien de ce qui reçoit l'être ne pourrait continuer à être, et l'universelle création s'éclipserait comme une explosion inconcevable.

62. Nous distinguons trois genres d'attraction, c'est-à-dire trois effets de (*l'attracteur*). Le premier est la douce attraction, qui forme le jeu harmonieux de toute la nature, et qui nous étonne par l'immense puissance qu'il déploie dans le système planétaire d'où il reçoit sa dénomination. Si nous admirons moins l'attraction planétaire dans les infiniment petits, où elle exerce son empire avec autant de grandeur et de puissance que dans les infiniment grands, c'est parce que notre orgueil les tient celés à notre intelligence.

63. Le second genre d'attraction est celle d'agrégation, c'est la force qui maintient les corps en masse, en fixant dans de certaines limites les molécules des corps, soit homogènes, soit hétérogènes, lorsque toutefois, elles ont l'une pour l'autre quelque affinité.

64. Le troisième genre est l'attraction de composition, laquelle, fixant la lumière en plus ou moins grande abondance autour du centre qui détermine la molécule, décide que la nature du corps sera un gaz, un métal, un astre ou un grain de sable, etc. Comprendons bien que tout a lieu en harmonie avec l'influence astrale à laquelle tous les corps doivent leur nature, recevant d'elle leur qualité et propriété; car s'il était possible de considérer la lu-

mière isolément des qualités, elle ne déterminerait que le volume des masses.

65. Lorsque nous étudions la nature, nous reconnaissons partout le jeu harmonieux des attractions, communiquant à tout les douceurs de l'être, soit dans le règne minéral, végétal ou animal, soit dans un ordre supérieur que notre orgueil nous fait nommer *l'homme*, quoique cet ordre appartienne à l'animalité; tout ce que nous connaissons, ou tout ce que nous pouvons concevoir de nous, appartient au domaine de ce monde, et se nomme *la chair et le sang*. Le Rédempteur disait à l'un de ses disciples : *ce n'est point la chair et le sang qui vous a révélé que j'étais le Fils de Dieu*; c'est-à-dire : cela ne vous est point arrivé par vos conceptions propres, ni par aucun de vos sens et par aucune de vos facultés; car, rien de tout cela n'appartient au royaume d'en haut; mais c'est l'Esprit qui vient d'en haut qui, ayant en accès en vous, y a apporté cette connaissance.

66. Aujourd'hui nous nommons généralement charnelles les œuvres de la dépravation de la vie dans l'enveloppe animale, qui ne peuvent être que ce que l'esprit que nous avons épousé les fait être; et nous nommons spirituel ou être intérieur, le centre du domaine animal; là où la chair et le sang ont leur trône, là où ils nous dominent avec un despotisme affreux, là où notre raison, bannissant la foi, est notre seul flambeau, là enfin, où la sagesse humaine, l'horrible *propriété* règne avec un empire absolu!

67. Pauvre enveloppe inerte! le fourbe, l'hypocrite, te fait porter le fardeau de ses fornications, et s'il parvient, comme le pharisien, à te composer pour que tu ne révèles point ses fruits, il montre avec orgueil sa fausse justice! Oh! que celui-là qui pourrait lire ce que le Sauveur écrivait sur le sable en caractères indélébiles, lorsqu'on accusait devant lui la femme adultère, serait étonné du jugement qu'il portait contre les accusateurs et contre l'accusée! Il nous a lu la fin de la sentence, parce que personne ne l'aurait compris ailleurs: *« Puisque nul ne vous a pu condamner, je ne vous condamnerai point; allez et ne péchez plus! »*

68. Il est très-essentiel que nous sortions de dessous le joug pharisaïque, et que nous abandonnions le culte des idoles pour que nous puissions ramener nos idées égarées, et nous fixer sur l'acception des choses et même sur celle des mots; ce qui est très-facile à faire, si nous recevons l'Esprit qui nous a été apporté sur la terre par le Rédempteur, et de toute impossibilité dans le cas contraire.

69. Nous considérons ordinairement l'attraction et la répulsion comme deux forces qui agissent par des causes contraires; mais c'est encore là le fruit de l'erreur de nos sens. Lorsqu'un corps s'élève ou s'abaisse, et qu'il est attiré ou repoussé, c'est toujours par un effet de l'attraction. Un corps qui s'élève obéit à la même loi que celui qui s'abaisse, chacun d'eux va occuper son centre de gravité. Si les corps s'attirent ou se repoussent mutuellement, cela dépend du rapport physique dans lequel il se trouveront vis-

à-vis les uns des autres, comme nous l'expliquerons en traitant du tact et de la composition des corps. Nous démontrerons aussi que; soit qu'ils obéissent à l'attraction ou à la répulsion, ils cèdent à la même loi.

70. L'attraction planétaire est *celle qui fixe les corps à une distance quelconque, lorsqu'ils sont éloignés les uns des autres* par une force que nous nommons centrifuge. Nous attribuons en général cette dernière force à la rotation qui n'est cependant que l'effet qui nous la rend sensible; car elle est produite par le mouvement qui s'élève du centre de chaque corps. Tout corps dont la limite est portée par l'effet du moteur, du centre à la circonférence, et fixé à une distance, soit infiniment grande pour nous, comme dans les astres, soit infiniment petite, comme dans les molécules des corps, est sous la loi de l'attraction planétaire,

71. La puissance qui empêche les astres de venir en contact, et les molécules des corps ou masses, de se toucher, c'est l'attraction planétaire, nous la nommons dans cette hypothèse, *répulsion*.

La puissance qui empêche les astres de divaguer dans l'espace, et les molécules des corps de s'éloigner les uns des autres, c'est l'*attraction d'agrégation*.

La puissance qui fait qu'un astre, quelqu'infiniment grand qu'il nous paraisse, et qu'une molécule quelqu'infiniment petite que nous puissions la supposer, se conserve en corps de même nature, c'est l'*attraction de composition*.

72. Un corps est animé de la force centrifuge ou centripète, lorsqu'il est plus ou moins libre des obstacles qui l'empêchaient de jouir du mouvement dont il possède la source, sans laquelle il ne pourrait se mouvoir ni *rotativement*, ni gravitativement.

73. Le centralisateur, le moteur qui s'en élève et l'attracteur qu'ils produisent, sont les seules puissances actives, sans qu'aucune autre force, supposé qu'il en existât une, puisse ajouter à leur action, ni la diminuer, ou la modifier d'aucune manière. Nos sens nous prouvent néanmoins le contraire, en nous montrant que tous les corps qui se meuvent sans être doués de la vie, doivent leur motion à un phénomène, ou à une force étrangère qui leur a, selon eux, imprimé le mouvement. Si nous écoutons aveuglement leur témoignage, nous nous fixons dans la vie animale à laquelle la réalité importe fort peu ; car, pourvu que l'animalité jouisse, il lui est égal que l'objet de la jouissance soit l'illusion ; il ne lui plaît, au contraire, que davantage puisqu'il y retrouve son propre élément.

74. Si au lieu d'être l'esclave de nos sens ou de n'être qu'un simple animal, nous voulons devenir *homme* ; nous devons reprendre le sceptre, nous devons nous servir de nos facultés comme d'instrumens inertes par eux-mêmes, soit l'intelligence, le jugement, la raison, etc. Loin aussi de nous laisser éclairer et conduire par nos sens, c'est nous qui devons les instruire et leur commander en souverains.

75. Nous sommes arrêtés à chaque pas, faute de connaître notre propre mécanisme. Nous ne devons

jamais confondre le corps avec l'enveloppe ou l'habit de peau duquel notre corps a été revêtu, nous avons de très-fausSES idées sur ce que l'Écriture appelle la chair et le sang, elle n'a jamais entendu parler de la chair et du sang matériel servant d'enveloppe à notre corps, qui est composé de l'assemblage de nos facultés, soit intelligence, raison, sens et puissances. Lesquelles sont la vraie chair et le vrai sang qui peuvent agir dans leur région astrale, où tout est sous l'influence de la volonté de l'homme ou de la racine colérique que nous recevons de Satan notre père et notre tête. Or, cette tête ou ce roi nous est cÉlé dans notre région, où rien d'éternel, soit dans l'ordre infernal, soit dans l'ordre paradisiaque, ne peut arriver. Le temps où ce monde serait à l'instant dévoré si la racine éternelle qu'il enchaîne, brisait son sceau.

Nous disons que nous ne pouvons rien concevoir autre en nous, que les sens et les facultés que nous y connaissons et nous ignorons que cet assemblage de sens, puissances et facultés, que nous nommons le *nous-même*, est un corps sans tête. Il est vrai qu'un corps ne peut point subsister sans tête; mais nous cachons celle que nous possédons, parce qu'elle est toute satanique, infernale ou colérique, tandis que nous sommes appelés à recouvrer celle que nous avons perdue lorsque nous avons cessé d'être les Elohims ou les images et enfans de la pure Divinité, faisant alors par amour, ce qu'aujourd'hui nous tâchons d'effectuer par les efforts colériques les plus inouis.

76. Ainsi, et nous ne saurions trop le répéter : il est inutile de chercher aucune science ou connaissance vraie, au moyen de nos facultés fausses, et nous ne sortirons jamais du domaine de l'erreur et de l'illusion, que par la renaissance en nous de l'Être céleste, dont l'élément est l'amour ; tandis que tout ce que nous connaissons maintenant en nous, n'a pour élément que la colère. Nous posons donc pour base fondamentale que toutes nos facultés ne peuvent être que ce que le chef ou la tête à laquelle nous appartenons, les fait être. Or, si nous recevions en nous notre chef primitif, triomphant, nos sens ne pourraient plus nous montrer que l'éternelle et céleste création ; car nous n'aurions plus de portes ouvertes, d'une nature telle, que notre monde dégradé avec la mort et la corruption qui l'accompagnent toujours, puissent arriver jusqu'à nous. Ce que nous présentons ici a été connu de tous temps par les peuples doués de plus de sagesse et de lumières, comme par les plus méchants. Mais tous ayant voulu retourner à leur primitive gloire par leurs propres efforts, c'est-à-dire, en voulant introduire par eux-mêmes l'être infernal, dans les régions célestes, il en est résulté que les uns et les autres n'ont enfanté que des monstres épouvantables. Les peuples nommés sages, n'ont pu posséder d'autre sagesse que la *propriétaire* qui n'est que le sanctuaire, le voile et le réceptacle de tous les crimes, et ceux que nous nommons méchants, n'ont pu éveiller que ces mêmes crimes, déchainés dans toute leur fureur et dans toute leur nudité ! Mais la Sagesse divine

qui a eu compassion de leur état déplorable , a quitté son trône de gloire pour descendre au milieu des plus méchants , et leur dire : venez à moi vous qui gémissiez sous le poids de vos iniquités, les cieus sont ma propriété, je puis seule vous en ouvrir les portes ! et ils l'ont mis à mort ! Quant aux nations sages , selon le monde, le Verbe éternel , cette divine Sagesse, n'a pu avoir aucun accès parmi elles, aucun des grands et vertueux de ce monde ne lui a ouvert sa maison et encore bien moins son cœur !

77. Depuis la mort du Rédempteur dans le monde la lumière *du monde* y a été éteinte et nulle science ni recherche, ou effort humain, n'ont rien pu nous apprendre de réel ou de vrai. Ne comprenons point par l'époque de laquelle nous parlons, un temps déterminé, selon notre intelligence; nous répétons que nos facultés n'ont jamais pu saisir, ni ne saisiront jamais rien qui appartienne au royaume d'en haut. Or, la rédemption par la mort du Sauveur, est un acte éternel qui a toujours eu lieu; car elle est le fondement de toute création; aucune des œuvres de l'Éternel n'arrivent à l'être que par elle.

L'époque de la venue de Jésus-Christ dans le monde, est celle, où pour nous, il brisa une porte à notre prison pour venir parmi nous nous annoncer une bonne nouvelle (l'Évangile) qui n'y était point connue. Il est venu publier dans notre empire et celui de Satan, une œuvre de l'éternelle création, qui est la rédemption, par laquelle tout arrive dans les régions célestes. Il est donc clair que tout ce qui n'est pas appelé dans le domaine d'en haut par le Rédemp-

teur, est enfoui dans les ténèbres, et lorsque le Christ nous a apporté le feu de la vie dans ce monde, en nous disant : que désiré-je, si non qu'il s'allume ; il n'a apporté que le germe de ce feu, et tout ce qui n'est pas entré sous les mérites de sa rédemption, est demeuré dans le ténèbres, après comme avant sa venue en ce monde.

78. Moïse qui savait que nous n'avons de facultés que pour les choses d'en bas, n'a écrit que sous un triple voile ; et nul, en le lisant, n'a la moindre idée de ce qu'il a voulu dire, à moins que cela ne lui soit spécialement révélé par l'esprit qui l'inspirait. Le Rédempteur, en n'écrivant rien, savait qu'il nous laissait tout en nous laissant son esprit. Remarquons ce que dit-Paul à l'égard de Moïse dans son Epître aux Corinthiens, 2 : 14 et suiv. Lorsque la lettre historique nous apprend que le Rédempteur est mort à telle époque et avec telles circonstances, notre intelligence ne peut comprendre là rien d'efficace pour notre bien : c'est une histoire tout comme une autre ; mais si l'aurore du nouveau jour se lève pour nous, nous entrevoyons le mystère dans l'éternité céleste, ou brille seulement la lumière de la foi ; alors nous connaissons qu'il n'y a rien qui ne soit en même temps passé, présent et à venir. Nous voyons encore alors, dans les écrits de ceux chez lesquels commençait à paraître la lumière céleste, non point ce qu'ils ont dit, mais ce que l'Esprit qui est vie leur enseignait, et qu'ils publiaient sous le voile mort que leur plume dessinait, décrivant à leur insçu même les vérités célestes.

79. Aujourd'hui, si nous parcourons la nature extérieure qui sert de voile mystérieux aux beautés les plus sublimes, c'est pour démontrer que tout ce qui a été entrevu et enseigné par les hommes qui n'ont agi et parlé que d'après eux-mêmes, ne peut à jamais être qu'erreur, vanité et mensonge. Il n'y a pas jusqu'au phénomène le plus simple, dont l'explication par les savans modernes ou matérialistes (car c'est presque synonyme), ne soit un tissu d'erreurs absurdes. Par exemple : si un corps en repos se présente à notre méditation, nous n'apercevons en lui que ce que nos sens nous y montrent, c'est-à-dire très-peu de chose, lorsqu'ils ne sont point émus. Oh ! que nous sommes loin de voir que cependant, en ce même corps se passent tous les phénomènes de la création ! Lorsque nos sens sont frappés par quelque phénomène extérieur, ils veulent lire dans l'acte, et ils n'en restent pas moins aveugles ; mais notre orgueil nous fait considérer notre état ténébreux comme lucide, et nous pronons avec enthousiasme les prétendues brillantes lumières que nous recevons par eux. Supposons que le phénomène que nous apercevons dans un corps soit le mouvement circulaire : nous créons de suite la force centrifuge, qui agit du centre à la circonférence, dans une roue en rotation, comme nous avons imaginé la force centripète dans les corps célestes, de notre système. Nous sommes loin de connaître que toutes ces prétendues forces ne sont que l'attraction et le mouvement qui, par leur harmonieuse action, commandent la marche de l'univers. Toutes les fois que nous sommes nous-mêmes

en harmonie avec cette marche, nous ne l'apercevons pas; mais si elle est dérangée ou en nous ou en un corps étranger, elle nous devient sensible. Remarquons bien à présent que si la même puissance qui l'a dérangé ne le rétablit point aussitôt, il y a rentrée du corps dans son centre, et changement subit de sa nature. Nous considérons un corps placé sur un axe, comme étant dans la même situation qu'un rocher sur son assiette, ils jouissent chacun d'un point d'appui qui les empêche de se réunir à leur centre.

80. Nous avons dit que si l'on sortait mathématiquement ce point d'appui, cette réunion aurait lieu à l'instant même, mais considérons bien que ni mathématiquement ni physiquement la chose n'est possible d'une manière absolue; nous ne pouvons que diminuer la puissance de ce point d'appui, ou la modifier, et le phénomène qui en résulte est souvent tel que notre imagination ne peut le concevoir.

81. Pour sortir ou modifier le point d'appui d'un rocher, il faut employer une force un peu plus qu'égale au frottement occasionné par sa pesanteur; nous diminuons ce frottement autant qu'il est possible de le faire par nos moyens mécaniques, en plaçant par exemple le corps sur un axe; dans cette position, nous pouvons continuellement sortir le point d'appui, mais en le remplaçant par un autre qui lui soit égal. De cette alternative, il résulte un phénomène que nous nommons *rotation*, et qui peut décider la destruction de l'attraction d'agrégation, comme il arrive lorsqu'une roue est mue avec trop de vitesse. Nos

sens, qui ne peuvent pénétrer que dans leur sphère, nous montrent, que la puissance qui agit sur une roue pour lui procurer son action, y accumule une certaine quantité de mouvement, qui est souvent telle, qu'elle détermine sa rupture. Entreprendre de prouver qu'il n'en n'est point ainsi est entreprendre dans l'état de nos sciences actuelles, de montrer les couleurs aux aveugles; cependant l'aurore pointe; bientôt nous verrons clair, et déjà beaucoup nous comprendront. Si, au lieu de faire tourner l'axe de la roue avec une manivelle, nous interposons une courroie entre l'axe et le point d'appui, et que nous la fassions mouvoir, nous comprendrons mieux comment nous sortons le point d'appui pour le remplacer à l'instant même. Cette action interrompt l'harmonie qui existe entre les effets du mouvement et de l'attraction identique des corps. Le rocher, ou la roue sur l'axe, est pendant un instant, inappréciable; isolé du centre commun, il devient centre lui-même, et le mouvement qui s'élève du centre à la circonférence ferait disparaître la roue, ou un corps quelconque, comme une explosion, si le point d'appui qui le réunit au centre commun ne lui était pas aussitôt rendu. Comprendons que nos sens ne peuvent point apercevoir les phénomènes qui ne sont pas troublés dans leur ordre ou dans la marche de la création. Celle-ci opère avec sagesse les mêmes phénomènes que ceux qui nous frappent, mais elle agit en tout avec harmonie dans son œuvre constante; car sans la rentrée et sortie continuelle des corps dans leur centre, il n'y aurait point de modification, et par conséquent monotonie

absolue ou défaut de mouvement ; il n'y aurait jamais un seul corps remplaçant un autre, et par conséquent point de végétation ; aucune fleur, aucun végétal ne pouvant retourner au centre universel pour se revêtir de la beauté et de l'être qui leur est ravi aussitôt qu'ils ont prouvé par leur manifestation qu'ils en étaient revêtus ; ni point d'être ayant vie, le Verbe éternel cessant de s'incarner.

82. Or, remarquons bien que tous les effets que nous voulons opérer dans notre ordre de choses, par l'action de notre volonté, afin de prouver par là que nous possédons la vie, sont commandés par le Verbe éternel, par la puissance duquel tout est créé, et tout phénomène peut seulement avoir lieu. Mais comme nous l'avons dit, nous ne pouvons rien apercevoir de vrai, et aussi pas plus sentir la motion intégrante des corps, que nous ne pouvons sentir les mouvemens de la terre, faisant route sur le même navire avec toutes les créatures.

83. Si nous méditons sur la distance qu'il y a entre la plus grande vitesse que nous connaissons et que nous pouvons communiquer aux corps, même dans les explosions, et celle de la marche de notre planète que nous ne sentons point, quoiqu'elle parcoure dans cette marche près de deux cent millions de lieues par an, nous pourrions concevoir une légère idée du mouvement intégrant des corps, que nous n'apercevons point, parce qu'il a lieu en nous comme dans tout ce qui existe, avec une vitesse telle que rien de connu ne peut être mis en parallèle avec lui. Cependant cette marche, quoique plus qu'explosive,

permet à tout ce qui a l'être , d'être et de cesser d'être dans un instant inappréciable pour nous , mais qui peut être très-long par lui-même ; c'est comme une roue dont les rayons peuvent être très-éloignés les uns des autres , et dont les distances s'aperçoivent d'autant moins que la roue tourne plus vite.

84. Nous ne pouvons point entrer ici dans les profondeurs de la métaphysique , pour démontrer que de même que la lumière est irrévocablement célée pour nous , ainsi ni le mouvement ni l'attraction réelle ne pourraient être saisis par aucune de nos facultés. Ce que nous appelons de ces noms sont des effets éphémères qui sont fournis à un être analogue, au moyen duquel nous nous figurons que nous pouvons posséder la réalité , dans le domaine que nous habitons. Nous ne réfléchissons pas que , pour jouir du vrai ou du réel , il faut avoir la vie , tandis que cet arbre mystérieux nous fut enlevé , lors de notre expulsion d'Eden , sans qu'aucune puissance puisse franchir à travers l'épée de feu pour le saisir , excepté le Verbe éternel , le seul et unique vainqueur ; et il nous l'apporte afin que nous vivions de nouveau. Il l'offre à tous ; mais comme il ne peut donner *sa gloire à un autre* , parce que tout autre que lui n'en pourrait soutenir l'éclat , il faut , pour que nous recevions cette vie , que nous redevenions lui-même par le renoncement absolu de tout ce qui est Nous. Or , nous reconnâtrons que cette œuvre s'accomplit en nous , lorsque nous préférons la gloire et le bonheur de nos semblables , au nôtre , dans le temps comme dans l'éternité.

85. Comme nous avons tout lieu de supposer que l'être extérieur ne nous a encore compris en rien de métaphysique, voulant toujours chercher les élémens de cette science dans son cercle, où il n'en existe aucun; nous briserons sur quelques points l'orgueil de cet être, en lui démontrant à lui-même le néant de son habitation. On nous présente les mathématiques comme la science par excellence, qui a pour objet la grandeur et ses propriétés, qui nous sert à calculer le mouvement, etc. Où sera cette science? que sera-t-elle? si nous prouvons que toute la grandeur, dans notre système, se réduit à zéro, et qu'il ne peut y exister aucun mouvement: hypothèse dont la conclusion serait, d'après tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, que nous n'existons pas extérieurement, et que rien n'existe dans tout notre univers; circonstances qui, pour nous paraître impossibles, n'en sont pas moins vraies. Mais voyons les faits: Que la grandeur n'existe pas, cela est fort simple; tout notre univers, quelque grand que notre imagination puisse le concevoir, comparé à l'infini, est une molécule dont le diamètre est d'autant moindre que l'infini est plus grand; et comme nous ne pouvons jamais arriver aux limites de l'infini, puisqu'il n'en a pas, nous ne pourrions jamais apprécier la petitesse du diamètre de notre univers; c'est-à-dire que ce diamètre sera toujours zéro, puisque l'infini ne nous présentera jamais aucune limite.

86. Si à présent nous voulons calculer la vitesse des corps que nous croyons en mouvement, nous montrerons à l'intelligence la plus bornée, que rien

ne peut se mouvoir ou être mu pour changer de place, dans un espace qui est un point mathématique, c'est-à-dire l'absence même de l'espace; et tel est notre vaste univers dans l'espace infini, il n'est vraiment qu'un point mathématique. Nous prendrons pour exemple le navire, dont nous admirons la marche et duquel nous vantons les courses éloignées. Lorsque nous sommes portés par un vaisseau sous voile, nous jugeons de la vitesse de sa marche par celle que nous paraissent avoir les objets circonvoisins. Si nous supposons que nous naviguons entre deux allées d'arbres, ou deux chaînes de montagnes qui seraient verticales à la ligne que nous croyons décrire, nous voyons d'abord les montagnes les plus rapprochées, qui se meuvent, selon l'apparence, avec une vitesse presque égale à la nôtre, comme nous apercevons celles qui se trouvent sur un plan plus reculé se mouvoir avec d'autant plus de lenteur qu'elles sont plus éloignées. Dans le cas que nous citons, si au lieu de prendre deux arbres ou deux montagnes pour points de mire, nous prenons deux étoiles, nous pouvons naviguer très-longtemps sans sortir de la ligne que nous supposons devoir être tirée d'un point de mire à l'autre; et nous n'en sortirons jamais, quelle que puisse être la vitesse de notre marche, si nous admettons que les deux points de mire entre lesquels nous nous plaçons soient à des distances infinies. Ainsi donc, comme une ligne n'a point d'espace, nous n'avons certainement pas changé de lieu. Seulement, une foule d'illusions ont agi sur notre être, qui n'existe pas lui-même, puisqu'il ne possède point la vie.

87. Tous ces évènements ont eu lieu, ainsi que tout ce qui se passe dans les autres actes de la vie, d'une manière tout aussi illusoire que tout ce qui peut nous frapper dans un rêve; et lorsque la mort vient terminer notre voyage, et que nous entrons dans le domaine de la vie, soit céleste, soit infernale, nous demeurons étonnés, stupéfaits de voir combien nous nous sommes fatigués, harassés, épouvantés ou enthousiasmés, pour des évènements qui avaient lieu dans un monde qui n'existait pas. La sagesse nous enseigne tout; car elle s'élève, triomphante du mensonge, du centre même de notre domaine illusoire, elle nous montre le rêve, comme l'image la plus vraie de la vie dans ce monde, et le réveil comme celle de la mort, qui est dans la réalité le commencement de la vie; mais selon les paroles du Roi-prophète, *ils ont des yeux et ils ne voient point.*

88. Remarquons que si la sagesse arrive à nous par le centre de notre domaine, c'est qu'à ce centre est la réalité. Là seulement est renfermé tout ce qui est, a été et sera dans notre système universel; et pour retourner à la vie, il faut traverser ce centre qui est le mystérieux *ventre de notre Mère*. Rien d'illusoire ne le franchit, mais nos œuvres ne sont point illusoires et ce sont elles qui déterminent la nature de notre nouvelle habitation. Observons toujours que nos œuvres sont des fruits qui procèdent d'une racine qui ne peut germer dans ce monde que du domaine céleste ou infernal; et qu'alors, nous reconnaitrons dès ce monde, auquel de ces deux do-

maines nous appartenons ; quoique le voilé qui nous cache les œuvres de notre Etre éternel soient toujours si épaisses que nous ne pouvons, réellement, jamais *savoir si nous sommes dignes d'amour ou de haine*, selon l'apôtre. Ne concevons point par nos œuvres celles que le monde, dans son domaine mensonger, nomme bonnes ou mauvaises ; qui, selon lui, constituent le bon ou le méchant. Dans la réalité il n'existe aucune bonne œuvre que celle que le Verbe éternel a opérée en nous, sans la participation de la chair et du sang, et de la volonté de l'homme. De même toute œuvre est décidément mauvaise, lorsqu'elle est effectuée au moyen de la chair et du sang ; c'est-à-dire au moyen de nos facultés, sens et puissances, et par la volonté de l'homme, parce qu'alors Satan seul a agi ; car tout ce que nous connaissons dans ce monde est mu par son esprit ; là est son domaine. Il ne faut que lire ce que dit le Rédempteur lorsqu'il parle de son domaine céleste qui n'est point dans ce monde. Ceux qu'il y attire d'en bas ou de ce monde et qui arrivent à lui, n'y parviennent qu'avec un nouvel être qui a des facultés analogues au royaume d'en haut ; il est, selon sa parabole mystérieuse, vêtu de la robe nuptiale ; car celui qui ne l'aurait pas n'y trouverait que torture, angoisse et *grincement de dents*. Il serait jetté dehors, par le seul fait de n'avoir pas cette robe qui est le nouvel Etre ou l'Enfant d'amour, seul invité aux nœces de l'agneau.

89. Ce que nous nommons notre univers, et qui se compose de nous-même et de tout ce que nous

pouvons concevoir en nous et hors de nous, n'est donc qu'un point mathématique, placé au milieu de l'éternité, c'est-à-dire, qu'il est l'absence de tout ce qui est. Si nous considérons notre existence et tout ce qui appartient au temps, sous ce vrai point de vue, nous ne serons plus étonnés que les anciens sages nous aient parlé de l'illusion de notre existence et de la nullité de tout ce qui existait ou pouvait exister dans notre univers ; nous trouverons aussi la cause qui fait que les savans du jour, tels que les philosophes sceptiques, et tous les sectaires de quelque nature que nous les supposions, ont pu y trouver des matériaux pour construire leur édifice ridicule et celle qui fait qu'ils ont trouvé des disciples pour admirer leurs œuvres.

90. Remarquons qu'au milieu de tous les prédicateurs du mensonge, qui triomphent, et ont triomphé de tout temps, l'oracle de la vérité a toujours fait retentir sa voix ; le tumulte nous empêche de l'entendre, il le fait avec d'autant plus d'efficacité, que ceux qui l'occasionnent, couverts du manteau de l'oracle, contrefont sa voix, et qu'ils nous prêchent l'erreur et le crime, sous le voile même des vertus célestes. Ici ne nous faisons point illusion : car si nous en sommes encore là, que de chercher ce faux prédicateur, ce fourbe, cet hypocrite, hors de nous, *hors de notre cercle*, nous sommes bien loin d'avoir fait le premier pas sur la route de la vérité, pour sortir hors du domaine de l'illusion et de l'erreur, duquel nous démontrons que nous sommes tous les tristes habitans.

91. Puisque nous avons ouvert la porte de très-profonds mystères, et répandu le voile du deuil et de la tristesse sur tous ceux qui, ayant pu entrer par cette porte, ont lu le néant de leur être et l'illusion de tout ce qui l'entoure, nous ouvrirons aussi celle infiniment étroite de mystères plus profonds encore. Si quelqu'un pénètre à travers cette porte, d'autant plus étroite qu'elle est moins fréquentée, il recevra des paroles de consolation qui le raviront d'allégresse. Observons bien ceci : nous disons avec vérité que dans le temps, ou dans tout ce qui est concevable de notre univers, il n'y a rien, ni il ne peut rien y avoir de réel ou d'existant; cependant nous voyons notre univers sous nos yeux et nous-même, ainsi que toutes les autres créatures qui y vivent et qui s'y propagent. Si, à l'égard des sciences métaphysiques, nous en agissons comme à l'égard des sciences physiques, posant des bases ou des principes invariables, nous ne nous égarerions point dans les régions ridicules où nous conduisent tous nos faux cultes. N'oublions donc jamais que, lorsque nous avons été chassés d'Eden, ou du domaine de la réalité et de l'amour, nous en avons emporté la seule connaissance du *bien* et du *mal*, et c'est au moyen de cette connaissance, que le *nous-même*, ou le serpent qui a saisi Eve, en la circonscrivant dans son centre, veut prouver qu'il la possède en réalité ainsi que la région qu'elle habitait, comme si ce même centre ne lui ravissait pas cette Vierge éternelle, et avec elle tout son domaine céleste; aujourd'hui nous rappelons bien de ce centre, l'ordre extérieur que nous

connaissons, mais la porte par laquelle il nous arrive étant colérique ou infernale, elle ne nous laisse rien parvenir de céleste ou des régions de l'amour et encore bien moins de l'épouse éternelle qui est la gloire et toute la splendeur de ces régions. Considérons bien notre état actuel, il est réellement privé de la vie, dont la racine ou l'arbre nous fut ravi, et sur lequel, la toute puissance même nous défend de porter la main, le faisant garder par l'épée de feu. Or, remarquons que notre ordre temporel, privé de la vie, n'est tel que par une miséricorde infinie; le Dieu de toute bonté n'a pensé qu'au bonheur de ses créatures, lorsqu'il a cédé l'arbre de vie. Si, à l'instant de notre chute, que l'être du temps ne comprendra jamais, nous eussions saisi cet arbre, alors cette chute aurait été consommée, et au lieu de l'ordre temporel illusoire, dont nous jouissons, nous aurions obtenu du centre universel, un ordre éternel infernal, où tout eût été animé de la vie colérique, comme cela arrivera à la mort, si toutefois nous n'avons point obtenu la vie d'amour. Ainsi, c'est donc, soit l'illusion de notre ordre temporel, soit le néant de notre propre être, qui seront la cause de la défaite de Satan; si voulant profiter dans notre circonstance actuelle des mérites du Rédempteur, nous nous livrons, tels que nous sommes, entre les mains de l'amour.

92. Nous devons dévoiler ici la marche et le but des puissances de ce monde et de leurs enfans: tous veulent prouver que notre univers et les créatures qui l'habitent, existent réellement, et nul ne veut convenir avec l'évidence même, que pour être, il faut

avoir la vie, et que celle-ci nous a été ravie. Nous ne saurions trop le répéter, si nous ne nous détournons de nos fausses voies, si nous ne renonçons à *nous-même*, à ce faux être qui se vante de posséder la vie, nous périrons tous. Or, comment renoncions-nous à nous-même si nous écoutons les faux docteurs qui en tout sont en opposition au Verbe fait chair, et qui, dans tous les cultes, soit Chrétiens de nom, soit Païens, nous enseignent à conduire notre faux être au ciel.

93. L'arbre mystérieux de la connaissance du bien et du mal, que nous avons emporté d'Eden, nous fait savoir que nous possédons l'être; mais cela n'est qu'en puissance d'être, c'est-à-dire, que nous avons le germe d'un être qui peut jouir de la vie. Alors nous mettons le nous-même à la place de cet être qui est Abel ou l'enfant d'amour, que nous tuons par le seul fait de notre vie propre; puis, nous montons au ciel pour nous emparer de son héritage, en nous couvrant du manteau ou de la tunique que nous nous partageons tous avec les bourreaux qui mettent encore aujourd'hui et continuellement à mort le nouvel Abel, sur le Calvaire. Là nous manquons de langue pour nous exprimer, et d'intelligence à laquelle nous puissions nous faire comprendre; mais nous suivrons la marche de la sagesse qui renvoie au tableau où tout est peint dans la nature! Considérons le germe ou le pepin; il renferme des créatures à l'infini; mais si dans le pepin nous pouvions seulement saisir ou apercevoir la moindre des feuilles de la multitude infinie d'ar-

bres qu'il est destiné à produire , il ne serait plus un pepin ! Tel est notre univers , tel est le nous-même ; ils ne sont rien , mais ils renferment tout. L'être que nous nommons *homme* , et qui habite cet univers , n'est qu'un pur néant ; mais il renferme le germe du Verbe éternel qui est le Créateur de toute chose. Or , ce germe ne produira son fruit qu'après la destruction mystique , et même dès ce monde , du tombeau qui le renferme ; et cette tombe est l'*homme* ou le *moi* qui a reçu le pouvoir d'enchaîner pour un temps ce germe divin.

94. Moïse n'a jamais rien dit qui ne coïncide avec ce que nous avançons ; ses propres expressions prises dans le texte original , sont : *que Dieu détermina en existence potentielle , ou qu'il créa dans le principe les cieux et la terre , en puissance d'être*. Saint-Augustin , l'aigle *des Pères de l'Eglise* , le considérait de cette manière , lorsqu'examinant la question de la création , dans son livre de la Genèse , contre les Manichéens , ils est dit : « *Dans le principe Dieu* » *fit le ciel et la terre* ; non pas que cela fût en effet , » mais parce que cela était en puissance d'être : car » il est écrit que le ciel fut fait ensuite. C'est ainsi » que considérant la *semence* d'un arbre , nous disons » qu'il y a des racines , un tronc , des rameaux , le » fruit et les feuilles ; non pas que toutes ces choses » y soient formellement , mais virtuellement et des- » tinées à en éclore. De même il est dit : *dans le* » *principe Dieu fit le ciel et la terre* , c'est-à-dire , la » semence du ciel et de la terre ; puisque la matière » du ciel et de la terre était alors dans un état de

» confusion. Or, comme il était certain que de cette
 » matière devait naître le ciel et la terre, voilà pour-
 » quoi cette même matière était déjà potentiellement
 » appelée le ciel et la terre. » . . . Il dit ensuite :
 « N'est-ce pas toi, Seigneur, n'est-ce pas toi qui
 » m'a appris qu'avant de façonner cette matière in-
 » forme, et d'en distinguer les parties, elle n'était
 » aucune chose en particulier, aucune couleur, au-
 » cune figure, ni corps ni esprit ! » Et plus loin :
 « Si je confesse, ô Seigneur, et de bouche et par écrit,
 » ce que tu m'as enseigné au sujet de cette matière,
 » ce que tu m'as découvert sur cette question diffi-
 » cile ! . . . Mon cœur ne cesse pas pour cela de te
 » rendre honneur, et de t'adresser son cantique de
 » louange pour des choses qu'il ne saurait jamais
 » exprimer.

95. Muni de la clé des mystères, si nous avons voulu la recevoir, nous descendrons dans l'écorce extérieure, sous le voile mystérieux, et là nous pourrions ouvrir la porte des plus sublimes merveilles, si toutefois, celui qui peut seul faire usage de la clé, nous régénère en naissant lui-même en nous. Ne perdons jamais de vue que là où la feuille ou l'arbre, sera déployé, le pepin ne sera plus, le sépulcre sera brisé. Ainsi, là où le Verbe éternel, la lumière du monde, paraîtra triomphant, nous, qui sommes l'enveloppe du germe, nous ne serons plus trouvés nulle part.

96. Revenons à présent aux effets de *l'attracteur* que nous nommons attractions et qui sont unanimement nommé *amour*, ou affection dans les créatures vi-

vantes. Il n'est point ici question de l'amour céleste qui appartenant exclusivement au ciel, ne peut avoir aucune entrée dans notre système, celui-ci serait à l'instant consumé si une seule étincelle d'amour divin pouvait y pénétrer. Lorsque nous disons que le véritable amour, ou la charité ne peut point arriver jusqu'à nous, tant que nous sommes *nous-mêmes*; nous n'avancions rien qui ne soit très positif. Ne croyons pas que l'amour qu'on nous prêche dans nos temples et que nous nous figurons d'avoir pour notre prochain puisse en rien se comparer à la charité évangélique, qui fait que l'on préférerait mille morts à ne pas être le dernier de tous; qui nous porte à nous précipiter au fond des abîmes les plus insondables pour y prendre la place de nos frères, de nos ennemis même s'ils y étaient enchainés; qui fait enfin, qu'avec saint Paul, nous nous rendons anathème pour le salut de tous. Consultons les enfans de ce monde, ceux que nous nommons *mondains*, et nous serons couverts de honte, lorsque nous comparerons leur *amour*, avec les froids sentimens que nous puisons au pied de nos idoles glacées. Ce n'est rien pour eux que la mort; il leur faut des tortures à endurer pour l'objet qu'ils aiment, et pourvu que cet objet soit glorifié et heureux, il leur importerait fort peu d'une éternité de souffrance. Nous savons que tous ces beaux sentimens, ainsi que nos morales, sont dénués de vie; mais là est le corps mort qui rend son témoignage étendu sur la place, aussi bien en Sodôme ou le monde corrompu, qu'en Égypte, ou le cercle de tous les faux adorateurs.

97. Ce que nous entendons par amour , dans notre ordre temporel , est l'attrait sensitif qui nous est commun avec la bête , quoique chez l'homme nous le possédions à un degré plus élevé , l'ayant peint avec les couleurs les plus séduisantes , en le nommant sentiment , amour désintéressé , amitié , etc. , quoique chez nous , comme chez les animaux , il ne puisse avoir d'autre source que l'égoïsme ou le bien être du Moi. En général , nous voulons difficilement avouer cette dernière circonstance , nous craignons avec raison de détruire la seule porte par laquelle quelqu'apparence de bonheur nous arrive dans notre habitation , et quoique cette porte ne puisse rien nous fournir que d'illusoire , encore nous est-il doux de la conserver , jusqu'à ce que celle d'Eden , notre ancienne patrie , s'ouvre de nouveau en notre faveur.

98. Si nous avons été peu compris , lorsque nous avons avancé que l'attraction et la répulsion appartaient à une même cause , nous le serons bien moins encore , lorsque nous dirons que l'attraction et la répulsion entre les créatures vivantes , proviennent d'une même source. Avancer que l'amour et la haine , tels que peuvent les posséder tous les êtres qui composent notre système , sont deux sentimens qui , ayant une même racine , sont , quant à leur essence , parfaitement les mêmes , semble être un paradoxe. Ce sont cependant deux fleurs vénéneuses et de même nature , qui croissent sur la même tige , et ne varient que par leur couleur. Avant de porter un jugement sur un point aussi essentiel , attendons le témoignage

des faits ; quel est celui qui n'ait point à gémir sur la perfidie d'un ami , qui a cessé d'être tel aussitôt que son intérêt personnel le lui a commandé ? Et nous-mêmes ; qui avons-nous aimés sans avoir l'espérance d'un retour agréable , de la gloire , de la richesse , ou d'un plaisir plus ou moins matériel ? Avons-nous choisi pour ami le plus pauvre et le plus malheureux des hommes , dans l'espoir de partager ses peines , d'adoucir sa misère , ainsi que le commandait la morale de Minerve , ou bien , si nous nous disons chrétiens , avons-nous revêtu le fardeau de notre frère , avons-nous pris pour nous la honte de sa dépravation et de ses crimes ? Nous sommes-nous présentés aux portes ouvertes de l'abîme infernal , pour y prendre la place de nos ennemis , même de nos meurtriers , en nous reconnaissant plus coupables qu'eux , ne désirant que leur bonheur , ne demandant que leur gloire , nous oubliant toujours nous-mêmes et nous abandonnant pour eux à la justice de l'éternel Père , demandant que tant qu'il y aura une goutte d'amertume dans la coupe des souffrances , elle nous fût réservée ? C'est là cependant la seule porte qui nous a été ouverte sur la Croix ; c'est-là le chemin tracé par celui qui nous a dit : « Suivez-moi. »

99. Mais revenons au tableau parabolique. Tous les corps sont sous la loi de l'attraction , et tout dans la nature suit une marche régulière. Ils sont placés dans les mêmes circonstances que ceux qui sont sous l'action magnétique ou électrique , c'est-à-dire que l'attraction , comme l'électricité , commande dans les corps , un pôle dans l'état contraire à celui où il se trouve lui-même.

L'attraction agit de la circonférence au centre ; ainsi l'être ou le corps qui en est animé , attire à lui tout ce qui est dans son cercle d'activité.

Le personnel ou le *Moi* de l'être animal , est le centre vers lequel tout est attiré ; c'est le pivot sur lequel roule toute son existence temporelle et bestiale ; c'est là où se rapportent toutes ses actions et affections. Soit donc que l'être aime ou haïsse , c'est toujours par un effet de la même attraction qui , dans les corps , agit de la circonférence au centre , et qui , dans les êtres fait que tout se rapporte irrévocablement à eux-mêmes ou au *Moi* , ce point central ; de telle sorte que si l'être aime , c'est pour lui , voulant tout attirer à lui , pour tout posséder , ne disant jamais : *c'est assez*. S'il hait , il est toujours mu par le même motif d'attirer à lui ; seulement dans ce cas il s'irrite contre l'obstacle qui l'empêche d'arriver à son but , qui est de s'emparer de tout pour tout posséder en propre ; tandis que dans la première hypothèse , faussement nommé Amour , il flatte et caresse l'objet qui facilite ses desseins. Mais remarquons bien qu'il ne peut jamais y avoir , dans l'un comme dans l'autre cas , que répulsion entre les êtres.

400. Ce qui fait que l'être animal éprouve deux états différens , haine ou amour , c'est que l'un de ses pôles , qui serait d'abord dans l'état répulsif , prendrait l'apparence du caractère attractif , ou resterait répulsif , selon la disposition de l'être qui se trouverait en rapport avec lui ; car , alors nous pouvons éprouver deux sensations différentes que nous désignons d'après l'indication de nos sens , comme étant

les deux contraires, quoique ceux-ci n'aient jamais pu rien nous apprendre sur le vrai état des choses.

101. Lorsque deux êtres viennent en opposition; c'est-à-dire, en rapport dans leur cercle d'attraction, il y a une action produite qui est attractive ou répulsive, selon les dispositions et la puissance des deux êtres. Si nous les supposons dans l'état attractif ou aimant, c'est qu'ils possèdent chacun un objet qu'ils désirent, et qu'ils espèrent réciproquement se ravir. L'exemple le plus frappant que nous ayons sous les yeux, est celui du mâle et de la femelle, entre lesquels est produit le plus haut degré d'attraction, et par conséquent, de répulsion.

102. Tant que la proie désirée reste dans ses limites respectives, les deux êtres s'attirent avec violence, parce que chacun espère ravir le trésor de l'autre, sans perdre le sien; de ce sentiment secret d'égoïsme s'élève la jalousie qui veut saisir pour le centre propre ou le moi, mais non donner, ni laisser jouir par un autre. Nous désignerons la jalousie comme l'état neutre entre la haine et l'amour, sans entreprendre de définir quel est le plus horrible de ces trois monstres qui dominant le cœur de tout ce qui a vie sur la terre, de même qu'ils régissent tout ce qui est inanimé, mais analogiquement, dans chaque être selon sa nature. La haine est le sentiment qui nous fait repousser l'être ou l'objet qui peut nous nuire; l'amour (de ce monde) est celui qui nous fait attirer ou désirer celui que nous croyons nous être utile ou agréable; et la jalousie est ce sentiment infernal qui ne peut souffrir qu'un autre être jouisse

d'un bonheur quelconque, ou possède quelque chose, lorsque l'on croit que le *soi-même* pourrait jouir et posséder. Or, trois sentimens qui partent d'un même point, et ont un même but, sont nécessairement les mêmes. Ne perdons pas de vue que ces trois monstres, quoique peints de couleurs différentes, sont de même nature et n'ont toujours qu'une même source, qui est toute infernale.

103. Nous ne pouvons point, sans entrer dans les profondeurs métaphysiques les plus insondables, expliquer comment l'objet, que le mâle veut ravir à la femelle, ou celle-ci au mâle, est l'être primitif créé dominateur, et qui est enchaîné dans chacun de nous, où il doit rester jusqu'à ce qu'il triomphe de son enveloppe ou de ses chaînes, pour dominer dans le ciel ou dans l'abîme, selon que l'amour divin ou la colère infernale remporteront la victoire. Les habitans de Ninive et de Sodôme, en ébranlant les portes ignées, ont voulu et veulent encore ravir cet objet dans leurs semblables, et les enfans d'Onan le cherchent en eux-mêmes. Si nous méditons sur les terribles chaînes avec lesquelles ces passions nous lient, sans pouvoir nous rendre compte pourquoi nous y restons liés, nous concevrons sous quel aspect séducteur notre instinct nous montre cette proie ou cet être inconnu.

Lorsqu'Eve enfanta Caïn, elle crut avoir saisi en Adam cet être primitif. Elle s'écrie dans son extase : « *J'ai centralisé, (selon le mode du Créateur universel,) le fort, le dominateur ; et je possède un être intellectuel de l'essence même de Jehova.* » Mais

elle n'avait saisi qu'un meurtrier, au lieu d'un sage et puissant dominateur ! Qu'éprouvent encore toutes les mères ? Quel rayon d'espérance vient effacer tous leurs maux ? Cette fleur séduisante s'est à peine montrée, qu'elle s'évanouit comme une ombre légère ; mais sa beauté a été telle, que la mère, qui vient d'échapper à la mort, est prête à la braver encore, pour tenter de saisir l'objet de tous ses désirs.

104. Comme par nos facultés nous ne pouvons connaître que l'écorce ou la tombe de l'image de l'Éternel, enchaînée au milieu de nous, nous avons besoin de la lumière de la foi, dont l'aurore a pointé sur la terre, malgré les efforts inouis qu'ont faits toutes les puissances des ténèbres pour l'engloutir dans leur sein. Ne croyons pas aujourd'hui qu'aucune parole ni aucun écrit, puisse rien nous faire connaître de la vérité. Non ! nous ne pourrions y arriver qu'à la faveur du crépuscule de la lumière du monde, qui a ébranlé les portes de l'abîme, pour pénétrer dans le monde. Ainsi, c'est à la lueur de ce nouveau jour, que nous devons parcourir les réduits de notre prison, pour apprendre à la connaître.

105. Lorsque l'objet attractif a déployé son attrait chez deux êtres, et qu'ils se sont laissés lire ou qu'ils se sont lus en dépit l'un de l'autre, la fausse attraction, ou l'amour, se déploie avec tant de force qu'il faut souvent que la mort de l'un des deux s'en suive, surtout si l'un ayant lu en dépit de l'autre, ce dernier trouve la porte irrévocablement fermée. C'est le cas de celui qui aime sans pouvoir être aimé et sans espérance de l'être. Mais si les deux êtres en

se laissant réciproquement *lire* ont déployé l'attrait de la proie qu'ils présentent, chacun d'eux se sent attiré hors de lui pour se perdre dans l'autre, il s'y précipite par l'attraction irrésistible que nous nommons *amour*. Les points par lesquels nous pénétrons le plus généralement pour *lire* dans les autres, sont les yeux ou autres traits de la figure, et quelquefois même nos habillemens. Nous verrons par la suite, comment tout ce qui nous appartient ou qui compose notre cercle d'activité, fait partie de nous-même par identification.

4(6. Si deux êtres, après s'être ouvert leur sein et s'être promis de se livrer l'un à l'autre, (promesse qui n'a jamais lieu sans la condition tacite et même bien cachée, qu'on recevra au moins autant que l'on donne; car tout être fuit celui dont la beauté du corps, ou toute autre perspective plus élevée ou plus grossière, ne lui permet pas 'ee retour,) si ces deux êtres, disons-nous, ne se restent point fidèles, et que l'un des deux détourne son objet attractif, pour le présenter à un autre être attirant, l'attraction, dans l'être qui se trouve ou qui se croit lésé, prend aussitôt le caractère neutre que nous nommons jalousie. Nous connaissons tous les ravages et tous les désordres épouvantables que ce monstre a occasionnés. Cet état neutre n'est point connu dans les corps inanimés, parce que là il n'y a point de puissance volitive qui puisse fermer une porte, lorsqu'il y en a eu une réciproquement ouverte, pour donner lieu à l'affinité.

A présent, s'il arrive que l'être qui reste en proie

à la jalousie, trouve ailleurs un objet qui lui présente une attraction plus forte, il passe dans l'état répulsif, et il n'a que de la haine, ou selon les circonstances, que de l'oubli pour le premier être, qu'il croyait précédemment aimer plus que lui-même.

107. De même nous remarquons que, dans le jeu des attractions et des répulsions électriques, deux corps, dans le même état d'électricité, se repoussent, tandis que s'ils sont dans deux états opposés ils s'attirent; de même aussi nous voyons que deux êtres, dans le même état d'attraction, se fuient, tandis qu'ils se rechercheraient s'ils étaient chacun dans un état opposé. Cette circonstance n'existe point dans notre système d'où l'amour est banni, et nous ne serions point compris, si nous expliquions de quelle manière elle existe dans les régions de l'amour céleste. Tout ce que nous pouvons en dire en notre langage grossier, c'est que, si l'abîme n'existait pas, il n'y aurait point de régions où l'Enfant de l'amour dans son état attractif, pût être continuellement uni à un être dans l'état répulsif qu'il arrache à cet abîme, pour le placer au sommet de la gloire. Alors il montre aux cieux, dont tous les habitans sont ravis d'admiration, qu'après avoir pris la place de ce frère qui est son *Cain*, et qu'après s'être précipité pour lui dans les gouffres les plus affreux; son amour a tout consumé, qu'il n'y a ni abîme ni souffrance, et que lui et son frère triomphent au sein de la gloire éternelle la plus parfaite, sans que jamais rien puisse troubler leur félicité, ni rompre l'auguste lien fraternel qui fait que tout n'est qu'un. Mais à qui di-

rons nous, que si l'Enfant d'amour ne mourait pas continuellement pour que son frère vive de sa vie, il n'y aurait point de gloire, point de triomphe, point de résurrection! A qui dirons-nous aussi que si l'enfant de l'abîme cessait d'être l'ennemi de son frère, s'alimentant de ses essences, s'enrichissant de ses richesses, et ne vivant qu'en lui ravissant la vie, il n'y aurait point de vie d'amour! Où est l'amour du prochain, lorsqu'il n'y a point d'ennemi? Aimer son ami, c'est s'aimer soi-même, et n'est pas digne d'un Enfant de l'amour! Mais silence, taisons-nous, si nous allions parler de l'amour dans les régions de la mort, celle-ci nous engloutirait!.... Si elle n'a point épargné le maître, comment traiterai-elle le disciple?

108. Lorsque dans le temps deux êtres se fuient, c'est qu'ils sont tous les deux dans le même état d'attraction, qui leur fait désirer avec ardeur tout ce qui est dans leur cercle, pour se l'approprier. C'est l'état général de tous les êtres qui ont vie, dont le pôle attractif commande un pôle répulsif, faisant que nulle créature ne peut en aimer une autre dans ce monde. Il faut, pour aimer, passer par le nouvel être dans le royaume d'en haut. Il existe à présent une circonstance qui fait dévier en apparence de cette loi générale; c'est celle de deux êtres qui paraissent se rechercher, et entre lesquels il existe, comme nous venons de le dire, ce que nous nommons *amour* ou *amitié*. Apprécions bien cette circonstance à sa juste valeur, et nous aurons la clef du problème de deux êtres dans un même état d'attrac-

tion, qui donnent naissance à un pôle attractif. Comprendons bien que ce pôle attractif n'est qu'illusoire, car il est impossible, que deux êtres dans un même état d'attraction, lui donnent naissance. Cependant, l'illusion existe, et elle est telle, que presque tous les habitans de la terre y sont trompés, et soutiennent qu'ils ont réellement de l'amour et de l'amitié pour leurs semblables.

109. Lorsque deux êtres ont lu réciproquement dans leur sanctuaire, et ont connu la beauté et la magnificence du trésor qu'ils pourraient y saisir, ils aperçoivent aussitôt la barrière redoutable qu'ils ont à rompre pour s'en emparer. Ils se tourmentent et mettent tout en œuvre pour posséder l'objet, et ils tremblent de manquer leur proie. Les sentimens qui les animent les rendent hypocrites et rampans. Il ne faut qu'écouter le langage de deux amans : chacun d'eux, tout en assurant sa proie, c'est-à-dire, en se fixant dans l'état attractif, et attirant irrévocablement tout à lui, se déguise, il se montre dans l'état répulsif ; c'est-à-dire, comme attirant tout vers l'objet qu'il aime, paraissant ne rien réserver pour lui. Ce n'est point assez de sa vie, chacun d'eux voudrait avoir une couronne, un empire, la félicité éternelle même à offrir à l'autre ; chacun d'eux voudrait souffrir mille tourmens pour l'autre, etc. ; mais de tout cela, il n'y a absolument rien de réel : tout n'est que mensonge et fourberie ; chacun des deux êtres n'a que lui en vue, tout se rapporte à lui, c'est ce qui n'est que trop prouvé par la jalousie.

Cependant la puissance du mensonge est telle

que nous donnons naissance à des fruits, lesquels, quoique nous ayons nous-même honte de les montrer, comme participant à la nature de leur source, n'en sont pas moins les plus beaux ornemens de notre triste habitation.

Nous ne dirons certainement point que l'attrait que nous avons pour un sexe de nature différente, soit commandé par des qualités vraies, ou une beauté réelle ; si nous analisions desang froid, l'objet de notre amour, nous verrions qu'il n'a rien d'aimable, ni d'attrayant. Mais il existe un instinct secret qui s'élevant plus haut que toutes nos autres facultés, nous montre, ce qu'au moyen de ces mêmes facultés nous ne pouvons point apercevoir. Il déchire un voile qui nous cachait ce que nulle langue ne peut exprimer; alors, dans l'objet le plus indifférent, souvent même le plus laid, ou le plus dégoûtant, nous pouvons apercevoir des beautés incomparables, innommables, et nous nous consumons d'amour pour elles : cependant cet instinct appartient à l'animalité et ne peut par aucun moyen possible, sortir hors de son domaine. C'est néanmoins par elle que le serpent atteignit jusqu'à Eve, l'éternelle épouse ! Le mystère inconnu dans ce monde ne montre qu'à l'Enfant d'amour seul, par quelle racine Eve atteignait elle-même au domaine animal, le voile que l'instinct a déchiré dans les femmes, en faveur des hommes *et vice versa* donne lieu à l'attrait ou passion naturelle que nous nommons amour. Il y a une bénédiction céleste qui pénètre jusqu'à ce gouffre de l'abîme d'en bas, à cause de la propagation de

notre race ; c'est ce qui empêche à cette passion de produire d'aussi mauvais fruits que les autres points d'attrait ou vices. Or, tous ces autres points, lorsque le voile qui les couvre est déchiré, présentent à ceux qui dans leurs dépravations, les ont éveillés en eux, un attrait plus séducteur encore ; comme nous le remarquons chez ceux qui s'égarerent dans les vallées brûlantes de *Sodome*, et dans les champs d'*Onan* ; ou qui se livrent à toutes les passions honteuses ou criminelles, telles que le jeu, la débauche, etc. ou les vengeances, l'envie, etc.— Nous ne parlerons point ici de l'état de l'être extérieur, chez lequel triomphe l'enfant d'amour, tels que David, Salomon, St.-Paul, etc. Cet être armé du même instinct, atteint à des beautés beaucoup plus sublimes ; aussi laisse-t-il lire en lui des vertus et qualités qui ont toute l'apparence céleste, à cause du reflet qu'elles reçoivent de la victoire de l'Enfant d'amour. Il arrive alors que si l'un de ces êtres vient à être lu par une fille de la terre, la proie qu'elle entrevoit instinctivement est telle, qu'elle se consumera d'amour selon son ordre ou domaine animal, et elle périra plutôt que de cesser de poursuivre un trésor qui lui a présenté tant d'attrait, quoiqu'elle n'ait pu en définir la valeur. C'est alors que l'être extérieur, dans lequel se développe le germe divin, reçoit, selon l'expression de St.-Paul, un ange pour le souffleter, en le plongeant dans une boue d'autant plus abjecte aux yeux des hommes que l'œuvre qui se passe en lui, est plus sublime et céleste.

440. La position de deux êtres, dans un même état d'attraction qui, contre la loi générale, donne

naissance à un pôle attractif de même nature, est un véritable problème dont nous avons indiqué la clef, et c'est elle qui nous servira à expliquer la cause des sympathies et des antipathies.

Tous les êtres, comme nous l'avons démontré, étant sous la même loi d'attraction, donnent naissance au pôle répulsif, qui paraît entr'eux, dès l'instant qu'il y a deux de ces êtres en rapprochement ; et de là, il ne peut naître que de la haine ; mais l'éducation, nos rapports sociaux, notre propre sûreté personnelle, tout nous force de dissimuler ce sentiment ; et lorsque deux êtres entrent en rapport, ils jettent aussitôt un voile sur le pôle répulsif afin de lui donner l'apparence d'un pôle attractif. Ce voile se compose du désintéressement que nous affectons, du faux amour de nos semblables, de la grandeur d'âme figurée, etc. Mieux ce voile est tissu de toutes ses vertus apparentes, et de mille autres qui dans ce monde, n'existent qu'en peinture, plus nous sommes grands et estimables aux yeux du monde et plus nous présentons à notre cercle, une amorce attrayante. Chacun alors se voit attiré vers nous, sans que nul n'éprouve aucun changement dans la nature de son attraction, qui fait toujours tout attirer de la circonférence à son centre. Tous les êtres ont grand soin de se cacher cette circonstance dans leurs rapports sociaux, quoique, en affaire dites d'intérêt, et dans les cabinets des gouvernemens, ce voile soit entièrement déchiré.

111. Comme les êtres se mettent plus ou moins à découvert, en peignant leur égoïsme des couleurs du désintéressement et lorsqu'ils paraissent offrir

à leurs semblables la clef des trésors qu'ils possèdent, s'attirant réciproquement par cet appât; il y a production d'un sentiment que nous nommons sympathie, lequel s'établit assez ordinairement entre deux êtres policés qui entrent en rapport pour la première fois. Les êtres aperçoivent quelquefois leurs desseins au premier abord, et s'ils reconnaissent qu'ils ne peuvent réciproquement rien se ravir, le voile qu'ils tenaient suspendu sur le pôle répulsif, tombe, et il n'y a plus que répulsion. C'est là ce que nous nommons alors haine, entre deux êtres qui se sont trompés plus ou moins long-temps, et antipathie entre ceux qui se sont reconnus au premier abord.

112. Ainsi que nous le voyons, tout ce que nous nommons sympathie, amour, ou amitié, est bien loin d'être réel. L'amour pure et toutes les vertus célestes sont absolument étrangères à notre système temporel, et avant que celles-ci et l'amour puissent y arriver il faudrait qu'ils opérassent un bouleversement général dans les lois qui régissent la nature même la plus extérieure. Si les êtres et les choses ne marchaient pas en harmonie sous les mêmes lois, il en résulterait une monstruosité inconcevable, et tout se détruirait l'un par l'autre.

Lorsqu'un être dès ce monde, passe sous la loi d'amour par la régénération, son corps et tout son être peut aller jusqu'à briller comme celui du Maître sur le Thabor; mais l'être régénéré ne pénètre dans ce monde que par reflet et par l'influence de son esprit, car déjà dès ce monde il suit sa loi d'amour dans les régions célestes. C'est là que son Abel

ressuscité triomphe de son Caïn, qu'il rappelle continuellement de ce monde pour qu'il vive de sa vie d'amour au sein de la gloire éternelle. Là les deux êtres éternellement frères, ne sont qu'un, quoique toujours distinctement, l'un sous la loi d'amour et l'autre sous celle de la colère. Ces deux êtres sont alors chacun dans un état différent d'attraction, c'est-à-dire, l'un attirant ou appelant du centre à la circonférence, produisant continuellement pour enrichir tout ce qui l'entoure, et l'autre attirant de la circonférence au centre, engloutissant tout sans jamais dire c'est assez. Ce qui fait que dans les régions d'en haut, ce centre n'est plus celui de l'abîme triomphant, c'est que les deux êtres sont l'un dans l'autre, et qu'à ce centre insondable, se trouve Abel en esprit et vie, et qu'il rappelle tout de là au sein de la gloire par une résurrection continue. Nous concevons dès lors qu'au milieu de ces deux êtres qui sont dans ces états différents d'attraction, s'élève la puissance attractive ou l'amour, et c'est cet amour qui est leur unique et universel circonscripteur, il est leur élément, et la région au milieu de laquelle ils sont deux centres en un seul, qui produisent en harmonie l'éternelle création. Ils sont les Elohims par lesquels tout est en vérité et doué de la vie, et l'amour reste toujours l'universel élément, de toutes les créatures; sans que ni l'enfer, ni l'abîme qui sont au centre de tout par la vie colérique, servant de racine à tout, puissent s'élever dans les régions de l'amour pour en troubler la constante félicité ou ternir la gloire! Voyez dans la nature extérieure ce

que les racines sont à l'arbre, le déparent-elle ? nuisent-elles à ses fruits ? et la corruption dont elles sont revêtues, ternit-elle la beauté de ses fleurs ? corrompt-elle ses parfums. Ce tableau peut forcer l'être extérieur à suspendre son jugement ; mais c'est un hiéroglyphe qui n'atteint point hors des limites de ce monde, il est encore loin de lui publier les merveilles des cieux.

113. Après avoir considéré l'état de ce monde, nous devons, si nous sommes enfans de Dieu et non de ce monde, nous regarder comme étrangers à tout dans ce monde, comme n'y possédant rien en propre, et ne prenant aucune part à rien de ce qui s'y passe, tout y étant irrévocablement sous la loi du mensonge et de la colère. Tous nos soupirs doivent tendre vers une autre région, où les êtres peuvent s'aimer et se chérir mutuellement. Nous devons apprendre du céleste exemplaire que le chemin qui conduit à cette région, est le sacrifice entier et absolu de nous-mêmes pour la gloire et le bonheur de nos semblables, et surtout de nos plus cruels ennemis ! Or, nous reconnaitrons, même dès ce monde, si nous cheminons vers notre céleste patrie, lorsque nous préférerons à tout la gloire et la félicité de nos frères, soit dans ce monde, soit pour l'éternité. Ne nous faisons point illusion, si nous ne préférons pas la gloire et le bonheur temporel de nos semblables, au nôtre propre, comment en agirons-nous dans l'éternité ? Misérables humains, enfouis sous mille voiles impénétrables, vous vous cachez à vous-même jusqu'à la lettre, qui cependant ne sert que de tombe

ou d'enveloppe à l'esprit ! Vous ignorez jusqu'au nom de l'antour !

444. Lorsque nous parlons de l'origine des êtres ou des choses, nous n'écoutons point le témoignage de nos sens, ni celui d'aucune des facultés de l'être du temps, mais nous enseignons ce que sont les êtres physiques, d'après la connaissance que nous avons des êtres métaphysiques. De sorte que pour nous un objet et un être moral même ne sont rien, ce sont des effets ou conséquences qui ne peuvent être que ce que leur racine ou cause les fait être. Les effets alors suivent irrévocablement la même loi que leur cause. Ainsi, lorsque nous arrivons à la connaissance de notre être éternel, ou racine, nous avons celle de l'être du temps et de tous les corps qui le revêtent et l'environnent ; car tout obéit à la même loi que la tête ou racine. Nous avons démontré que dans le temps, il n'existe que le destructeur d'Abel ou l'enfant de la colère, et que tout y est en opposition continuelle, dans un atmosphère de répulsion ou de haine. Le même pôle répulsif qui empêche les molécules de se toucher et les astres de venir en contact, empêche les êtres moraux de se saisir et de s'entre-détruire, la colère peut bouillonner entr'eux, ils peuvent s'accabler de malédictions ; mais ils ne s'atteignent point ; sans cela les êtres moraux comme les êtres physiques s'entre-détruiraient par le contact.

Que les savans aient admis ce principe ou nous, nous ne nous en inquiétons pas, nous en trouvons la connaissance dans le domaine d'en haut, que nous cherchons avant tout, et nous l'annonçons dans le

royaume d'en bas. Nous avertissons en même temps que par aucun moyen possible, nous ne pouvons rien dire de la loi d'amour sous laquelle vivent les créatures qui y sont appelées par leur Abel ressuscité. Seulement nous pouvons annoncer que tout y est dans un atmosphère attractif qui est tout amour !

415. Sous la loi de la colère et dans les temps, chacun dans son cercle, attire constamment tout de la circonférence au centre, sans qu'il en puisse être autrement tant que nous restons NOUS. Or, notre cercle est tout ce que notre intelligence peut concevoir; dans ce cercle il existe une quantité d'être en être ou en puissance d'être tout aussi infini que le nombre des molécules des corps. Tous ces êtres sont des centres existant avec nous, dans le même cercle, s'enchaînant comme nous, par leur pôle répulsif, qui les réduit dans une prison d'autant plus étroite qu'ils attirent davantage. Si nous connaissions la liberté des enfans de Dieu qui sont d'autant plus riches qu'ils donnent plus, nous connaîtrions le néant de notre être égoïste dans le temps, et le gouffre où est enchaîné l'enfant de la colère, notre Caïn, dans l'éternité. Cependant le sceau de l'éternel est placé sur ce Caïn dans le temps pour qu'il ne périsse pas plus que dans l'éternité, et la beauté et perfection de l'enfant de Dieu, consiste dans la rédemption continuelle qui fait du Rédempteur et du racheté un seul être, quoique chacun conserve sa limite; et cette limite ou puissance attractive est leur élément ou la région de l'amour où tout existe dans la gloire et une liberté absolue, ce dont

nulle langue ne peut rien exprimer; comme nous ne possédons point de faculté pour le concevoir.

Si nous analysons la nature de nos êtres, nous verrons combien il est impossible qu'il y ait entre eux aucun amour ou attraction. Tout ce qui existe dans notre système, soit animé ou inanimé, est sous la même loi; tout attire de la circonférence au centre. Chez l'être moral, ce centre est le Moi, où tous nos desirs et toutes nos pensées vont aboutir; deux êtres, sous cette loi, qui viennent en rapprochement, produisent entr'eux un gouffre épouvantable, et dans ce gouffre est la racine ou cause de leur prétendu amour, qui leur paraît d'autant plus fort, que le gouffre ou vide est plus profond, c'est-à-dire, que chacun attire davantage à soi. Les enfans de la terre, qui veulent trouver l'amour et l'amitié dans leur domaine, peignent avec des couleurs célestes, selon leurs idées plus ou moins fausses, les sentimens ou sensations qui s'élèvent de ce gouffre. Mille causes que trop communes effacent à chaque instant ces couleurs. Alors la jalousie, armée de sa coupe empoisonnée; la haine, accompagnée de l'envie, et de la vengeance, se montrent à nu; et les Enfans de la terre travaillent de nouveau, au moyen de leur morale, de leurs cultes et de leur civilisation, à rétablir les couleurs séductrices. Alors ils croient avoir enchaîné ces monstres. Nul ne veut écouter la sagesse éternelle, qui dit à tous : Venez à moi et suivez-moi, vous qui géissez sous le poids de vos iniquités; je suis venu pour en revêtir le fardeau, je puis seul le porter, et donner en échange le véritable *amour*.

DES CORPS.

416. Rien dans la nature ne nous paraît plus simple que les corps, quoiqu'ils soient les phénomènes les plus extraordinaires et les plus inconcevables. Qu'est-ce qui détermine leur grandeur, leur nature, leurs formes et autres qualités et propriétés? dans quels rapports sont-ils avec l'esprit? Sont-ils des causes ou des effets? des êtres ou des produits éphémères? Et mille autres questions, que généralement nous ne faisons point, crainte de ne pouvoir les résoudre.

417. Il est de toute impossibilité d'arriver à la connaissance des êtres et des choses, autrement qu'en remontant à leur source, et cette source est l'universel Créateur! Non-seulement il est absurde, mais il est de la plus haute impiété d'avancer qu'il en puisse être différemment. Écoutons encore ce que la sagesse nous dit : « *Nul n'est monté au Père, source universelle, que par le Fils, le Verbe éternel.* Sans passer par cette seule porte qui n'a pu nous être ouverte que par une puissance infinie, nous ne pouvons atteindre à rien de réel ni à aucune vérité. Ne disons point que le sagesse ne parle que des choses d'en haut, ainsi que les hommes l'affirment aveuglément; c'est un premier pas que notre raison impérieuse veut nous faire faire dans le chemin de l'erreur. Il n'y a rien de haut et de bas pour la source éternelle, et aucun être n'est plus étranger l'un que l'autre au Créateur, il est *tout en tout*, et celui qui arrive à la

connaissance de la vérité, c'est-à-dire, à connaître quelque chose de réel, même dans le dernier des grains de sable, n'a pu y arriver qu'en remontant à la source première, conduit par le Fils de l'Éternel, le Verbe divin. Nous comprenons dès-lors que celui qui a été introduit à cette source universelle, éclairé par la lumière du monde, et instruit par l'auteur de toute science et de toute sagesse, a dû, dans le moindre des atômes, comme dans le plus vaste des corps, lire des merveilles à l'infini. N'est-il pas dit de Salomon, qu'il connut depuis l'hysope jusqu'au cèdre ?

118. Pour faire l'analyse des corps, nous considérerons d'abord leur racine, en faisant abstraction de leurs formes, grandeur, densité et autres propriétés. Dans cet état ils ne sont qu'*un*. Ensuite, soit que nous parlions d'un grain de sable, ou de notre planète, du métal le plus dense, ou du gaz le plus dilaté, nous ne présentons que des phénomènes ou modifications *du corps*. Tous les corps sont formés par le *centralisateur*, le *moteur* et l'*attracteur*. Ces trois puissances, à jamais incompréhensibles, se manifestent en elles-mêmes par leurs effets, et l'universelle création se présente comme un voile, ou comme un réceptacle, qui leur sert d'habitation ou de tabernacle mystérieux, lequel sert en même temps à cacher aux uns et à montrer aux autres les merveilles qui s'y opèrent.

119. Les corps, abstraction faite de leurs qualités et propriétés, ne peuvent être compris en aucune manière, ni conçus par nos facultés ; ils ne devien-

nent sensibles que par leur union avec la lumière. Comme c'est d'elle qu'ils reçoivent leurs formes, et tout ce que nous connaissons d'eux, c'est par elle seulement qu'ils sont rendus intelligibles. Nous n'avons jamais médité sur la lumière qui éclaire nos facultés, telles que conception, jugement, etc., qui de même que celle qui éclaire notre œil, peut, par son absence, laisser toutes ces facultés dans l'aveuglement. Il n'existe des objets pour nous, qu'en raison du nombre de portes que nous avons ouvertes, et ces objets sont selon la nature de ces portes; or, tout en nous dépend de la source ou racine par laquelle nous sommes constamment arrivant à l'être; et cette source, qui est nommée *âme* ou principe de vie, est dans ce monde toute colérique, mais elle peut par la puissance du Verbe, passer sous la loi d'amour. N'oublions point que, soit la lumière solaire, sans laquelle nous ne jouissons pas de la beauté de la nature, soit la lumière que nous nommerons *intellectuelle*, qui éclaire nos facultés, sans laquelle nous serions comme des automates qui jouiraient de cinq sens et de rien autre; aucunes de ces lumières ne peuvent nous donner une idée juste de celle que nous nommons l'*élémentalisateur*. Celle-ci est au-dessus de nos facultés, et nous ne savons qu'elle est, que par ses effets ou reflets, dans le nombre desquels sont ceux que nous citons. Tout ce que nous connaissons dans les corps est elle, et ce n'est que par elle que nous connaissons tout.

420. Selon la quantité de lumière produite dans les corps, ils peuvent être indistinctement un grain

de sable ou une planète, un métal ou un gaz, sans que le corps proprement dit ait plus ou moins d'étendue, plus ou moins de puissance pour se présenter à nos sens dans l'un ou dans l'autre état.

Comme nous avons perdu les premiers élémens de la science, tous les phénomènes que nous rappellerons pour les retracer, nous paraîtront extraordinaires. Nous croyons être beaucoup plus savans que les anciens; notre orgueil nous les montre comme d'obscurs idolâtres, et nous ne voulons point voir, que sous tous les rapports, nous sommes bien au-dessous d'eux. Cependant, les moindres restes de leur splendeur expirée nous le prouvent. Nous osons leur comparer nos fleurs naissantes et éphémères, mais elles pâlisent et se fanent devant ces antiques débris; les savans modernes, moins éloignés de la vérité que les enfans de la superstition, versent une larme sur les tombeaux et sur les monumens; ils regrettent les fruits qui y sont irrévocablement enfouis, et jugent de la magnificence qu'ils devaient avoir, par les restes qui l'attestent.

421. Nous sommes loin de dire que ces fruits étaient véritables; s'ils eussent appartenu à la source éternelle, victorieux du temps, ils seraient arrivés jusqu'à nous. Nous ne voulons que faire voir aux enfans de la superstition, qui se vantent de posséder la source de toute vérité, qu'ils en sont bien plus loin encore que ceux qu'ils nomment idolâtres. *La lettre tue et l'esprit vivifie* : or; ils ne possèdent que cette lettre, ainsi qu'ils ne le prouvent que trop par leurs tristes fruits. Il ne faut, pour s'en convaincre, que

jeter un coup-d'œil sur les résultats de leurs morales actuelles dans tous les ordres de la société. Comparons même les plus austères Cénobites avec ces adorateurs de Minerve, qui, ayant sacrifié leur existence au bonheur de leurs semblables, passaient leur vie à voyager, cherchant les malheureux, pour partager et soulager leur misère, et les faibles pour les protéger contre l'oppression. Si mus par *la volonté de l'homme*, ils n'eussent point écouté *la chair et le sang*, ou leurs propres facultés; si l'orgueil alors n'eût point été leur guide, si l'imagination n'eût point fourni leur Dieu, n'auraient-ils pas pratiqué des vertus toutes chrétiennes? Cependant cette morale ou religion était comme une miette tombée de la table des Égyptiens, saisie comme par des animaux sauvages; et les Grecs, à la faveur de ces débris, se mirent bientôt au rang des hommes. Nous ne dirons point ici, comment les fameux Égyptiens n'étaient eux-mêmes que les faibles disciples d'anciennes nations, incomparablement plus savantes et plus sages qu'eux.

122. Pour revenir à l'analyse des corps, nous en expliquerons le mécanisme, qui bien que très-simple, demande toute notre attention. Leurs molécules, qui sont les corps eux-mêmes divisés à l'infini, se composent d'un centre, d'un diamètre et d'une circonférence. Leur étendue est à jamais inappréciable, car elles peuvent toujours être considérées soit comme infiniment grandes, soit comme infiniment petites; soit comme un seul corps, soit comme multiples à l'infini. Les anciens sages conservaient dans le fond de leurs sanctuaires la connaissance du grand cycle,

à la faveur de laquelle ils expliquaient aux initiés la marche de toutes les créatures qui composent notre univers. Quelques étincelles de leur lumière, qu'ils laissaient échapper en faveur du peuple, lui donnèrent la connaissance de la fameuse doctrine de la métempsycose; rappelons-nous bien qu'il n'y a point de doctrine, quelque absurde qu'elle nous paraisse, qui n'atteigne par quelques unes de ses racines, à l'ombre plus ou moins éloignée de la vérité. Or, les corps considérés comme puissance et non comme objet, présentent à la science une carrière sans limite; et si, lorsque la lumière intellectuelle devenue insuffisante nous laisse dans notre prison, nous recevons celle de la *foi*, en marchant sous la loi d'amour, nous briserons, en parcourant cette carrière, et nos chaînes et notre sépulcre, le *nous-même*; puis franchissant toutes limites, nous arriverons à notre nouvelle patrie. Mais remarquons-le bien, nul n'y arrive que par la résurrection, et nul n'est ressuscité que le Verbe éternel, qui seul a brisé les portes de notre cachot, qui seul a ouvert celles du ciel.

123. Outre les qualités et propriétés que nous connaissons aux corps, soit que nous les considérons sous le rapport de leur grandeur, densité ou diaphanéité, etc., ils en renferment une infinité d'autres, pour la jouissance ou la connaissance desquelles nous n'avons aucune faculté.

124. Avant que le corps soit manifesté, il existe en puissance d'être dans le centre universel, duquel il s'élève par le moteur, et reçoit sa conservation de l'attracteur. Mais aussitôt que nous avons saisi cette

vérité, elle devient une erreur pour notre intelligence; car nous ne pouvons jamais concevoir comment la manifestation d'un être quelconque peut avoir lieu. Notre jugement est toujours basé sur le témoignage de nos facultés mensongères, sur le rapport de nos sens, et tout pour nous n'existe que par la dernière et la plus éphémère de nos facultés, la *mémoire*; ce que celle-ci ne nous apprend pas, n'est point pour nous, elle nous fournit notre existence temporelle, ou plutôt notre vie intellectuelle à chaque instant; car nous cessons d'être moralement, lorsque ses fonctions sont interrompues d'une manière absolue. De là, il est constant que ceux qui admettent que notre être dans ce monde est un être réel, ou qu'il possède la vie, doivent nécessairement être athées, parce que leur mémoire ne leur apprendra pas ce qu'est Dieu, ni qu'il en existe un. Cependant, lorsque les savans consultent des facultés plus élevées, ils deviennent matérialistes, parce que tout leur indique que les corps ont un caractère d'inextinguibilité, et qu'ils produisent des corps même en s'éteignant. Mais bientôt ces deux sentimens d'athéisme et de matérialisme ne suffisent plus à l'être qui s'affaiblit, comme il n'a jamais suffi à l'être timide, et il devient idolâtre; car c'est encore à sa mémoire, qu'il a meublée au moyen de l'histoire incertaine, qu'il demande un Dieu.

125. Lorsqu'un corps ou un être se présente à nous pour la première fois, sans que notre mémoire puisse nous apprendre si l'un ou l'autre ont existé; c'est selon nous parce qu'il commence à être. Nous

appréciations tout selon nos relations avec les êtres et avec les choses, ainsi tout pour nous paraît bon ou mauvais, nous verrons tout blanc ou noir, selon que nous serons différemment affectés par ce qui nous arrive à l'aide de nos sens. Or, c'est d'une telle source d'erreur que nous recevons nos idées de ciel et d'enfer, c'est d'elle que les nations reçoivent leur diverses divinités, avec la connaissance de tous leurs attributs, beauté, perfection, etc.

126. Comment pourrions-nous savoir, sans la naissance en nous d'un nouvel être, que tout est en tout, et que les cieux existent avec toute leur magnificence dans le moindre des corps, puisque nous avons perdu cet être divin pour lequel seul brille la vraie lumière, et qui peut seul jouir de ce qui est réel, pur et céleste. Cependant remarquons bien une chose qui n'est point hors de notre portée : une créature, quelque horrible et dégoûtante que nous la supposions, ne peut qu'appartenir à la souveraine Divinité, puisqu'il n'y a qu'un Dieu, et que tout procède de lui. Ne soyons donc point étonnés que cette créature, qui est pour nous un objet d'horreur, puisse être toute céleste et toute rayonnante de magnificence pour un être divin qui aurait les organes propres à recevoir les objets qui sont selon sa nature, et par lesquels rien d'impur, de grossier ou de matériel ne peut entrer. Or dans notre hypothèse actuelle, nous sommes doués d'organes qui ne peuvent rien admettre, qui ne soit corrompu, illusoire, et sous la loi de la mort et du mensonge.

127. Si nous voulons connaître ce que sont les

corps et les phénomènes qui les accompagnent, nous devons suivre la marche contraire des savans du jour. qui n'admettent que ce qui leur est indiqué par leurs sens. Cependant ceux-ci, tout en marchant ouvertement sous la bannière du mensonge, jettent, pour cacher leur honte, un voile de vérité sur leurs erreurs, car ils disent : *Nous n'admettons que des faits.* Il est clair que nous ne devons admettre que des faits et rien d'imaginaire. Les faits sont un témoignage irrécusable ; mais nos sens peuvent-ils recevoir le réel ? nous ont-ils jamais instruits sur la vérité d'aucun fait ? N'est-ce pas eux qui sont la source de toutes nos erreurs et de toutes les idolâtries qui inondent la terre ? Peuvent-ils nous instruire sur les phénomènes les plus simples : par exemple, peuvent-ils nous faire connaître si c'est le soleil qui tourne ou bien la terre ; si ce sont les objets ambiants qui reculent ou si c'est nous qui avançons, lorsque nous sommes portés sur une nacelle ? Ne nous faisons point illusion, nous sommes à nous-mêmes une source d'erreur et de confusion, et si nous ne sortons de nous mêmes en nous élevant au-dessus de nous par une puissance étrangère qui est offerte à tous, nous resterons irrévocablement enfouis dans le mensonge. Cette puissance qui s'offre à tous, est le Rédempteur, lequel, en s'identifiant avec nous, en naissant en nous sur nos propres cendres, vent, en nous rappelant à l'être dans les régions de l'amour, nous faire participer aux mérites de sa rédemption, et nous conduire à la source d'eau vive où est la réalité.

128. C'est donc éclairés de la lumière du monde si

inconnue dans le monde, que nous devons toujours cheminer dans l'étude des plus petites comme des plus grandes choses ; d'un grain de sable comme de l'univers entier ; des corps comme des esprits, etc. Les corps sont inintelligibles pour nous, avant que la lumière soit venue les *élémentaliser*, vêtus de la lumière, ils se présentent à nous tels qu'un voile mystérieux, tels qu'un tabernacle céleste qui renferme des merveilles à l'infini. Les faits qu'ils nous offrent comme un témoignage irrévocable, sont : qu'ils possèdent la source de la chaleur et en sont la seule cause ; qu'ils possèdent également la source du mouvement, car sans eux ni hors d'eux, il n'existe point de motion dans tout notre univers ; qu'ils possèdent aussi la source de l'attraction qui maintient parmi eux l'équilibre majestueux que nous admirons tant, et que nous comprenons si peu, soit dans les astres, soit dans leur molécules constituantes.

129. Il est bien essentiel que nous soyons entendus sur ce que nous nommons molécules ; un corps est un tout, et la molécule est sa partie portée à son dernier degré de divisibilité ; quelque infiniment petite que nous la supposions, elle n'en est pas moins composée elle-même d'une infinité d'autres qui, de même le sont à leur tour, et cela indéfiniment, sans que la dernière des molécules à laquelle nous ne pourrions jamais atteindre, renferme moins de merveilles et de phénomènes que celle qui est pour nous la plus grande, que nous admirons, et qui compose notre univers entier.

130. Lorsque nous considérons trois causes uni-

ques et essentielles dans les corps, comme nous étant annoncées par trois effets, qui sont les trois premiers phénomènes offerts à nos méditations; et que nous considérons leurs divisions ou multiplications comme indéterminables, nous marchons toujours appuyés sur le témoignage des faits.

131. Nous voyons à présent que la plus grande comme la plus petite des molécules, est environnée d'un espace inconnu que nous nommons *circoscripteur*, sur la nature duquel nulle intelligence ne peut nous donner aucune notion, puisqu'il est la région qui commence là où nos facultés cessent de pouvoir pénétrer. Si la révélation ne nous eût rien appris sur cet espace, en en brisant les portes pour arriver jusqu'à nous, il serait pour nous un rempart insurmontable qui nous fixerait pour toujours dans notre prison, et qui nous y enchaîne en effet tant que nous ne recevrons point l'aide du Rédempteur qui peut seul nous en retirer. Moïse nous apprend que deux puissances absolues planent sur la surface de l'abyme, circonscrivant tout. La première, ce sont les ténèbres, force compressive et compactante qui s'élèvent de l'insondable colère; la seconde, c'est le souffle de Dieu, force expansive et dilatante, qui s'élève de l'amour. Si la clef de ce profond mystère nous est donnée, nous tressaillerons d'allégresse, en entrevoyant les beautés dont elle aura brisé les sceaux.

Nous traduisons en nos langues les mots ténèbre et souffle pour exprimer des merveilles à jamais in-nominables. Mais le sceau est là irrévocablement

placé pour tout ce qui constitue le *nous-même* ; pour lui, il n'existe rien de céleste, de pur et de réel, il n'a aucune faculté pour recevoir en lui les choses divines ; il n'en a que pour recevoir tout ce qui est infernal.

132. Nous parlons souvent de la révélation sans qu'elle nous soit connue ; elle est cependant de telle nature et si générale que nous n'avons pas une seule idée qui ne soit une révélation. Celle-ci dépend toujours de l'esprit qui nous anime ; alors elle peut nous arriver de l'abyme comme des cieux. Dans le premier cas, si notre être reste sous le voile de ce monde, tout ce que lui arrive et qu'il peut faire connaître, est du domaine de ce monde, et contribue ordinairement à son embellissement par le perfectionnement des sciences, des arts et des morales ; si il ébranle son voile pour pénétrer de ce monde dans l'autre, ses facultés infernales restées à nu, publient les merveilles de l'abyme, comme nous le voyons dans les faux cultes, et surtout dans les horribles et profonds mystères des anciens. Lorsque l'esprit qui nous anime est celui d'amour, la révélation nous arrive des cieux, alors le voile extérieur est ébranlé ; un nouvel être se présente, il s'élève en raison du degré de destruction du voile. Ce nouvel être apporte en nous les facultés de sa région avec lesquelles il peut recevoir les choses célestes. A présent, l'être extérieur, dans lequel il triomphe, publie ces choses ; mais comme son langage animal ne peut rien exprimer d'en haut, tout ce qu'il dit est dans sa propre hypothèse, c'est-à-dire, tout, ainsi que lui, être animal, est un voile ébranlé par la présence d'une créature naissante et appartenant

aux régions de l'amour ; ainsi la lettre que sa bouche exprime et que sa plume trace, lettre qui ne peut irrévocablement servir qu'à peindre le mensonge, est un sépulcre brisé d'où s'élève un esprit analogue à l'être qui triomphe, et qui pénètre dans celui dont l'être animal est disposé à se laisser détruire par l'esprit d'amour qui sollicite tous les cœurs *et prie dans tous par des gémissemens ineffables.*

133. L'espace ou le circonscripteur, qui plane autour de notre univers, qui est le plus grand corps que nous connaissons, comme autour de la molécule qui est le corps le plus petit, est aussi nommé *Esprit*. Tous les êtres et tous les corps planent au milieu de cet esprit qui peut être pour eux celui de colère ou celui d'amour, selon qu'ils ouvrent leur cœur à l'un ou à l'autre ; mais toujours la porte qu'ils ouvrent pour recevoir l'un ferme l'entrée à l'autre. Tout ce que nous connaissons dans ce monde a la porte ouverte à l'esprit de colère, d'orgueil et de mensonge, qui ne laisse pénétrer, dans toutes les créatures, que les ténèbres. Or, c'est l'esprit de colère qui est la cause déterminante de la nature de notre être et de notre habitation ; il est la force durcissante, la cause de l'opacité et de la *compactation* de toute la création, la métamorphosant en une obscure prison qui nous cache des trésors à l'infini ; de même que le chef de cette création compactée, l'homme, renferme et enchaîne le plus illustre des captifs.

134. Le corps, abstraction faite de la lumière, est tout métaphysique, c'est une puissance centralisante, mouvante et attirante avec une force absolue ; c'est

*l'esprit de
l'esprit ;
et nous en*

le chaos de Moïse, quoiqu'il ne l'ait jamais nommé ainsi, et qu'il l'ait encore moins désigné par les épithètes *inanis et vacua*, puisqu'il dit au contraire, *que la terre existait en puissance d'être*. Nous développerons encore mieux par la suite comment tout existe dans le centre universel, sans que là rien ne commence et ne finisse; l'Eternel ouvre son sein et tout est! Eloignons nos idées de grandeur et de petitesse, il n'en coûte pas plus au créateur de montrer un monde comme le nôtre ou un univers mille fois plus grand encore que de développer un grain de sable. Or, tout ce qu'a dit Moïse à l'égard de notre univers, peut tout aussi bien s'appliquer à la moindre des molécules qu'à notre système tout entier. Alors, un corps, comme nous l'expliquons, est tel que Moïse nous le présente dans son texte original, une puissance conditionnelle d'être, c'est-à-dire qu'il peut être en grandeur, en beauté, etc. tout ce qui lui sera commandé d'être par la force compressive, ou par la force expansive qui lui servent d'élément, et qui peuvent être alternativement sa cause déterminante d'être; car quant à lui, il est à jamais passif.

435. Il est un point ou mystère à la porte duquel Moïse a voulu nous conduire; c'est là où l'Esprit de Dieu, n'étant qu'un, l'amour et la colère, la lumière et les ténèbres forment par leur union l'éternel repos ou la septième période de la consommation. Remarquons que le centre universel est l'absence de toute créature, et que c'est au sortir de ce centre seulement, qu'est séparée la lumière des ténèbres et que commence la manifestation des êtres,

Jusques là rien n'est pour les créatures, puisque l'*élémentalisateur* n'est point opérant. Ce qui a été dit par Moïse et que nous avons attribué à une époque; est un œuvre continuelle de la création ou manifestation de la Divinité; car ne concevons point qu'il y ait eu un temps où Dieu a créé, puis une époque où il a cessé de créer; nous nous éloignerions d'autant plus de la vérité que nous la soumettrions à notre intelligence, et que nous écouterions le témoignage de nos sens.

436. Si nous ne pouvons rien saisir dans l'acte de la conception d'un germe, ou de la végétation d'une plante; comment pourrions-nous atteindre à l'acte de l'universelle manifestation que nous nommons création. Cependant la révélation nous enseigne tout en faveur de l'enfant naissant, qui s'élève victorieux de sa tombe; mais le *nous-même*, avec toutes les facultés qui le composent, et qui constituent le tombeau si funeste de l'Enfant d'amour, cherchera en vain à saisir la moindre connaissance, soit sous le voile épais que Moïse a placé, soit sous celui qui est étendu sur la nature extérieure, ainsi que sur toutes révélations. Tous les moyens de publier les choses d'en haut sont eux-mêmes un rempart qui les garantit du ravisseur, le moi, qui veut s'en emparer pour arriver aux cieux. Remarquons que la lettre est pour le nous-même, comme l'épée du Chérubin, qui tue tous ceux qui veulent franchir la porte pour entrer dans le domaine de la vérité. Il n'y a que l'Enfant d'amour qui puisse, lorsqu'il ressuscite en nous; rentrer de nouveau en Eden, où tout est esprit et vie.

137. Pour arriver à la connaissance d'un corps, il est essentiel de savoir d'où s'originise son *élémentalisateur*. Le souffle, ou l'esprit de Dieu, en se mouvant sur la surface des eaux, (qui sont les corps dans leur état de passivité, prêts à passer de la puissance d'être à l'être,) produit la lumière qui montre à tout en être, ce qui n'était qu'en puissance d'être, car il n'y a jamais d'autre commencement des ÊTRES ou des CHOSES. A l'instant que la lumière jaillissante de l'esprit, déploie ou montre la magnificence de la création, sous autant de points de vue différens qu'il y d'êtres et même d'êtres de différente nature, elle se repand comme un voile mystérieux sur toute créature, elle semble fermer la porte sur chacune d'elles, pour que l'œil indiscret ne pénètre que jusqu'aux limites du voile qui la couvre, restant toujours elle-même en dehors du sanctuaire et des êtres et des choses. Un grain de sable, une molécule même renferme l'immensité, l'universelle création peut y être lue. Mais la lumière qui l'a circonscrite de son voile dans l'acte de la manifestation, ne permet à tous d'y pénétrer qu'en raison de la nature de leur être, et pour celui dont l'essence est colérique, elle devient un voile opaque, ou l'insondable ténèbre.

138. A l'origine de la formation des corps, ils sont tous dans l'ordre divin, tout étant pur, parfait, et *paradisique*; c'est la lumière qui revêt les puissances et facultés divines; mais comment les corps deviennent-ils ténébreux et corruptibles? Comment tout ce que nous voyons est-il un résultat contraire à ses élémens? Pour répondre à cette question

il faudrait atteindre au point fameux où tant d'étoiles n'ont pu parvenir pour avoir été précipitées; où tant de navires n'ont pu arriver, pour avoir fait naufrage, c'est-à-dire, à l'*origine du mal!* L'amour divin, qui peut seul répondre à cette question redoutable; ne dit qu'un mot à ses enfans; seuls capables de l'entendre; et partout la voûte des cieux retentit de leurs chants d'allégresse! Un faible murmure, comme un écho enchanteur, vient répéter aux Enfans de bonne volonté: *Il n'y a que Dieu, tout est lui ou ses œuvres, et ses œuvres sont lui-même! Sa gloire remplit tout, renferme tout, et rien n'a jamais pu en ternir l'éclat!*

139. Les corps, c'est-à-dire tout dans l'univers, n'arrivent à nous qu'en traversant notre racine de vie; comme nous l'expliquerons en traitant du mécanisme de nos sens. Mais si nous ne faisons pas connaître avant tout; ce qu'est notre racine de vie ou notre âme, nous ne pourrions point comprendre comment les corps nous arrivent dans l'état le plus corruptible, quoique créé continuellement dans le plus haut degré de perfection.

140. Ce que nous nommons *notre âme*, n'est point un être, mais la source de notre être, c'est la porte ouverte par laquelle nous jaillissons du sein de l'éternel Père, d'abord comme son image pure, parfaite et vivante, et comme telle possédant des facultés divines et participant aux qualités infinies de notre Père. Dans cet ordre, toutes les œuvres de la création nous arrivent dans leur état de splendeur primitive. Comme image vivante, la toute puissance

se réfléchit en nous d'une manière indescriptible. Remarquons bien que par image nous concevons généralement une copie déterminée; s'il en était ainsi, cette circonstance seule nous empêcherait d'être l'image de la Divinité, puisqu'elle-même est libre et toute puissante, et que nous ne serions qu'une conséquence ou un modèle; nous n'aurions point la faculté d'être tout autre chose, nous serions l'esclave ou la copie de notre archétype et non une ressemblance libre et parfaite par essence. Comme image vivante et fils du Tout Puissant nous devenons possesseurs de l'héritage qu'il nous lègue et que nous ne pouvons posséder que par l'identification complète qui existe entre le Père et le Fils, et qui fait que le Père met tout son bonheur, fait consister toute sa gloire à vivre en son Fils et par son Fils. Moïse, en nous parlant d'après la connaissance qu'il avait de cette vérité, ne dit point que Dieu le Père créa l'univers, mais bien, *lui les Dieux* ou l'Élohim par lequel seul tout a l'être! Or l'Élohim, à jamais seul Fils unique, est dans son unité, multiple à l'infini; il appelle tous les hommes à être ses frères, à être de seconds lui-même, et il fait pour tous cette prière auguste : *Fais, ó mon Père, qu'ils soient un comme toi et moi ne sommes qu'un.*

144 Quel que soit l'état où nous puissions nous trouver aujourd'hui, fussions-nous dans les plus bas réduits de l'abîme, nous conservons toujours notre racine de vie, ou porte ouverte au sein de l'éternel Père. C'est de lui seulement que nous pouvons recevoir la vie, et par nous toutes les autres créatures.

C'est nous-mêmes qui déterminons aujourd'hui notre être temporel et tout notre système corrompu, comme c'est nous qui, dans notre état de perfection, avons la faculté d'appeler en Eden l'homme *paradisique* ou adamique qui composait primitivement notre être extérieur par lequel nous pouvions jouir de la pure et éternelle création, et participer à tous ses trésors; avec les autres créatures qui embellissaient la terre et les cieus. C'est seulement d'après ce mode de procéder de notre Père, mode nommé dans les mystères l'engendrement du Verbe et son éternelle incarnation, que nous sommes distingués des créatures inférieures; car toutes pourraient réclamer Dieu pour leur Père; si elles en procédaient directement selon ce même mode. Ainsi, de même que toutes les autres créatures, notre être extérieur n'a pas le droit de réclamer Dieu pour Père, quoique nous le puissions par notre être intérieur.

142. Après avoir suivi Moïse dans l'acte de la création des corps et des êtres qui composent notre univers, nous arrivons à la sixième période, à l'instant de la manifestation de l'être paradisique qui paraît plein de gloire et de majesté, pour être le Roi de cette glorieuse, universelle et éternelle création. Rien ne manque à sa magnificence, et l'Éternel lui-même prononce qu'il est l'œuvre de la perfection. Un tabernacle composé de la pure lumière voile ou enveloppe toute la nature ainsi que son Roi, et tout brille en elle et par elle d'un éclat indicible. Là, pour expliquer comment, dans cet état de splendeur, nous atteignons les antres les plus reculés de l'abyme; il

faut présenter l'idée d'une chute qui ne peut être qu'une fausse idée, aussitôt que notre intelligence l'a saisie. De même en est-il de tout ce que nous pouvons concevoir à la faveur de toutes nos facultés ; car il est impossible qu'il entre quoi que ce soit dans notre être actuel ou le *nous-même*, qui ne serve de matériaux à l'édifice du mensonge. En effet, dès que nous avons conçu une puissance infernale, étrangère à la bonté de Dieu, s'opposant à l'étendue de sa gloire, et empêchant le bonheur de ses créatures, nous sommes sectaires, idolâtres, n'ayant plus qu'un Dieu limité, puisqu'il y a quelque chose qui n'est pas LUI ; impuissant, puisque sa volonté ne s'accomplit point partout ; injuste, puisqu'il a créé des êtres pour souffrir, etc. L'idée d'un seul Dieu, unique et tout-puissant, sans qu'il puisse exister aucune autre source ou principe que lui, est juste, mais elle est atterrant. Presque tous les sages de l'antiquité l'ont redoutée ; ils ont jugé à propos, pour calmer leur anxiété, d'inventer un bon et un mauvais principe. Le précipice qu'ils se creusaient, sans être moins profond, leur paraissait moins redoutable. Le désir de trouver un protecteur contre un persécuteur, entraîne encore aujourd'hui comme alors tous les habitans de la terre, soit qu'ils admettent par leur croyance extérieure un seul Dieu, ou les deux principes.

143. Si à présent nous déchirons le voile de plus profonds mystères, l'être extérieur, le Moi ne saisira qu'erreur et mensonge ; mais l'Enfant d'amour naissant, l'Elqhim qui doit en nous reprendre le sceptre, y trouvera une nourriture céleste ; il y trou-

vera son pain naturel, il en savourera toute la douceur. L'éternel Père engendre son Fils unique de toute éternité, et c'est là l'Elohim par lequel et dans lequel l'universelle création reçoit l'être. Il est l'époux mystérieux qui appelle des antres les plus reculés de l'abyme, comme des points les plus élevés et les plus glorieux des cieux, tout ce qui est, a été et sera, pour constituer l'épouse, laquelle, pour pouvoir être aimée de son époux, doit être aussi grande et aussi infinie que lui-même. Il ne doit pas y avoir un seul atôme dans l'immensité, qui ne soit elle !....

144. Il est un point de convergence où toutes les créatures viennent se réunir par leur essence, pour former la beauté, la majesté et la splendeur de l'épouse. Ce point nous est indiqué par Moïse, lorsqu'il nous montre Adam, mâle et femelle, qui paraît le sixième jour comme la couronne de la création. Mais comment publierons-nous qu'Adam par son identité avec son époux, le Verbe éternel est lui-même l'Elohim, ou l'époux et l'épouse unis dans le plus haut degré de perfection, formant un point central *génératif*, où tout ce qui existe prend sa source, et où tout rentre continuellement. L'hypothèse dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, n'empêche pas que nous ne soyons ce même point de convergence et de divergence; mais pour expliquer comment les corps ainsi que les êtres, avec des élémens parfaits, sont dans ce monde sous la loi de la mort et de la corruption, il faut connaître la cause première de ce phénomène, et cette cause est le *nous-même*.

145. Si nous n'avions point perdu la clef des

mystères du christianisme, devant lesquels se sont éclipsées toutes les lumières des anciens, nous saurions que, liés par des liens de fraternité indissolubles avec l'Élohim, possédant le germe comprimé de cet Enfant d'amour, nous pouvons éveiller en nous les cieux avec toute leur magnificence, ou l'abîme infernal avec toutes ses furies; et c'est comme fauteur de cette dernière puissance que nous avons voulu et que nous voulons exister dans ce monde. Adam, l'être universel, la réunion de tous les êtres, la tête, chef, principe, etc. de l'épouse éternelle, jouissait de la beauté et de la puissance de son époux, sa propre racine comme celle de tout dans la nature. Ce même Adam avait aussi la source ignée et colérique, cause de toute gloire et de toute magnificence, et c'est ce qui l'étonna et le ravit par les beautés que la colère produisait par lui dans le règne animal. Or, il avait accès dans ce règne par les fruits de la terre, dont l'animal se nourrissait. Il voulut *inqualifier* avec ce règne, afin de jouir de son époux, selon le même mode animal éternel, c'est-à-dire d'être lui-même son époux, ou le but de tous ses désirs et affections, et en même temps de continuer à briller du même éclat. Dès-lors Adam, tête de l'épouse et chef de toute la création, fut à lui-même son époux; il le pouvait selon l'ordre divin, car l'amour et la colère sont en Dieu; mais il brûla ou bouillonna de la source ignée qu'il avait éveillée, il conserva son éclat, sa grandeur et sa magnificence, il brilla même de nouveau feu, mais il perdit l'épouse, ayant par sa puissance colérique changé la nature ou ordre primi-

tif de cette épouse, ce dont nulle langue ne peut rien exprimer. Aussi Moïse se contente de dire qu'un sommeil mystérieux tomba sur Adam, pendant lequel l'épouse fut séparée de l'époux, seul état dans lequel Adam pouvait habiter le domaine paradisiaco-terrestre, selon le mode qu'il avait désiré, et selon qu'il avait le droit de le commander.

146. Jusques-là, Adam ne cesse point d'habiter avec son Père les hautes régions célestes, mais il a aussi un pied sur la terre éternelle, par Ève, son épouse, qui, d'après l'insinuation de la partie sensitive animale, ou de tout ce qui peut tomber sous notre conception et qui constitue le règne animal, reconnaissant, selon que le lui montrait l'intelligence et la subtile raison, que la colère, source de toute magnificence, était la première racine des corps ou de la création en général, et que tout lui devait la beauté, la force et la sagesse, elle se laissa entraîner à cette insinuation; alors elle inqualifia avec ce règne, et son époux par elle. Tout eut lieu par l'acte de la manducation, selon le mode animal, toujours éternel, mode que nos facultés n'atteignent plus. Elle éveilla effectivement la puissance colérique, qui de racine passa dans l'arbre lui-même, et la mort et la corruption parurent; dès-lors, il y eut distinction, ou pouvoir de connaître le bien et le mal. Le bien fut enchaîné dans un tombeau. Adam, le mystérieux Adam, ne put produire qu'un meurtrier; et le juste Abel ne parut dans sa race que pour être mis à mort par le premier-né, et tout eût péri sans la puissance conservatrice qui se montra en Seth.

447. Toutes les facultés par lesquelles les objets célestes pouvaient pénétrer dans la race humaine ayant été retirées par celui auquel elles appartenaient, il ne nous resta que celles qui nous furent données en remplacement par Satan, l'époux qui triompha en nous. C'est de ce tentateur, duquel nous sommes fait mille idées différentes et toutes fausses, que nous recevons et notre être et notre domaine. Or, Satan, prince de la colère, n'a jamais été l'ennemi de la Divinité, selon notre manière de le concevoir. Peut-il y avoir un seul rival de la toute-puissance? Et d'ailleurs, d'où pourrait-il s'originiser? Où y a-t-il une racine, un créateur qui ne soit pas Dieu? Qu'est-il dit de Satan, l'exécuteur de la justice céleste en Job? N'est-il pas aussi trouvé dans les cieux au milieu des Enfans de la pure divinité?

448. La plupart de nos idées, pour ne pas dire toutes celles que nous avons, appartiennent plutôt au paganisme qu'au christianisme. Ne nous faisons point illusion, toutes les idolâtries ont été basées et le sont encore sur l'existence d'un Dieu dispensateur des peines et des récompenses, d'une cause bonne qui lutte contre une cause mauvaise, et sur mille divinités taillées et façonnées par nos imaginations. Quant au vrai Dieu, il n'est ni intelligible, ni susceptible d'être conçu par aucune de nos facultés.

449. Si l'esprit d'amour et de vérité, qui seul peut nous instruire, nous éclairait de son flambeau, nous saurions déjà pourquoi tout corps présente des résultats contraires à ses élémens, et pourquoi nous, qui sommes par notre racine de vie ou ame, les en-

fans de la Divinité pure et toute puissante, nous présentons pour résultat, l'imperfection et l'impuissance même. L'orgueil et la colère sont continuellement éveillés en nous, et nous refusons obstinément l'esprit d'amour, de sorte que nous ouvrons les portes à tout ce qui est colérique ou infernal, et nous les fermons à tout ce qui est céleste ou qui procède de l'amour. Comme nous sommes roi ou tête de l'universelle création, soit dans l'ordre colérique par notre identité avec Satan, soit dans l'ordre d'amour, par notre identité avec l'Elohim; tout dans l'univers participe à notre nature et à toutes nos circonstances. De sorte que si, à présent, l'esprit d'amour éveillait en nous la source de la douceur et les facultés qui peuvent admettre les vertus célestes, ce qui ne peut avoir lieu, que par la naissance en nous de l'Enfant d'amour; tout dans l'univers participerait à notre nouvelle essence, nouveaux cieux et nouvelle terre remplaceraient les nôtres; et il n'y aurait ni mort ni corruption, pas plus en notre univers qu'en nous-même.

150. Si nous l'avons bien compris, notre intelligence, notre jugement et aucune autre de nos facultés, ne peuvent exercer leurs fonctions qu'à la faveur de la lumière qui est l'élément ou le vêtement des facultés comme des corps. Celle-ci, comme inférieure à l'Elohim, ne peut le revêtir que dans ses œuvres; or, ses œuvres étant manifestées, lorsqu'il se montre, cette lumière s'élève de son esprit comme une explosion continue, pour servir à tous les êtres de vêtement de gloire et de magnificence, si c'est l'Esprit

d'amour qui triomphe, ou d'enveloppe ténébreuse si c'est l'esprit de colère. Comprenons bien alors que tous les corps ne peuvent recevoir leur forme, leur grandeur, leurs qualités et propriétés que par la lumière triomphante dans l'amour, ou par celle que la colère a compactée pour constituer les ténèbres.

151. Tout ce qui est dans le domaine de l'intelligibilité éternelle appartient à la même source et se trouve nécessairement sous la même loi, étant vêtu ou célé par le vêtement universel, la *lumière*. Celle-ci, au moyen du même voile cache l'époux, et produit la magnificence de l'épouse ! Ici qui déchirera le voile, qui brisera le sceau du mystère ? Quel autre que l'amour pourra nous montrer comment l'époux s'éclipse, meurt, pour que l'épouse règne et triomphe partout en vivant de sa vie.

152. Tout ce que nous pouvons connaître ou concevoir des corps, est le voile ou le tabernacle qui nous les cache ; ils sont pour nous à jamais insaisissables, soit que nous voulions apprécier leur nature ou leurs dimensions. La lumière qui sert à les vêtir, est seule susceptible de nous communiquer les effets des puissances qui les composent, et de nous faire connaître les qualités et propriétés de ces même corps. Lorsqu'elle est accumulée vers le centre, ou corps, par l'attraction, elle nous le présente sous une masse d'autant plus grande qu'elle est attirée en plus grande quantité.

153. Nos sens n'étant des portes ouvertes qu'aux objets sensibles ou intelligibles, les corps n'ont point d'action sur eux, et les effets, qualités et propriétés que nous connaissons en eux, ne nous arrivent que

par la lumière qui les revêt et qui seule peut pénétrer par nos sens. A mesure que nous approchons de la réalité des choses, nous devenons plus inintelligibles; alors nous sommes obligés de renvoyer au tableau parabolique, sur lequel tout peut être lu, mais inutilement, sans l'esprit d'amour. Remarquons qu'en présentant la lumière comme la cause de la saisissabilité, nous sommes de suite portés à la matérialiser ainsi que nous avons fait de tout dans notre domaine, même à l'égard de nos Dieux. Lorsque dans une nuit profonde, nous voulons contempler la nature, elle est pour nous comme si elle n'existait pas, et si la mémoire ne nous rappelait point ce que nous avons vu la veille, elle commencerait à être pour nous, à l'instant de l'apparition de la lumière solaire, et elle se présenterait comme une nouvelle création. En méditant encore sur le vrai état des choses, nous reconnaissons que si aucune lumière morale ne se joignait à la lumière solaire pour élémentaliser notre système, il ne serait point, et nous n'existerions pas nous-mêmes. Comprendons bien que nous entendons par élémentaliser, fournir les matériaux ou élémens d'une chose, d'un être ou d'une qualité, c'est-à-dire, les moyens d'en jouir. Un être n'est point seulement parce que nous le voyons, mais encore, parce que chaque rayon de lumière propre à chacune de nos facultés, nous instruit sur son existence et sur toutes ses circonstances.

454. Lorsque nous présentons une molécule infiniment petite, comme suivant les mêmes lois que l'astre le plus grand, et jouant un rôle dans la masse

des êtres, tout aussi intéressant que lui, nous ouvrons la carrière au développement des mystères les plus profonds. Si nous nommons un corps, notre intelligence ne peut atteindre que son enveloppe, laquelle sert en outre d'habitation à des vertus, puissances, ou esprits virtuels à l'infini, soit selon l'ordre céleste, soit selon l'ordre infernal. Ce secret, connu dans les anciens mystères, ne sortait jamais des sanctuaires qui le récelaient.

455. Dans l'espace infini formé par le circonscripteur, rien n'existe pour nous. Les astres qui sont des molécules, parties constituanes d'un tout, ou d'un corps opaque et ténébreux pour nous (depuis que nous avons brisé la porte par laquelle seule la magnificence des cicux pouvait nous arriver), les astres, disons-nous, occupent les limites du cercle de notre intelligence. La partie opaque et ténébreuse qui nous rend ces corps sensibles, et qui est la lumière enchaînée par la colère, cèle à notre intelligence comme à notre vue les fameux anges de ténèbres, dont les anciens, par leurs ingénieuses fictions, nous eussent appris quelque chose, si notre intelligence était susceptible de recevoir quoi que ce soit de véritable. Lucifer et ses régions, précipité du ciel pour avoir voulu résister à l'ange de l'amour, sait bien cela, mais si l'esprit ne naît en nous pour nous instruire du mystère, cette connaissance littéraire nous est plutôt nuisible qu'utile, ainsi que toutes celles qui nous sont transmises par nos sens et par la lettre.

456. La lumière qui s'originise continuellement du circonscripteur, est attirée vers le centre pour for-

mer l'astre ; comme elle est seule sous la loi d'attraction, les qualités et propriétés qu'elle renferme toujours, n'obéissent point à la même loi, et elles sont repoussées du centre. Le mouvement les rejette comme ne pouvant pénétrer dans le sanctuaire du corps, et la partie de la lumière, qui leur est devenue identique, est repoussée avec elle. Ce mécanisme nous deviendra plus familier, lorsque, sur la description que nous en donnerons, nous aurons bien saisi l'origine de la lumière et le jeu ou influence du fluide astral.

157. Le mouvement qui s'originise du centre, arrive à la circonférence où l'attraction le circonscrit, formant dans les corps, la molécule infiniment petite ou infiniment grande, selon la quantité de lumière réunie vers un centre ; car c'est elle qui nous indique une étendue quelconque ; mais quant aux corps, ils sont tous égaux par leur racine. Le mouvement qui parcourt leur rayon, ne met pas plus de temps pour arriver à la circonférence d'un astre qu'à celle d'un grain de sable ; lorsqu'il arrive à une circonférence quelconque, il retourne à son centre vêtu de la lumière avec toutes les vertus, qualités et puissances qui ont pu s'identifier avec lui et qui peuvent en lui et par lui seulement, traverser le centre igné pour renaître de nouveau ; mais tout ce qui conserve sa qualité propre, et ne peut par conséquent s'identifier, est rejeté en souffrant l'effet brûlant et consumant. Ce qui a lieu au physique pour le corps, a lieu au moral pour les êtres ; c'est pourquoi tant que nous sommes *nous-mêmes*, nous péchons contre l'esprit

qui veut nous conduire dans les régions de l'amour où les êtres qui l'habitent, ne connaissent d'autre gloire et d'autre bonheur qu'en glorifiant et béatifiant leurs semblables, leurs frères, leurs *mystérieux* ennemis; c'est Abel qui, en recevant la mort de son Caïn, l'élève au plus haut degré de gloire, et lorsque la justice éternelle se présente pour punir le meurtrier, elle ne trouve qu'Abel sous son glaive, elle frappe parce qu'elle est inexorable; mais l'enfant de la colère lui échappe et l'Enfant d'amour, l'éternelle victime, en succombant, publie à l'univers étonné son triomphe par la gloire de son frère; la vie qui lui est ravie, passe en ce dernier qui entre tout rayonnant de magnificence dans les régions de l'amour; il y trouve son épouse, et son épouse ne retrouve que l'Enfant d'amour; mais à qui publierons-nous les merveilles de ces régions, dans un domaine où tout est mort, corruption et mensonge. Nous parlons ici des mystères du christianisme au milieu des nations païennes, parce que les portes qui leur célaient la vérité, ont été rompues par le grand vainqueur, inconnu dans nos malheureuses régions. Les idoles sont ébranlées et leurs temples abominables sont frappés du sceau de la destruction! O peuples trop long-temps enchaînés, vous chanterez bientôt dans votre allégresse : *« Elle est tombée, elle est tombée, celle qui faisait boire aux nations dans la coupe empoisonnée de sa prostitution. »*

158. Il est assez difficile de concevoir, soit dans la formation des corps, soit dans le système planétaire, comment l'attraction, agissant en centralisant,

est cependant la cause déterminante du mouvement circulaire, puisque tout mouvement circulaire éloigne du centre. Nous ne remarquons point assez que tout corps porte avec lui sa source motrice, et qu'à l'instant où le point d'appui qui l'empêche d'arriver à son centre, est sorti, il s'y précipite. Par point d'appui, ne comprenons pas le contact de deux corps, ce cas ne peut point exister; les corps ou les molécules sont dans diverses positions relatives selon qu'ils pénètrent dans leurs première, seconde ou troisième sphères d'activité qui sont les trois degrés d'attraction planétaire, *agrégative* et *composante*.

159. Lorsque les corps sont dans la sphère d'activité d'autres corps, là où commence le premier degré d'attraction, que nous nommons *planétaire*, ils déterminent de suite entre eux un pôle répulsif, qui leur faisant éprouver une résistance égale à la puissance attractive dont ils sont animés, les force d'affecter un mouvement circulaire pour chercher leur pôle attractif, afin de passer de la loi d'attraction planétaire, sous celle d'attraction d'agrégation, et delà sous celle d'attraction de composition, suivant la marche générale de la création. Cette marche, connue des anciens sous le nom du grand cycle, se composait selon eux de plusieurs périodes, chacune de plusieurs milliards d'années, pendant lesquelles les corps, et en eux les êtres, qualités et puissances devaient parcourir tous les états d'existence. Ils considéraient cette marche des êtres et des choses comme une succession périodique; mais

nous la démontrons ici d'après les mystères du Christianisme, en nous adressant à l'Être éternel en nous, comme étant sans succession. Les êtres et les choses atteignent, par la nature même de leur source, le plus haut comme le plus bas degré de leur puissance ou possibilité d'être, ce que nous reconnâtrions en nous si l'Être éternel divin ou l'Enfant d'amour y naissait; parce qu'alors les facultés qui peuvent nous saisir ou nous lire au plus haut degré de gloire, seraient développées en nous, tandis qu'aujourd'hui les facultés dont nous jouissons extérieurement, c'est-à-dire toutes celles que nous pouvons connaître et concevoir en nous, appartenant au monde, ne peuvent rien saisir que de ce monde, et celles dont nous jouissons intérieurement, c'est-à-dire qui, quoique ne tombant point sous notre intelligence, appartiennent à Satan, ne peuvent atteindre qu'à l'abyme infernal, et par conséquent elles ne peuvent voir ou saisir qu'une créature du ce royaume, et cette créature se manifesterait à l'instant même, si le voile extérieur de ce monde étant brisé, l'Enfant d'amour était entièrement enchaîné dans notre cœur.

160. Les corps ne peuvent occuper, dans notre système ou ordre de choses, quel'une des trois sphères d'attraction; hors de là ils appartieudraient à un autre univers, ce qu'aucune de nos facultés ne peut concevoir. Cependant si les trois puissances sont immuables, leurs effets peuvent varier à l'infini.

161. Quoiqu'un corps et une molécule ne soient qu'une même chose, nous les distinguerons, pour faciliter notre intelligence à saisir le système général

de notre univers, sous le nouveau point de vue que nous le présentons. Ainsi, remarquons bien que nous entendons généralement par corps, un agrégé ou composé de plusieurs molécules, quoique celles-ci n'existassent jamais que composées d'une infinité d'autres. Chaque molécule devient distincte pour nous, par l'accumulation d'une certaine quantité de lumière vers un centre qui forme là un point opaque, lequel a toujours une circonférence diaphane et un espace circonscriptible, dont l'étendue est toujours infiniment plus grande que le diamètre de la molécule circonscrite.

162. Notre globe est une molécule visible, le centre opaque est la portion que nous foulons et dont notre corps sensible fait partie. La circonférence diaphane est l'air, et l'espace intelligible qui nous environne, et qui par cela même qu'il est intelligible, est corporel ou vêtu de la lumière. C'est dans cet espace que planent les autres molécules, que nous nommons *astres*, exerçant leur jeu sous la loi d'attraction planétaire. Au-delà des limites de notre intelligence, là où nous ne pouvons plus arriver ni par le calcul, ni par aucune de nos facultés, commence l'espace innommable que nous appelons *circonscripteur* ou *esprit*, sans pouvoir le comprendre; c'est selon que nous l'apprend Moïse : l'obscurité ou force compressive, c'est le souffle de Dieu ou force expansive; la première planant sur la surface de l'abyme, puissance universelle, où tout est sans que rien puisse y être trouvé; la seconde, planant sur la surface des eaux, puissance universelle, passive, destinée à recevoir tous les germes.

163. Ne croyons point pour cela que notre globe soit le centre de l'univers, et sa partie la plus intéressante; il n'est dans l'immensité que l'une des molécules qui la composent. Il est aux autres astres, ce que les molécules qui composent une masse métallique, ou de toute autre substance, sont entre elles. Seulement il est tout pour nous, c'est-à-dire, pour notre corps ou enveloppe, dont il est non-seulement l'habitation, mais encore la racine nourricière. Lorsque nous parlons de la terre comme étant notre mère commune, nous paraissions comprendre cette filiation matérielle, parce que nos sens nous l'indiquent également; mais nous sommes encore très-loin de comprendre toute l'étendue du mystère, et comment chacune des facultés qui composent notre être intelligible, sens, puissance, raison, jugement, etc. nous arrivent des astres en convergeant vers un centre, qui les fixe en corps sur la terre, où elles reçoivent de la substance élémentaire une enveloppe matérielle dont la forme et la nature dépendent de celles de la faculté isolée et du tout ensemble réuni, pour composer l'individu que nous nommons homme, quoiqu'il ne soit, par ces seules facultés, qu'un animal, ou le serpent dont se servit le tentateur pour arriver en Eden dans un ordre éternel, et dont il se sert aujourd'hui pour pénétrer dans ce monde, afin d'y saisir Eden, qui y est captif.

DE LA LUMIÈRE.

164. Lorsqu'un flambeau, étranger au Domaine du mensonge, nous éclaire sur l'origine des choses, lorsqu'il nous montre l'erreur dans laquelle nous entraînent nos sens, notre raison même et toutes nos autres facultés, nous sommes tentés de briser notre plume, parce que de tout ce qui brille à la lueur de ce flambeau, elle ne peut rien nous peindre qui ne soit irrévocablement scellé sous la pierre de la tombe mystérieuse. La vérité ne peut être vue et connue que des seuls Enfans d'amour, et encore, dans ce monde, lorsqu'une puissance inconnue ouvre le tombeau qui la renferme, comme il arriva à Marie-Madelaine, qui fut la première à laquelle se montra la lumière du monde ou l'éternelle vérité, qui, dans le mystère auguste de la Rédemption, venait de triompher de toutes ses chaînes.

165. Comprendons bien que ce que nous écrivons pour dévoiler les plus profonds mystères, nous ne le présentons point pour être meilleur que quelqu'autre écrit que ce soit; on pourrait dire des choses beaucoup plus profondes, et appartenir à l'insondable abyme où est la racine de la magnificence des cieux, et où, par conséquent, on pourrait lire et ensuite publier les merveilles célestes, sans que pour cela nul ne pût en recevoir les vertus. Or, à quoi nous servirait de tout peindre sur un fond illusoire, où rien de vrai ne peut être tracé? Tout n'a-t-il pas été dévoilé, selon le mode de ce monde, dans les anciens sanctuaires?

Les mystères du christianisme étaient connus de Fô, de Brama, et de tant d'autres sages ou géans, qui existaient si long-temps avant notre ère ; mais la pierre n'avait point été levée pour eux, ils ne connaissaient point l'*amour*, qui seul renferme toute vertu.

466. Avant de parler du vêtement de la nature, ou plutôt dans notre ordre temporel, du voile impénétrable à travers lequel personne n'a lu, sans avoir été au préalable dissous dans le sein de l'amour divin, nous indiquerons encore, avec nos paroles de mort, avec notre lettre qui tue, la source de toutes nos erreurs. L'Enfant de bonne volonté, en venant au sépulcre, trouvera la pierre levée, s'il est conduit par l'amour. Il pourra bien d'abord prendre la vérité pour le destructeur de cette même vérité, il tremblera devant elle comme Marie au sépulcre ; mais lorsque la vérité aura parlé elle-même à son cœur, il ira publier partout qu'il a vu sa résurrection glorieuse. Il annoncera à tous, que victorieuse de ses chaînes et de son tombeau, elle peut de nouveau se montrer dans ce monde, il indiquera la pierre pesante que l'amour seul peut lever ; et cette pierre est la révélation écrite et la nature extérieure, toute lettre, toute parole, tout enfin ce que nous pouvons connaître ou concevoir dans notre région.

467. Lorsque les savans parcourent les pages de l'histoire, ils nous disent et ils peuvent nous prouver, que tout ce que nous ont enseigné Moïse et les Apôtres, était connu bien long-temps avant eux des Égyptiens, des Chaldéens, des Indiens et même des

Chinois. Cependant toutes ces lumières n'ont servi qu'à conduire ceux qu'elles éclairaient, dans les antres les plus ténébreux, et dans le sein de la mort où nous trouvons aujourd'hui les débris de leur ancienne et fausse splendeur. Ce n'est point le nom du Dieu que nous adorons, ni notre mode d'adoration qui apporte quelque chose à la vérité de la religion que nous pratiquons, mais bien les fruits qui résultent de notre adoration. Aussitôt que nous avons nommé ou conçu quelque chose d'un Dieu quelconque, il n'est plus qu'une idole, qui a moins de réalité que les vapeurs que dissipent les premiers rayons du jour. Tout ce que nous nommons *prière*, tout ce que nous concevons pour être *prière*, est alors aussi vain que l'idole que nous encensons. Or, remarquons bien que tous les êtres que nous connaissons sur la terre, sont mus du même esprit; et soit que pour adorer, ils gravissent leur montagne, soit qu'ils entrent dans leurs temples ou dans leurs mosquées, pagode, etc. leur mode de prière est le même, et les fruits produits sont des êtres qui se haïssent également dans toutes les religions. Nulle part on adore en esprit et en vérité, nulle part on écoute la prière que l'esprit fait lui-même en nous et qui peut faire entendre sa voix, lorsqu'avec le publicain nous restons à la porte du sanctuaire comme indigne d'y pénétrer.

168. Aujourd'hui l'esprit qu'on dit être l'esprit de prière, n'est autre que la direction de notre volonté qui agit par une puissance magique ou magnétique pour obtenir d'un être que nous avons soin de faire tout puissant l'accomplissement de nos désirs, qui ont

toujours le *moi* pour but. Ce premier pas, que dirige seul le prince de l'abyme infernal, nous fait tourner le dos à la véritable Divinité; il dirige tout notre encens vers les idoles qui sont des points où les puissances de toutes les volontés, animées de l'esprit infernal, brisent les portes par lesquelles toutes les furies et tous les monstres de l'abyme ont entré dans notre habitation. Ce n'est que par ces monstres que périrent, dans tous les temps, les nations adonnées aux faux cultes, et c'est encore par eux, qu'avec elles disparurent leurs idoles brisées, non pour être anéanties, mais pour reparaître sous des formes plus séduisantes, prenant même le nom du vrai Dieu comme cela a lieu de nos jours. Cet inévitable résultat et des fureurs et des tortuosités sataniques, est écrit partout; partout l'enfer se combat lui-même, ses subtilités réagissent contre lui, et sa défaite est toujours son ouvrage! L'Enfant d'amour ne fut jamais le destructeur, mais bien le réparateur; il offre à tous et sa gloire et sa vie; là est le mystère de l'amour duquel nous avons cherché à balbutier quelque chose dans le poème d'Eden.

Remarquons bien, qu'en indiquant ce qu'est la fausse prière, nous sommes loin de dire qu'il ne faille point de prière; il nous est, au contraire, commandé de prier sans cesse: *veillez et priez*, a dit le divin Maître qui prie pour tous, *car l'esprit est fort et la chair est faible*; et il nous indique comment nous devons prier et quel est celui qui peut seul prier et dont la prière est toujours entendue et uniquement exaucée. *Où vous serez plusieurs assem-*

blés à mon nom , je serai au milieu de vous. Or, comment prierions-nous s'il n'y était pas, s'il n'y priait pas lui-même ; lui, l'unique Enfant d'amour, qui atteint seul au trône de son père ; car nous le répétons, toute prière faite par *l'homme*, ne pouvant avoir que lui pour objet, est le comble de l'abomination que nous introduisons dans tous les sanctuaires.

169. Lorsque la lumière est venue sur la terre, elle a présenté cette vérité aux Scribes et aux Phariséens ; ils y ont senti leur condamnation, ils ont tremblé en l'entrevoyant, et ils ont cherché à exterminer l'auteur d'une lumière trop importune ; mais la semence a été répandue sur la terre, et en dépit de toutes les puissances de ce monde, il faut qu'elle germe.

170. La vérité la plus incontestable, est que toute religion qui a notre être propre pour objet, ou quelque chose de relatif au *moi*, soit pour le temps ; soit pour l'éternité, n'est qu'une grossière idolâtrie ; et les idoles que nous encensons, sous quelque nom que ce puisse être, ne sont, comme nous l'avons dit, que des portes que nous brisons continuellement, et qui donnent entrée aux puissances et aux monstres de l'abyme pour venir ravager notre habitation.

171. Ce tableau, en nous montrant l'état de toutes les religions connues sur la terre, nous épouvantera au premier abord, et nous le fuirons, si la vérité qu'il renferme ne nous dit elle-même : *Je suis celle que vous cherchez, rassurez-vous.* En vain nous

avons sous les yeux les sources de tous les maux , où les portes ouvertes à tous les crimes et à tous les monstres de l'abyme ; nous ne les voyons point , si la lumière ne naît en nous pour nous les montrer. Cependant y a-t-il jamais eu une mauvaise action ou un crime commis sur la terre , qui n'ait eu l'amour de nous-même pour racine ? et si quelques actions ont eu le voile de la vertu , ce voile n'a-t-il pas été plus ou moins tissé de l'oubli de nous-même et de l'amour désintéressé de nos semblables ? Nous ne saurions trop répéter cette vérité ; nous la présentons à nos méditations , afin que chacun travail à fermer l'entrée aux furies infernales , car alors seulement nous ne craignons plus leurs morsures.

172. Il en est de la lumière comme de tous les autres phénomènes que nous connaissons , qui nous sont indiqués par nos sens et développés par nos autres facultés : nous parlons généralement de cette inconnue , la gloire des cieus et le vêtement de toutes les créatures célestes , comme si nous la connaissions. Les savans du jour , qui ne doutent jamais du témoignage de leurs sens , nomment *lumière* , un effet tout opposé à la magnificence de cette captive célèbre ; ils entendent le cliquetis de ses chaînes , le bruit que font les verrous que ses geoliers ferment à double tours pour nous cacher ses charmes , ils sont éblouis lorsque leurs yeux se dirigent vers les portes de sa prison , mais qu'ont de commun avec elle , ses fers et les murs de son cachot ? Le monde ébloui ses enfans par l'éclat de ses feux solaires ou lumière du temps , et les insensés croient jouir de la lumière par l'effet

même qui leur ôte la vue. Ici à qui dirons-nous que toutes les lumières, que l'on puise dans les écoles, toutes celles que nos morales semblent faire briller avec tant d'éclat, dans nos temples bâtis de mains d'homme, sont dans le même cas ? Qui nous entendra ! la révélation que les savans méprisent et que les faux adorateurs profanent, leur dit en vain que *la lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise*. Ils prennent un manteau, un simulacre, pour la réalité, et ils en traitent avec un sérieux, une importance qui fait pitié. Sur ce point, comme sur tout autre, ils ne s'entendent point entr'eux, ils ne s'entendent point eux-mêmes, et leurs erreurs accumulées servent d'autant moins à les éclairer, qu'elles prouvent avant tout, la vanité et le néant de leur être, ce que leur orgueil ne les porte que trop à vouloir se cacher à eux-mêmes.

173. Il est une vérité à laquelle nous ne réfléchissons point assez, c'est que toutes nos connaissances, soit physiques, soit métaphysiques, marchent incontestablement de pair. De sorte que, si nous adorons le vrai Dieu, qui est tout puissant, et qui sait tout, nous participerons de notre Père, et rien pour nous ne sera caché. Mais si nous adorons des idoles, nous marcherons d'erreurs en erreurs, et lorsque nous croirons avoir allumé notre flambeau à leur lumière imaginaire, nous n'aurons fait qu'augmenter nos ténèbres.

174. C'est en vain que la raison présentera ce que nous nommons vérité mathématique, connaissances positives, et beaucoup d'autres subtilités, pour nous

prouver que l'on peut errer en métaphysique et connaître vrai en physique , *et vice versâ*. Si ses argumens sont séducteurs , ils ne trompent que ceux qui veulent décidément faire cause commune avec ce monde , en n'admettant que ses seules lumières. Lorsqu'une puissance s'élèvera pour nous convaincre de de la bonté d'une morale ou d'une religion , nous la jugerons sur les faits : « *aux fruits vous reconnaîtrez l'arbre.* » et nous laisserons de côté tous les argumens. Ne craignons point en cela de condamner une religion véritable ; nous ne le ferions point , lors même que nous en repousserions la lettre , comme ont fait beaucoup de sages payens , pourvu cependant que nous en recevions l'esprit qui nous fera faire en réalité ce que nous refuserions de faire littéralement. C'est ce qui a eu lieu chez beaucoup de sages payens , qui n'ont jamais connu la lettre des vrais mystères , et que la sagesse a appelés aux noces de l'Agneau , déclarant que beaucoup de ceux-ci y occuperaient les premières places. Toutes les puissances se réuniraient pour nous convaincre qu'il existe sur la terre une nation qui adore le vrai Dieu , nous ne les croirions point , puisqu'il n'y en a pas une qui ne marche ouvertement sous la bannière de l'iniquité , quel que soit le nom du Dieu qu'elle se vante d'adorer.

175. Nous sommes à une telle distance de la vérité , que lorsque nous en présentons quelques ombres , même éloignées , leur premier aspect nous épouvante. Lorsque nous avons dit que la prière , telle que nous la connaissons et que nous la pratiquons , était l'antipode de la vraie prière , nous avons présenté une vérité métaphysique tout aussi étrange pour nous

que lorsque nous disons que la lumière solaire qui nous éblouit est la porte verrouillée ou le point le plus *cachant* où est enchaînée la vraie lumière ; ne disons point que nous cherchons à présenter un antithèse ; rien n'est plus vrai , et ainsi que nous l'expliquerons par la suite , le point que nous nommons lumineux , est celui où la puissance des ténèbres double ses efforts pour enchaîner la lumière éternelle , cherchant à la détruire dans ses derniers retranchemens , là où il est le plus difficile d'attaquer son union , ou plutôt sa présence au milieu de nos ténèbres ; car il en est au physique comme au moral , c'est toujours les combinaisons des dernières molécules des corps qui sont les plus difficiles à détruire.

176. Nous avons été entraînés par une impulsion inconnue à traiter ensemble de la lumière et de la prière , et nous remercions la sage Providence ; qui à notre insçu n'a point voulu séparer le ruisseau jaillissant de cette source inconnue , la *prière* , dont nous sommes d'autant plus loin de nier l'efficacité , que nous déclarons qu'elle est la source de toute lumière. Revenons encore sur ce qu'elle est chez tous les peuples , pour balbutier de ce qu'elle serait s'ils étaient chrétiens.

Quel est l'homme qui voudrait avoir un ami qui lui parlât et qui le priât comme on enseigne à le faire dans tous les cultes ? Chacun de nous ne se trouverait-il pas fatigué , et ne prendrait-il pas de l'horreur pour l'insatiable égoïste qui ne cesse de demander une chose que pour en demander une autre ? Quel est celui qui voudrait recevoir l'hommage que

nous rendons par le sentiment infâme que nous osons nommer *amour divin*, sentiment qui n'est produit que par le désir de la récompense et par la crainte du châ-timent ! Voilà cependant la base de nos prétendues prières ! Le divin Exemple n'a-t-il pas prié dans le sens diamétralement opposé, lorsqu'il a quitté les Cieux pour venir partager notre misère, nos peines et toute la honte de nos iniquités, qu'avait-il à recevoir de nous ? que pouvions-nous lui donner, sinon la mort et autant de maux qu'il nous apportait de bienfaits. Cependant, en échange de tous ces maux, il nous donne sa propre vie, et il se présente aux portes de l'enfer, comme victime expiatoire des peines même que nous lui faisons constamment souffrir. Il demande à son Père d'épargner ses frères, ses ennemis, et de lui réserver la coupe des souffrances pour qu'il en boive jusqu'à la lie ; puis il offre à tous, en échange de tant de maux réunis, dont il se revêt, un royaume céleste où il n'existe que gloire, magnificence et félicité éternelle ! Mais il a dit aussi à tous : *Imitez-moi, marchez sur mes traces, et ailleurs, il n'y a que les violens qui ravissent le royaume des cieux.*

477. La vraie prière, ainsi que nous le voyons, loin de consister en de vaines paroles, comme dans toutes les religions connues, consiste en faits ; c'est le verre d'eau donné par *amour*, et qui ne reste jamais sans récompense, tandis que, lorsque nous passons notre vie à réciter les psaumes, l'évangile ou l'alcoran, pour obtenir la vie éternelle, nous n'atteignons qu'à l'abyme infernal, et jamais au trône du Dieu vivant, qui n'exauce et n'a jamais exaucé que

son Fils unique, lequel donne sa vie pour ses frères, et dit à tous : Suivez-moi.

478. Il est surtout essentiel que nous fixions nos idées sur ce qu'est la lumière, car il est fort difficile de s'entendre sur ce point ; chaque puissance fournissant sa lumière, et voulant la faire recevoir pour la véritable.

Remarquons qu'il n'existe qu'une seule lumière, qu'un seul Esprit, et qu'un seul Dieu. Mais cette même lumière éveillée de l'Esprit, son foyer intarisable, par un enfant de l'amour divin, vient étonner l'univers et couronner les cieux, ne voilant la beauté que pour déployer plus de beauté encore ; elle est la pâture de l'épouse. Cette lumière, accordée à la prière du Fils unique du Très-haut, n'est refusée à aucune autre créature ; quoique la sagesse nous dise avec vérité, que le Père, duquel tout procède, n'a jamais exaucé que son Fils, mais voici comment : l'enfant de la colère, qui atteint par sa racine à la source ignée ou à l'éternel Père, réclame son héritage comme fils aîné. C'est Esau qui fait trembler Jacob, c'est Caïn qui met à mort l'innocent Abel ; c'est enfin Sataa, le prince de cette même colère, qui s'empare de la mystérieuse région d'Eden, en dévorant tous les Enfants de l'amour, car tout ce qui n'est pas lui s'éclipse à sa vue, pour faire place à l'ordre extérieur que nous connaissons, où tout procède de lui et suit l'impulsion de son esprit, faisant que tous les êtres vivent par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Le plus grand de tous les malheurs est que nous sommes si accoutumés à cet ordre de choses corrompu, que nous

ne pouvons pas présumer qu'il en pût être autrement. Lorsque nous balbutions de la vie des Enfants d'amour, on est tenté de nous taxer de folie ; il est vrai qu'il est difficile, et même impossible de concevoir avec des facultés appartenant à un système, sous une loi quelconque, ce que peut être un ordre de choses, dans un autre système régi par une loi opposée.

479. Les puissances de la terre mettent tout en œuvre, aujourd'hui comme de tous les temps ; pour que les peuples s'endorment dans leur fausse sécurité ; elles craignent la destruction de leur ordre de choses, et pour mieux le conserver, elles inspirent tous les enfans de la terre, essentiellement nous par l'esprit de colère ou d'égoïsme, à prêcher littéralement la morale de leur vainqueur, persuadés qu'à l'ombre de cette lettre morte, leur odieuse doctrine produira mieux ses fruits. Méditons sur le but de tous les cultes : partout on se sert du nom du vrai Dieu ; et partout on n'élève de temple qu'aux idoles. Alors l'idolâtre au pied de ses autels, livré au jeûne et même aux plus violentes et plus longues austerités, prie avec ferveur selon l'impulsion de son esprit, ne pouvant jamais sortir de dessous sa loi, quelle que soit sa formule de prière. Il atteint alors par sa racine à la source ignée, le centre universel, et la lumière jaillit avec abondance ; mais la même puissance qui préside à sa prière, reçoit ses fruits, elle les enchaîne par sa force compactante, et la lumière n'arrive à lui que sous la forme de l'insondable ténèbre. Toutes les vertus célestes ne cessent point d'y habiter, mais telle est l'habitation, tels sont les habitans ; un voile

impénétrable couvre tout. Or, le voile où le tombeau des créatures et des vertus célestes, se compose des furies et des crimes infernaux. Ce voile subsiste éternellement devant l'enfant de la colère, et il disparaît ainsi qu'une ombre, à la seule approche de l'Enfant de l'amour.

480. La lumière est donc ce que l'être qui la sollicite, la fait être ; toujours un voile de gloire et de splendeur, lorsque c'est l'amour qui la fait briller ; comme il en parut sur le Thabor un léger crépuscule ; ou comme un voile ténébreux, lorsque c'est la colère qui l'appelle pour vêtir ses enfans.

481. Dans la lumière compactée par la colère ; existe le germe de toutes les furies et de tous les maux que peut enfanter l'abyme. Les adorateurs des idoles couvent ces germes dans leurs temples, et tôt ou tard les crimes, toutes les abominations, et les maladies même inondent la terre. L'Egypte, ce grand foyer d'idolâtrie a souvent été le berceau de grandes catastrophes ; nous avons vu des épidémies et des pestes qui en sont sorties pour ravager une partie de la terre. Que sont les guerres religieuses ? Quels que soient le motif et le but du guerrier, n'est-il pas guidé par les monstres de l'abyme ? et les tribunaux de cette inquisition infâme, n'ont-ils jamais été animés que par ses plus horribles furies ?

Peut-il y avoir une guerre sainte ? et les combattans, de quelque côté que nous les supposons, ne sont-ils pas tous animés du feu de Satan qui les porte à détruire tout ce qui n'est point eux-mêmes ? Opposerons-nous à ce que nous avançons les guerres du

peuple d'Israël, des Machabées, de Mathias, de Judith, etc. Nous répondrons ce que dit le Rédempteur aux Juifs qui lui demandaient si, selon la loi de Moïse, on pouvait répudier sa femme : « Cela ne vous a été permis qu'à cause de la dureté de votre cœur. » Cependant les Enfans de l'amour font aussi la guerre ! mais ils combattent avec des armes si inconnues sur la terre ! elles sont comme tout ce qui appartient aux régions de l'amour, placées à l'antipode de toutes nos conceptions. L'Enfant d'amour combat son ennemi, en opposant plus de bienfaits à plus d'outrages ; il va le chercher jusqu'au fond des abîmes, il lutte contre les monstres et les furies que cet ennemi déchaîne contre lui ; il ne se plaint point de l'amertume de leur outrage, ni de leur morsure, mais il soupire pour que l'être malheureux, dont il ne peut combattre la volonté, lui donne sa place, il lui offre en échange des trésors infinis, il lui offre une couronne, il lui offre enfin sa propre vie !

482. Tout dans l'univers a sa raison suffisante, portant avec soi le témoignage de sa nature et de sa source. Lorsque nous parlons de l'*infinité* du Créateur, nous en agissons comme ces animaux auxquels on fait dire une chose ou une autre, et nous sommes bien loin de comprendre ce que nous disons. Si l'intelligence nous était donnée, nous n'aurions que faire de demander le pourquoi et le comment de l'existence de l'abîme et de tous ses monstres. Toute créature porte avec elle l'empreinte ou le cachet de son Créateur, et par conséquent, renferme en elle-même, en puissance d'être, ou en germe,

tout ce qui existe dans son Créateur. A présent nous devons voir que Dieu ne serait point infini s'il était possible qu'il existât quelque chose hors de lui ou qui ne fût pas lui.

183. La volonté constitue l'image vivante de la Divinité ; ne comprenons point par la volonté , la faculté que nous connaissons en nous , et qui nous est commune avec la bête , quoique nous la possédions à un degré plus haut , par le fait seul de la supériorité de toutes nos autres facultés.

Notre puissance volitive qui ne peut agir que dans le domaine subastral , et par le seul magnétisme animal , est un effet de la volonté proprement dite , et constitue le voile qui nous cache et nous ravit cette dernière faculté que nous ne pouvons posséder que comme image et Enfant de la pure Divinité. Comme elle est au-dessus de notre conception , nous ne comprendrons point comment elle ne peut appartenir qu'à notre Etre éternel , soit qu'il habite l'abyme infernal ou les régions de l'amour ; sans que notre être , dans ce cas , puisse pénétrer dans ce monde , autrement que par son influence ou par son esprit , produisant des effets voilés et enchaînés par l'être extérieur. Si notre être , armé de la volonté triomphante dans la colère , pouvait pénétrer l'écorce extérieure et arriver dans notre ordre de choses , tout serait à l'instant changé en un étang de soufre et de bitume embrasé ; (ici nous nous servons encore d'expressions métaphoriques pour exprimer approximativement ce que nulle langue ne peut faire comprendre). De même il en arriverait dans le sens inverse , si notre

être éternel pouvait pénétrer dans l'ordre extérieur armé de la volonté triomphante dans l'amour; nouveaux cieux et nouvelle terre seraient créés, et tous les êtres métamorphosés en créatures célestes.

484. L'être du temps qui veut se constituer l'héritier des cieux, ne veut jamais admettre que tout ce que nous pouvons connaître ou concevoir de nous, ne peut être ni céleste ni infernal, parce que toutes nos facultés appartenant au domaine animal, ne peuvent par aucun moyen, s'élever hors de ce domaine; si nous refusons d'admettre des faits positifs sur la nature de notre être, et que nous raisonnions sur un être contingent passager, comme s'il était réel et éternel, il est clair que nous ne pourrions marcher que d'une erreur à une autre erreur. Remarquons bien notre position actuelle: comme être animal temporel, nous sommes le serpent ou l'agent dont Satan se sert pour lui livrer l'épouse éternelle captive dans tout l'ordre extérieur. Chaque être, selon sa nature ou capacité, ainsi que nous, comme inspiré par l'esprit de notre moteur qui nous fait tout envahir, tout approprier, croient saisir l'épouse pour le soi-même, et arriver avec elle pour en jouir dans les régions éternelles; mais Satan nous attend au passage, et l'être extérieur frémit à la vue, (que lui fournit son instinct) de l'épouse qu'il a saisie, et dont son être éternel va jouir dans l'éternité; car cette épouse est lui-même, c'est ce même être extérieur qui va y sourcer ou ressusciter de cette ame, ou racine colérique; mais selon un mode infernal éternel, ce dont nulle langue du temps ne peut rien exprimer.

485. Lorsque Moïse nous transmet la connaissance des mystères, le voile reste quelquefois devant nos yeux au point de ne nous laisser voir dans la cause de la chute, qu'un reptile ou un bel animal qui présente un fruit pour tenter l'image vivante de la Divinité. Loin de recevoir l'esprit de cet aigle en métaphysique, nous ne cherchons pas même le sens hiéroglyphique, nous ignorons jusqu'au sens métaphorique. Les facultés qui appartiennent à notre domaine, ne peuvent point concevoir ou représenter les mystères d'un ordre de choses étranger. Mais comme tout est à jamais l'un dans l'autre, la lettre extérieure, en indiquant l'un, peut être déchirée et laisser voir l'autre; c'est ce qui arrive lorsque la vérité est ressuscitée en nous, et qu'elle lève elle-même la pierre qui couvre son sépulcre.

486. Il est une conséquence même de la perfection et de la qualité infinie du Créateur, que toutes ses œuvres soient marquées de son sceau, et qu'elles atteignent, en puissance d'être ou effectivement au plus haut des cieux et au plus profond de l'abyme, et son image, l'Elohim, peut, selon qu'il triomphe dans l'amour, ou domine dans la colère, éveiller dans chaque créature, les qualités et propriétés relatives à son être.

487. Il ne faut point nous figurer qu'il n'y a que nous, *Chrétiens de nom*, qui ayons la connaissance d'un Rédempteur, de Satan le dominateur par la colère, de Lucifer prince déchu de la lumière, etc. Chez chaque peuple et à diverses époques, les voiles des différens mystères ont été déchirés, selon la

nature de la source que les nations ont fait bouillonner en divers temps et en divers lieux.

Notre intelligence qui veut toujours assujettir l'infini à ses facultés bornées, n'enfante que des monstres, lorsqu'elle pénètre dans les mystères : pour elle Satan est la source du mal ; Lucifer, celle des ténèbres ; et le Rédempteur, celle du bien et de la lumière. Tant que nous n'abandonnerons pas un guide aussi inepte et aussi incertain, nous n'arriverons jamais à aucune connaissance réelle.

188. Tout est à jamais l'un dans l'autre et l'un par l'autre ; *Dieu est tout en tout*, et tout est lui-même. Le juste Abel quoique tué par l'oppressur Caïn, ne cesse point d'être son frère, il ne cesse point d'obéir à la loi d'amour qui le rend invincible et immortel. Si Caïn lui donne la mort, l'esprit et la vie de la victime s'élèvent triomphans dans le meurtrier ; Abel retrouve là son royaume, sa gloire, tout ! Il voudrait que Caïn eût encore mille morts à lui donner pour lui rendre en échange mille vies ; son oppresseur n'a point pour lui d'abysses assez profonds à ouvrir sous ses pas, point de monstres assez horribles pour le dévorer ; car Abel, le généreux et trop inconnu Abel, a toujours à offrir en échange de tous les maux, la gloire, la beauté et la magnificence céleste.

189. Le royaume éternel qui jaillit de ce combat, et qui a sa source dans l'abysse le plus profond, possède d'autant plus de grandeur et d'éclat que les monstres qui ont été vaincus et métamorphosés par la puissance et la générosité de l'Enfant d'amour,

étaient plus affreux. Or, cet Enfant d'amour ne jouit de la gloire et de la félicité de son héritage, qu'en ses frères et par ses frères ; et ce n'est encore qu'en eux et pour eux qu'il veut recevoir et la gloire et le triomphe ; mais cet Enfant est inconnu de tous les êtres qui vivent pour eux-mêmes et par eux-mêmes ; c'est-à-dire, de tous les habitans de nos malheureuses régions sans en excepter un seul ; celui-là devient étranger à la terre à lui-même, qui commence à le connaître ! A présent voyons le mystère qui se déploie à nos yeux, et demandons qui nous empêchera de quitter notre terre d'exil pour habiter les régions de l'amour ? La porte n'est-elle pas ouverte, le chemin n'est-il pas tracé ?

190. Lucifer n'est l'ange des plus affreuses ténèbres, que parce qu'il atteint dans sa gloire et dans son triomphe à l'éclat de lumière le plus étincelant qui sert à embellir jusqu'à la couronne des habitans des cieux. Oh ! que nous serions loin de nous plaindre, et de l'horreur des ténèbres et du triomphe du méchant, si nous étions Enfans de l'amour ! Nous trouverions au contraire que l'enfer n'a point assez d'aiguillons et de furie, ou la mort assez de morsure, et nous demanderions avec le JUSTE triomphant, où est cet aiguillon ; où est cette morsure ? Depuis le commencement, c'est-à-dire depuis que l'histoire nous retrace les œuvres de nos prédécesseurs, nous savons que tous ont cherché inutilement à connaître l'origine ou la cause du mal, et le pourquoi des ténèbres ; et partout nous n'avons fait qu'entasser erreurs sur erreurs. La solution des questions les plus

simples est celle qui nous embarrasse le plus, parce que nous participons aux détours et aux subtilités du serpent mystérieux qui nous a vaincus et enchaînés. Notre intelligence échoue toujours, lorsqu'elle veut discerner le vaincu du vainqueur, l'Être éternel qui donne la mort, de celui qui est tué. Chacun veut être le vainqueur ou le prince dominateur qui s'empare d'Eden; nul ne veut être celui qui reçoit la mort. L'être extérieur, en agissant comme Caïn, opprimant et tuant son frère, s'élevant toujours au-dessus de lui, veut cependant prouver qu'il est le juste Abel, auquel sont destinées les régions de l'amour; et pour comble de l'abomination, c'est à Dieu lui-même qu'il veut le prouver; c'est devant son tribunal que nous osons aller nous présenter, ne suivant notre culte que pour prouver, avec les hypocrites pharisiens, que nous avons accompli la loi, portant avec nous l'absolution de toutes nos iniquités, que nous avons achetée dans ce monde par les moyens les plus infâmes. Cependant, remarquons: Un seul de ceux qui se sont présentés comme justes, au Rédempteur, a-t-il été reçu? La prière du publicain ne lui a-t-elle pas été plus agréable que tous les holocaustes du juste? et lorsque sur le Calvaire il a ouvert la porte des cieux au criminel repentant, n'est-ce pas parce qu'il s'est présenté à lui tel qu'il était, se reconnaissant justement puni pour tous ses crimes. Méditons sur les sentiers tortueux et pharisaïques où l'on nous entraîne! Que les aveugles qui conduisent les autres, et qui se vantent de pouvoir les absoudre, soient les premiers à abandonner leurs mauvaises voies.

Que tous retournent à l'unique pasteur; il est dans le cœur de chacun, il nous conduira, il nous éclairera, si nous cessons de nous conduire nous-mêmes et de suivre les artisans de Babel; hélas! si nous ne sortons de nos mauvaises voies, de nous-mêmes, nous périrons tous.....

491. En dévoilant les mystères du christianisme, en les montrant enfouis sous la multitude d'idées élevées par nos faux docteurs, nous serons d'abord peu compris, notre langage paraîtra barbare; mais bientôt nous appercevrons un caractère de vérité qui peut seul être placé par l'auteur et de la vie et de cette même vérité! O mystère! n'a-t-il pas plu en tous temps à la toute-puissance même de se servir des dernières de ses créatures pour publier ses plus sublimes merveilles, et la sagesse ne nous commande-t-elle pas de ne point mettre notre lampe sous le boisseau, de ne point rougir en prêchant le Dieu que nous adorons; pourquoi alors ne parlerions-nous pas des mystères de l'amour?

492. Il n'a jamais existé, ni il ne pourra jamais exister de mal pour l'enfant d'amour; il se présente aux portes de l'abîme infernal, il les brise, et il cherche en vain et l'enfer et ses inferies! L'enfant de la colère, *lui*, c'est au contraire toujours aux portes du Ciel qu'on le trouve! elles lui sont ouvertes, l'héritage ne lui est point refusé, tout lui est livré, et les Cieux, et leur gloire! mais tout disparaît devant lui; car il est la cause de l'absence de tout ce qu'il y a de beau, de grand et de magnanime; il en est cependant la racine; mais où est cette racine, y a-t-il des

fleurs, des fruits, de la beauté ! Écoutez donc les paraboles, elles sont le langage que le maître tenait aux enfans, et nous l'entendrions encore si nous ne chassions point le Verbe éternel de notre cœur.

De même que l'Enfant d'amour trouve les cieux et toutes les légions célestes au premier pas qu'il fait dans l'abyme ; de même l'Enfant de la colère trouve l'enfer et toutes ses furies au premier pas qu'il fait pour entrer dans les cieux ; au premier pas qu'il fait il va donc périr ! Et déjà le gouffre qui s'est entr'ouvert devant lui, se déploie avec toutes ses horreurs ; mais qui trouve-t-il sur son passage ? L'Enfant d'amour ! celui-là même qu'il vient de dépouiller, et auquel il vient d'ôter la vie ! C'est lui qui prend sa place dans l'abyme infernal et qui lui donne sa propre vie afin qu'il puisse posséder les régions célestes ! Ici demeuront anéantis, confondus à la vue des merveilles de l'amour !

193. Lorsque nous méditons sur notre ordre de chose, et que nous contemplons notre système temporel, nous reconnaissons bientôt que nos sciences ou connaissances, sont dans un tel état qu'elles ne peuvent pas nous éclairer efficacement sur aucun des phénomènes qui nous frappent. Qu'en serait-il donc si nous voulions nous rendre compte, comment et pourquoi nous sommes venus dans ce monde, qui n'est point le nôtre, quoique nous soyons composé de ses essences, que nous nous en nourrissions et que tout ce que nous pouvons connaître et concevoir de nous, lui appartienne ! Si nous abordons surtout ces fameuses questions : *quels sont nos rap-*

ports avec la Divinité ? Comment sommes-nous ses images , ses enfans , étant livrés à tant de misère et de faiblesse , étant en proie au crime lui-même , enfouis dans les ténèbres , et sous le joug de la mort et de la corruption ? Avons-nous jamais pu nous dire dans le cas où nous nous le serions demandé , quelle était la nation qui possédait la vraie religion , ou s'il y en avait une qui adorât le vrai Dieu ! Aurions-nous pu nous contenter de cette assertion qui se détruit incontestablement d'elle-même : *c'est nous et notre cercle !* Or , si nous nous laissons remettre à notre place par l'esprit de vérité , nous reconnâtrons , au premier pas que fera en nous celui qui seul la possède , que nous sommes enfans de l'abyme infernal , et que rien de nous n'appartient , ni ne peut s'élever à la pure Divinité. Nul ne remonte au Père que le Fils unique , le Verbe éternel ; et s'il ne prie et s'il n'adore lui-même en nous , c'est en vain que nous adresserons nos prières aux cieux. Nous habitons aux antipodes de l'amour , et nous ne pratiquerons ni nous ne connaîtrons jamais cette vertu que par le Verbe , s'il naît de nouveau en nous ; c'est là le mystère qui est la base de la seule , vraie et sublime religion chrétienne qui n'est que trop inconnue.

194. L'universel Rédempteur a de tout temps et en tous lieux ébranlé les portes de la prison où il s'est volontairement rendu captif pour délivrer ses frères qui ne sont qu'un avec lui , et tout aussi inconnus que lui , de l'être du temps ; c'est surtout dans les réduits les plus bas de l'abyme , là où le triomphe de son ennemi paraissait le plus assuré , qu'il a fait

trembler cet abyme avec plus d'effroi, en ébranlant ses fondemens comme nous l'avons vu en Abraham, enfant d'une nation livrée au culte des idoles, leur sacrifiant journellement le sang humain, croyant honorer ainsi leur prétendu *vrai Dieu*; et elle n'accumulait cependant que l'abomination et la désolation dans ses sanctuaires. C'est au milieu d'une nation toute dégouttante de crime, à peine reçue pour esclave par l'idolâtre Egypte et l'impie Babylone, et encore en horreur aujourd'hui aux peuples qui la souffrent dans leur sein, que le Sauveur de l'univers, l'unique Rédempteur de tout ce qui existe, a existé et existera, a montré aux nations étonnées, l'éclat de son triomphe.

195. Remarquons bien qu'ici nous ne reconnaissons point la vérité du Christ, d'après le rapport extérieur; car, nous le répétons, tout ce qui peut nous arriver par nos sens, ou autres facultés connues en nous, ne peut être que grossière idolâtrie, sous quel nom que la lettre puisse nous présenter la Divinité que nous adorons. Rien de vrai ne peut nous arriver en ce monde que par la foi, et cette lumière céleste est incompatible avec nos facultés, elle appartient exclusivement au nouvel être. O foi divine! que tu es inconnue de ceux mêmes qui te prêchent nominale-ment! Le Christ en n'écrivant rien, a prouvé qu'il était esprit et vie: tous les sectaires de l'antiquité et du jour, en se communiquant par les sens, ont prouvé qu'ils n'étaient que des enfans de l'abyme. Qu'étaient les prophètes et les apôtres qui ont écrit? des pécheurs, de perfides et tristes esclaves

de Satan , mais dont les fers ébranlés ou brisés par la puissance du Verbe, leur permettait de publier aussi loin que leur liberté s'étendait, la parole évangélique, ou de *parler le Verbe*. Remarquons bien que nul être ne peut rien dire ou faire qu'en harmonie avec ses propres circonstances. Si nous nous parlons nous-mêmes, c'est-à-dire, si nous parlons d'après notre propre esprit, nous ne pouvons que prêcher le règne de Satan, et si nous parlons le Verbe ou la parole de Dieu, c'est que c'est lui-même qui se parle en nous et par nous, et il s'y parle toujours aussi loin qu'il triomphe en nous. De sorte que sous ce rapport les écrits des prophètes et des apôtres renferment de bien précieux fruits ; car tels ils étaient eux-mêmes, telles sont leurs œuvres. Sous leurs paroles ou lettre morte, le Verbe est militant et triomphant ; mais c'est inutilement que nous lisons leurs écrits si ce même Verbe ne s'éveille point en nous. Comprendons bien encore que ce n'est point parce que nous lisons aucun écrit ou que nous pratiquerons aucune vertu que le Verbe ressuscitera en nous. Le but de toutes les religions païennes est de travailler soi-même à sa sanctification. La religion chrétienne seule est venue nous apprendre que le Verbe seul en nous pouvait lire ou connaître la vérité, pratiquer la vertu et que tout ce que nous pouvons dire ou faire par nous-mêmes, fissions nous des actions séraphiques, nous ne sommes que des sépulcres blanchis, nous appartenons à la race de vipère, et nous sommes condamnés avant que d'être nés.

196. Soit que nous parlions des choses d'en haut

ou des choses d'en bas , tout ce que nous disons participe toujours de la nature ou de l'état de notre être ; ce que nous expliquerons mieux lorsque nous traiterons des cinq sens. Pour en revenir à la lumière , nous dirons que lorsque nous désignons l'effet que nous nommons généralement *lumière*, comme s'élevant de tous les corps pour aller se réunir à divers points de convergence , et nous représenter les astres et les divers phénomènes qui nous étonnent , nous ouvrons la porte qui peut seule nous laisser entrevoir la marche de la nature sous son véritable aspect. Aujourd'hui , si nous voulons dépeindre l'aurore , nos fictions métaphoriques , pour être différentes , n'en seront pas moins belles ; nous les verrons , au contraire , se soutenir avec d'autant plus d'harmonie dans toutes leurs descriptions , qu'elles recevront à chaque pas le sceau des mains de la vérité. Nous ne parlerons plus d'un fluide qui nous arrive sans savoir comment ; nous ne chancelerons plus au milieu de l'incertitude ; mais nous enseignerons avec assurance qu'un astre ténébreux par lui-même exerce sur nous par sa présence périodique , une influence que nous nommons fluide astral. Nous montrerons , appuyé par les faits , que la nature cédant à cette influence , s'élançe comme par un mouvement *résurrectif* , pour aller placer dans les cieux une couronne qui montre et atteste la lumière qu'elle renferme. La sagesse qui préside à tout , qui lutte contre toute cause destructive , dispose de cette couronne lumineuse de telle manière qu'elle sert de bouclier à l'humble nature ; son ennemi qui tend con-

tinellement à la dépouiller, lui ravissait ses plus précieux trésors, et ce sont eux qui vont dans l'espace, poser un rempart pour la garantir de ses traits empoisonnés, ou pour en émousser les pointes aiguës; et cet ennemi, aussi long-temps qu'il paraît sur l'horizon, se trouve enchaîné par ce même éclat lumineux, qu'il ose, malgré cela, montrer comme trophée de sa victoire!

497. Si nous le remarquons bien, la nature perd plus par la présence du soleil qu'elle ne gagne. Pendant le jour, il y a peu ou point de végétation produite, les parfums perdent leur essence; les fleurs leur couleur, et les corps une partie même des molécules qui les composent. L'allégresse de la nature, à la vue de l'astre que nous nommons bienfaiteur, est comme toutes les joies de ce monde; l'illusion est leur source, et elles ont pour confluent un Océan de larmes! Où en sommes-nous nous-mêmes à la fin de la journée qui a peut-être été pour nous pleine de charmes? car alors le degré de jouissance que nous avons éprouvée, n'a-t-il point doublé celui des peines que nous nous sommes préparées? Hélas! que deviendrions-nous, si la sagesse ne nous ouvrait une porte mystérieuse où nous pouvons réparer les pertes que nous avons faites, et puiser à des trésors inconnus pour recouvrer les richesses qui nous ont été ravies par notre ennemi commun, par celui que nous nommons dans notre aveuglement, la source du bonheur? La porte que nous citons, est le sommeil, image de la mort, pour laquelle nous avons tant d'horreur, quoiqu'elle nous

préparé tant de bienfaits. Mais, et les mystères de la mort, et ceux de son image, *le sommeil* : tout nous est encore célé.

498. La quantité d'effets lumineux produits sous l'influence solaire est telle, que nos yeux sans être éblouis, ne peuvent, en suivant la ligne d'attraction, aller fixer le point où ils vont converger. Le fluide astral, pour solliciter la lumière, pénètre jusqu'au fond des eaux, jusqu'aux dernières des molécules diaphanes ; il force, en les traversant, l'objet de son attrait à dévoiler à l'œil sa beauté, dans ses atômes les plus reculés. Le diamant qui fournit l'effet lumineux le plus pur, lorsqu'il est en opposition au soleil, nous ravit par le jeu et l'éclat de son point de lumière. Les métaux, dont les entrailles sont moins pénétrables à l'influence, ne permettent au point éclatant de se montrer sensiblement qu'à leur surface ; pour être superficiel, il n'en a pas moins de splendeur. Les pierres, les végétaux, les substances animales et les gaz qui contiennent moins de lumière, la montrent plus modestement, mais tout est forcé d'obéir à cette puissance astrale.

499. La présence de la lumière dans les corps détermine tous les phénomènes qui ont lieu ; c'est elle qui nous rend l'attraction sensible ; elle est la cause de la croissance des métaux dans le fond des mines, des pierres dans les carrières, de la végétation à la surface de la terre ; c'est elle qui entretient la vie animale par l'intermédiaire de nos sens, surtout par celui du goût, et encore plus par l'acte de la mastication. C'est par elle enfin que tous les corps reçoivent

vent leur étendue, leur pesanteur, et toutes leurs autres qualités et propriétés. Si elle leur est ravie graduellement, son départ détermine en eux le pourrissement, lorsqu'ils ne tiennent plus à une racine, ou le vieillissement, lorsqu'y tenant encore, ils sont arrivés à leur terme d'accroissement. Comme elle ne produit tous ces effets que d'une manière passive, c'est-à-dire par sa seule présence dans les corps, nous la nommons *agent passif*. Les causes qui tendent à l'en séparer, peuvent, par cette tension, changer la nature et le volume du corps, duquel les qualités et propriétés seules sont variables; mais elles ne peuvent jamais lui sortir sa combinaison intime avec les corps.

200. Le grand œuvre de la création de notre univers roule tout, relativement à nous, sur la présence de la lumière. Comprenons bien que tous les corps existent partout; mais inintelligiblement pour nos facultés, et toujours celés pour nous; c'est-à-dire nous sommes morts pour eux; quoique pour d'autres créatures ils se présentent sous des formes et avec des qualités à l'infini. A présent, concevons bien que sur tous les points de l'immensité, c'est-à-dire aussi loin que nos facultés peuvent s'étendre, formant un cercle qui pour nous constitue l'univers, tous les corps ont revêtu la lumière dans l'état où nous la possédons, enchaînée par la puissance colérique, et constituant les *ténèbres*. C'est dans cette enveloppe seulement qu'ils nous sont rendus visibles et intelligibles; et cette lumière en eux les détermine à être un grain de sable ou un astre, un corps opaque ou diaphane, ou bien une atmosphère éthérée.

201. Il est de toute impossibilité que nous puissions nous former la moindre idée de ce qu'est la vraie lumière, à moins que, par la puissance infinie du Rédempteur, ses chaînes ne soient brisées pour nous, et encore cette connaissance resterait-elle reléguée dans l'être intérieur, sans que rien de nos facultés pût la saisir. Comprendons bien d'ailleurs que, soit dans l'état de perfection ou de dégradation, nous n'en jouissons que selon sa propriété, qui est de fournir un vêtement, ou une corporisation céleste ou infernale, selon la nature des êtres qui lui commandent. Dans l'un ou dans l'autre cas, elle est inséparable des corps auxquels elle sert de voile ou de tabernacle, s'entr'ouvrant seulement à la sollicitation de la sagesse, pour montrer des beautés et des merveilles à l'infini.

202. Dans notre ordre de choses actuel, tout dans la création a pour voile les ténèbres, qui ne sont que la lumière compactée; et si, par la puissance colérique, qui est la seule que nous possédions, nous brisons ce voile, les corps ne peuvent nous offrir que les merveilles infernales. Ils ne peuvent point nous présenter de beauté céleste, mais bien tous les monstres et furies de l'abyme; et nous en serions à l'instant dévorés, c'est-à-dire l'être extérieur, si par une miséricorde infinie, ils n'étaient tous enchaînés *pendant qu'il est encore aujourd'hui*. Nous avons de de temps à autre éprouvé quelque chose de leurs fureurs dans les grandes catastrophes et dans les révolutions des peuples.

203. Il y aurait beaucoup à dire sur la présence

des monstres enchaînés par les ténèbres, leur propre habitation. Toutes les anciennes religions étaient basées sur cette connaissance, soit instinctive, soit intellectuelle; car les hommes, comme habitans de la terre et vivans de leur propre vie, toute basée sur l'égoïsme, n'ont jamais pu adorer que leur père, le prince de la colère, sous mille formes ou mille noms différens. Lorsqu'aujourd'hui nous fouillons les anciens monumens d'Ethiopie et d'Abyssinie, ou que nous parcourons les anciens sépulcres d'Égypte, nous frémissons d'horreur en voyant les formes des divinités infernales que nous y rencontrons, et nous ne réfléchissons point que ces mêmes divinités, reconnues par les peuples d'alors pour être les seules essentiellement véritables, sont encore adorées à présent sous des noms différens, quoique sous des formes plus séduisantes. Cependant les fruits qui sont produits sont les mêmes; car les nations actuelles sont tout aussi méchantes que celles d'alors; et elles se livreraient aux mêmes crimes et aux mêmes désordres extérieurs, si la fumée du sang qui s'élève encore de la terre, ne les instruisait pas des malheurs de leurs prédécesseurs, et ne leur faisait redouter le même sort. Nous ne nous étendrons point sur les connaissances intimes que nous pouvons recevoir longtemps après que les temps ont détruit les pages de l'histoire; c'est-à-dire sur les lumières qui peuvent nous arriver sans le secours de nos sens, par la seule raison que tout étant peint dans notre racine, notre être étant un livre roulé, de tout ce qui l'a précédé, et renfermant les germes du passé et de l'avenir,

tout peut y être développé. Nous serions peu ou mal compris ; notre intelligence d'ailleurs ne peut lire que dans un tableau très-borné pour les choses rétrogrades. Elle a besoin de l'aide de notre mémoire , et celle-ci est une des productions les plus éphémères de l'esprit du grand monde. Si nous comprenions un peu le mécanisme général de notre système temporel , nous saurions que tout ce qui a un même but , ou des rapports directs, obéit à des lois analogues ; car de même que notre mémoire s'éclipse presque en naissant, ainsi tous les monumens et autres moyens qui peuvent nous transmettre le passé, s'évanouissent devant les instans qui se succèdent. Les anciens dépeignaient cette constante destruction du passé par l'ingénieuse fiction de la faux tranchante qu'ils mettaient dans la main du temps. Rien ne nous paraît plus surprenant qu'avec tous les moyens que l'art nous a fournis dans tous les âges, nous connaissions si peu du passé ; nos histoires même de deux à trois mille ans nous offrent des lacunes dont nous ne pouvons nous rendre compte ; elles présentent une contradiction entre les auteurs, que nous ne pouvons pas concevoir.

204. Remarquons bien à présent, que la lumière et les ténèbres ne sont qu'une seule et même chose ; ainsi sur les points où nous voyons beaucoup de ténèbres accumulées, beaucoup d'ignorance, de barbarie et de brutalité, nous pouvons conclure qu'il y a beaucoup de lumière éveillée ou sollicitée de sa source, par la colère. Cette vérité se montre quelquefois à nous, malgré nous-mêmes, et nous disons :

où sont les grands crimes , sont les grandes vertus.
 Nous disons encore , *les contraires se touchent, etc.*
 Mais nous sommes loin de comprendre comment tout est l'un dans l'autre , comment tout est le tombeau , et en même temps la racine l'un de l'autre.

205. Concevons bien cette vérité qui est aussi évidente que telle preuve mathématique que ce soit , et qui renferme la clef des plus profonds mystères : toute créature est empreinte du sceau de l'unique et universel Créateur , et elle atteint par sa racine à tous les points de l'immensité ; de sorte que par cela même qu'un être procède d'un auteur infini , il peut être éveillé en lui de qualités , formes ou créations d'être ou de choses à l'infini. Mais si l'être , au lieu de triompher dans la splendeur céleste , veut dominer dans les ténèbres infernales , il est le maître d'éveiller tous les monstres et toutes les furies qui y existent , sans que ni la bonté ni la justice du Créateur se trouvent en rien compromises. C'est au contraire par une conséquence de sa perfection et de sa puissance infinie , que toutes les créatures participent de cette perfection et puissance. Lorsqu'un des monstres de l'abyme que nous avons éveillé en nous , élève la voix par notre bouche (car tout ce que nous éveillons en nous , nous devient identique , ou ne fait qu'un avec nous) ; lorsqu'un de ces monstres , disons-nous , blasphème par une conséquence de sa nature ; il accuse la Divinité de ses propres désordres , en lui demandant pourquoi elle a créé les abymes et tous les maux qui peuvent en sortir , l'accusant enfin d'être infinie ! Nous écoutons ces argumens captieux , nous les par-

tageons d'autant mieux qu'il sont faits par notre enfant, par notre idole, qui ne fait qu'un avec nous, et qui est le *nous-même*. Nous cheminons ainsi dans le domaine infernal, quoique dans ce monde, et nous parlons des choses d'en haut, sans pouvoir ni les nommer ni les atteindre. Si dans cet état, la puissance du Verbe ne nous rappelle pas à la vie, nous n'y arriverons jamais par nous-même. Il n'y a absolument que l'amour qui puisse enchaîner un monstre lorsque nous l'avons éveillé, et aussi changer son voile ténébreux en un éclat de lumière d'autant plus splendide qu'il était plus obscur, et montrer le monstre d'autant plus beau et d'autant plus magnanime, qu'il était plus affreux et plus dégoûtant. La Sagesse ne nous dit-elle pas : *Lors même que nos péchés seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendront par la puissance de l'amour, blancs comme de la neige !* Et ces paroles mystérieuses : *que celui-là qui est juste se justifie encore ; que celui-là qui est souillé se souille encore !* Or, y existe-t-il un juste qui devant Dieu ne soit trouvé infiniment loin de toute justice ! y a-t-il un criminel assez bas pour être hors des limites de la rédemption ? l'amour n'atteint-il pas plus bas que toutes les abîmes ? n'est-ce pas au sein des plus horribles ténèbres qu'il trouve les plus beaux trophées de son triomphe.

206. La véritable lumière ne peut briller dans toute sa splendeur que dans l'éternité, comme les ténèbres ne peuvent déployer que là toutes leurs fureurs. L'existence phénoménique du temps est très-difficile à concevoir ; c'est la ligne que doit fran-

chir l'être qui passe des ténèbres à la lumière ou de la lumière aux ténèbres. Cette ligne est de même qu'en mathématique, à jamais *zéro*, quoique limite très-réelle. Comme cette ligne de séparation est vraiment nulle, lorsque nous la franchissons, comme le vieil Adam, pour passer dans les ténèbres; ou comme le nouvel Adam, pour passer à la lumière; nous appartenons nécessairement au domaine d'où nous sortons, ou auquel nous retournons; mais, soit dans l'un, soit dans l'autre cas, nous n'avons qu'un pas à faire pour changer d'habitation. Nous avons fait ce pas en Adam, lorsqu'il inqualifia avec Satan, pour ne faire qu'un avec ce prince de la colère; et nous ne pouvons faire de pas rétrograde que par les mérites et la puissance du Verbe qui a placé en nous un germe qui milite pour arriver à l'être afin que par lui nous puissions de nouveau inqualifier avec le prince de l'amour qui seul peut nous ramener à la véritable lumière.

207. Le grand point de difficulté qui se présente ici, et qui ne peut être résolu par aucune de nos facultés, c'est de savoir si le passage de la lumière dans les ténèbres est selon l'ordre de la toute-puissante et éternelle Divinité, ou, en d'autres termes, si Dieu ne peut empêcher le triomphe du méchant? Si jusqu'à présent nous n'avons point trouvé la clef du mystère dans tout ce que nous avons dit, c'est que nous avons irrévocablement épousé l'esprit de colère, et que celui d'amour n'a aucun accès en nous. Comme c'est par la puissance de ce dernier seulement, que le germe de l'enfant d'amour peut

naître en nous , et que cet enfant seul peut lire dans le sein de son père , nous pouvons écrire pendant des siècles pour le fils de la colère , sans être compris ni sortir pour lui de la confuse Babel. Tandis que l'enfant d'amour lit la vérité sous les écorces les plus viles , sous les voiles les plus obscurs.

208. Il ne peut rien exister , il ne peut se passer aucun événement qui ne soit selon l'ordre du tout-puissant Créateur et conforme à sa volonté ; et le prince de la colère , comme celui de l'amour , ne sont à jamais que lui-même. Alors , soit que la toute-puissance se manifeste dans les infiniment grands ou dans les infiniment petits , elle est toujours insondable , soit qu'elle se manifeste dans la colère , déployant l'abîme avec toutes ses puissances ; ou dans l'amour déployant les cieux dans toute leur splendeur , elle est également insondable.

Toutes les créatures qui jaillissent de l'éternelle source , possèdent selon leur nature le sceau de cette unique puissance créatrice de laquelle elles sont amenées à l'Être , et elles peuvent par ce sceau briller dans le domaine de l'amour , ou dominer dans celui de la colère , sans que pour cela rien ne cessât d'être l'un dans l'autre. Ne comprenons jamais aucune création selon l'indication de nos sens. Ce ne sont point ni les êtres ni les choses qui commencent à être , mais bien les facultés pour jouir des créatures ; c'est un œil que l'on ouvre , et tout existe : que l'on le ferme , et tout disparaît. Or , il nous est très-difficile de concevoir que si au lieu d'avoir des facultés fausses , à source colérique , nous en avions

de vraies à racine d'amour, nous verrions tout d'une manière différente. Si nos facultés étaient vraies, c'est qu'elles seraient l'apanage d'un être qui posséderait *la vie*, et tout pour elles serait éternel. Si elles avaient l'amour pour racine, c'est qu'elles appartiendraient à un enfant de cette région; dès-lors, les furies même sous les feux de l'amour seraient pour elles des anges de gloire, et l'enfer une région de félicité. Tout rend témoignage de cette grande vérité, et même tout en ce monde est beau ou bon pour nous, selon la disposition de nos facultés; ce qui est beau pour l'un ne l'est pas pour l'autre; et le méchant même qui nuit à l'un, peut trouver qui le chérisse, comme étant plein de bonté. Remarquons seulement que nos facultés ici bas ne varient jamais que pour des ombres légères; elles sont éphémères dans ce monde, parce que la vie en est retranchée; elles sont essentiellement les mêmes, parce que tous les êtres auxquels elles appartiennent, et qui commandent leur nature, ont tous la colère pour racine, ou Satan pour père et roi.

209. Tous les êtres, soit animés, soit inanimés, qui composent notre univers, jouissent par leur Roi de la faculté; de la volonté qui détermine la nature de leur enveloppe ou habitation, et ce Roi est le point central où tout va converger pour retourner à sa source, et duquel tout sort en divergeant pour former le cercle de l'univers. L'homme, comme fils de Satan, qui, dans sa multiplicité incalculable, n'est à jamais qu'un, est ce Roi, ou point central duquel chaque être reçoit une enveloppe ténébreuse ou lumi-

neuse, et des qualités infernales ou célestes, selon que ce Roi triomphe dans la colère ou dans l'amour. Il résulte de là que toutes les créatures sont irrévocablement libres par leur roi ou tête. Ne croyons point que si ce roi a tout entraîné sous la loi de perdition par sa chute, la liberté d'aucun être ait été lésée. Si toutes les créatures participent de leur chef, recevant de lui et la nature de leur être et sa lumière, c'est-à-dire, les ténèbres pour habitation, c'est que toutes ont contribué, selon leurs facultés, et à la chute de leur chef et à leur propre dégradation. Il y a une telle identité entre le père et le fils, selon la filiation satanique, que le fils est égal au père, et que l'un n'est qu'un seul être avec l'autre dans l'action, à cause de l'identité des volontés. Ne croyons point, d'après ce que nous disons cependant, que l'être du temps puisse comprendre la nature des êtres éternels; il y a impossibilité absolue, ici nous voulons seulement dire, en développant le grand mystère de l'homme, que comme fils de Satan, nous sommes tout aussi libres et indépendans que notre père, et que nous avons autant de puissance pour l'entraîner à nous, qu'il en a pour nous entraîner à lui.

Ne comprenons point que l'être extérieur que nous nommons homme, soit celui que nous désignons ici comme le roi de la création; il l'est bien comme fruit, soit de Satan, dans l'ordre colérique, soit du Verbe dans l'ordre d'amour. Mais c'est en vain, si les feux de l'amour ne brillent pas pour nous, que nous parlerons des choses d'en haut; car

à qui expliquerons-nous que, selon l'ordre colérique, nous sommes des *Satans*, sans que pour cela cette racine puisse s'élever ou paraître en nous; elle nous dévorerait, elle éclipserait l'être extérieur, que nous nommons ici l'épouse, pour l'intelligence de laquelle l'amour seul peut encore nous donner la clef. Cependant la racine colérique a la propriété de toujours empiéter sur son sujet; elle veut saisir l'épouse pour l'être-propre; le moi, c'est ce qui dans ce monde est la cause de tous nos maux, et qui est dans l'éternité la source des tortures infernales. Que l'être de bonne volonté s'élève ici de son état dégradé, qu'il s'éveille de sa léthargie, qu'il s'enrôle sous l'étendard des *violens*, il n'y a qu'eux qui puissent ravir le royaume des cieux! qu'il sache que si par la chute nous sommes devenus des *Satans*, nous sommes appelés par les mérites du réparateur à devenir des *Christ*! Alors que seront pour nous et les angoisses de l'abyme et ses furies? où trouverons nous des ennemis lorsque nous n'aurons d'autres désirs que de briller dans les combats d'amour! O terre! si un rayon de l'amour s'élevait sur ton horizon, comme tes habitans tressailleraient d'allégresse! Mais le germe est semé et aucune puissance ne peut empêcher qu'il ne produise son fruit.

210. Nous ne remarquons point assez l'ordre admirable qui lie tous les êtres; tout vit ou se compose des essences l'un de l'autre; il y a un passage continu de toutes les créatures les unes dans les autres, qui lie tout par une identification parfaite. Cet ordre de choses qui, dans les régions célestes est d'une

béauté admirable, ne se montre point chez nous avec autant de charmes, et même l'être du temps ne peut le comprendre. Qu'avons-nous saisi, lorsque la lumière du monde, pénétrant par un point inconnu au centre des plus affreuses ténèbres, nous a offert son propre corps, afin que par l'acte de la manducation, nous participassions à ses essences, de la même manière que lorsque lui-même est venu habiter au milieu de nous, s'originisant de nos propres essences et s'en nourrissant, il a reçu par elles et avec elles la somme totale de nos prévarications. Comprendons que cette incarnation du Verbe ou son passage de l'éternité dans le temps a lieu continuellement; tout alors en passant par son feu d'amour en ressuscite comme un éclat rayonnant de gloire qui s'élève pour aller couronner les cieux. Si la clef nous en est donnée nous verrons que tout dans notre univers corrompu, depuis la pierre, la substance alimentaire, les corps que nous vêtissons, tout enfin est le corps de Satan, et lui, comme l'ame de tout être et de toutes choses, souffle à tout son esprit. Y aurait-il, sans cela, quelque chose sous la loi de la mort et de l'erreur? Y aurait-il une seule créature souffrante?

211. Le mystère ineffable de la rédemption ne peut être développé que par la naissance du fils de l'amour en nous; mais jamais nos sens, ni aucune de nos facultés ne saisiront rien de lui. Il a toujours été céleste et le sera toujours pour celui qui ne participant point à la céleste manducation, descend dans l'abîme. La naissance, ou apparition du Sauveur dans le monde dont la connaissance littérale et extérieure,

nous est arrivée, n'a point réellement eu lieu à une époque plutôt qu'à une autre; et s'il se rencontrait aujourd'hui un cercle d'êtres assez simples dans les mêmes circonstances que les apôtres qui ont pu lire et ensuite traduire en notre langage, l'histoire du rejeton d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et de toute leur lignée sainte, nous trouverions encore aujourd'hui le Sauveur au milieu de nous. Son esprit, qui ne nous a jamais quittés, y est encore agissant avec la même énergie.

242. Si, à la lueur des feux de l'amour, nous considérons bien comment un même être embrasse par sa racine le plus profond de l'abyme ainsi que le plus haut des cieux, nous trouverons la clef du plus vaste des mystères. Si nous voyons dans un être toutes les furies infernales déployer leur rage, et que nous ayons l'esprit de vérité, nous le nommerons notre frère, et nous le traiterons comme tel. Nous le suivrons dans l'abyme où il est enchaîné, nous reconnaitrons que par notre racine, nous sommes coupables de ses crimes, nous envierons ses souffrances, nous n'aurons point de repos que nous n'ayons pris sa place et que nous lui ayons fait accepter en échange et notre bonheur et notre gloire.

243. Comprendons bien dès-lors que, devant l'amour il n'y a plus ni enfer ni souffrance; car que sont l'un et l'autre pour celui qui fait ses plus pures délices de les avoir en partage, et qui consentirait à y être éternellement enchaîné plutôt que d'y voir son frère malheureux? Ne sont-ils pas à l'instant métamorphosés par son amour en des sources d'éternelles félicités.

A présent, si nous sommes animés par l'esprit de colère comme le sont tous les êtres qui habitent la terre, loin d'envier les souffrances de nos malheureux frères, nous nous éloignerons d'eux, de peur de partager et leur douleur et la honte de leurs iniquités; nous prendrons, selon notre dire, le chemin du ciel, cherchant le bonheur et la gloire éternelle pour le *nous-même*, et nous fermerons les yeux à toute lumière qui tendrait à nous montrer que c'est nous qui creusons l'abyme qui engloutit notre frère, que nous attisons les flammes qui le dévorent, et que nous sommes réellement coupables de tous ses méfaits.

FLUIDE ASTRAL.

214. Les astres exercent une influence continue sur toute la création; les Sages de l'antiquité l'ont très-bien connue, mais elle est niée par la plupart des savans de nos jours. Cependant comme tout dans la nature témoigne en faveur de son existence, nous écouterons les faits et non les hommes, soit qu'ils approuvent ou qu'ils nient.

215. Cette influence est la même qui est aujourd'hui mise en jeu par quelques chercheurs égarés de la vérité, qui lui ont donné un agent métaphysique analogue au grand agent, l'universelle volonté, et qu'ils ont puisé dans la puissance volitive ou volonté animale. Ils ont pu par ce moyen, obtenir ce fluide ou magnétisme animal, de nos facultés morales, après les avoir dégagées autant que possible, de leurs

lics physiques. Comme ces facultés sont filles des astres, elles ont pu le mettre en jeu à cause de leur identité ou analogie avec leur père. Ne croyons point néanmoins que dans l'état de somnambulisme, l'être qui agit sans le secours des organes extérieurs, soit notre Etre éternel, comme beaucoup se le sont persuadés. Quel que soit le degré de magnétisme où nous puissions atteindre dans ce monde, l'état lucide ne peut jamais être obtenu que par la volonté de l'homme ; et il ne peut être éveillé dans l'individu placé dans cet état, qu'une créature subastrale irrévocablement éclairée par les seuls feux de Lucifer. En vain nous voudrions nous faire illusion en supposant qu'étant régénérés par les mérites de la rédemption, c'est la volonté du Verbe qui opère en nous ; s'il en était ainsi, aussitôt que la vie de l'être extérieur serait suspendue, comme nous le faisons en magnétisant, le Verbe agirait avec toute sa puissance, et à l'instant même nouveaux cieux et nouvelle terre remplaceraient notre habitation corrompue. Dans le domaine d'en haut, comme ici, tout s'opère par le magnétisme ou action de la volonté ; mais pouvons-nous, entre ces deux domaines, établir le moindre parallèle ? Lucifer, qui, sur une échelle infiniment dégradée, possède toutes les connaissances de son ancienne région, conduit souvent l'être mis dans l'état lucide, dans une atmosphère de jouissance qui lui fait dire qu'il habite les cieux, quoique là tout ne soit que sensuel et illusion.

216. Lorsque l'influence astrale est commandée par la puissance volitive, ou volonté individuelle, son effet sur le système animal, a lieu avec les mêmes

circonstances que lorsqu'elle est activée par la volonté générale, en agissant sur la lumière. Celle-ci, en même temps qu'elle est la cause ou nourriture de notre vie animale, influe aussi sur nos affections morbifiques, par son dérangement d'équilibre; et ce n'est que par le rétablissement de cet équilibre, que le magnétisme peut agir comme curatif; mais qui peut s'assurer d'être assez le maître de l'action d'un fluide aussi puissant, et lui empêcher de produire l'effet tout contraire?

Si nous méditons sur la nature de la lumière et sur le rôle qu'elle joue dans notre système, nous la reconnaitrions, ainsi que nous l'avons présentée, pour être notre seul élément. Rien n'arrive à nous, soit physique, moral ou métaphysique, que, lorsqu'elle l'a revêtu; ainsi une pensée comme la plus haute de nos conceptions, ne peut pas davantage parvenir à la portée de notre intelligence, sans la lumière qui la revêt pour nous la montrer, qu'une pierre ne peut être vue par notre oeil, si la lumière solaire n'a pas revêtu toutes les faces sous lesquelles nous la regardons. Qu'elle soit temporelle, pour constituer l'univers que nous connaissons; éternelle et divine, pour vêtir les cieux et en déployer la magnificence; ou éternelle infernale, pour présenter les ténèbres ou le vêtement de l'abyme, elle est toujours sous l'influence astrale, selon le mode ou la nature de sa région. Nous ne parlerons point ici des beautés qu'elle renferme dans son sein et que la puissance astrale tend à dévoiler. Nous avons dit dans notre poème sur Lucifer, ce prince des astres, tout ce qu'il était possible d'en exprimer en notre langage.

217. Le fluide astral, comme premier agent actif, tient à une cause majeure, qui, quoique analogue à celle du magnétisme animal, en est fort différente. Celui-ci, comme nous l'avons dit, est commandé par la puissance volitive qui n'est nullement une portion de la volonté générale, mais qui en est un effet ou plutôt une imitation. Or, la volonté appartenant à la toute puissance, ne peut être qu'une ; c'est elle qui commande le système actuel de notre univers, y fixant la colère et tous ses fruits. Seulement, notre être temporel ne peut concevoir comment la même volonté qui préside aux cieux, peut commander à l'abyme infernal et à notre ordre corrompu. Or, comment le pourrait-il, n'étant point de nature céleste ou paradisiaque ? sommes-nous étonnés de ce qu'un animal ne comprend point la morale ? A présent remarquons que notre Etre éternel, comme image parfaite, est non seulement créé mâle et femelle, mais qu'en lui, l'amour et la colère sont en union intime, Caïn et Abel y vivent en frères. Or, nous avons remplacé la partie femelle, ou l'épouse par l'ordre extérieur corrompu, et nous avons tué notre Abel ou notre Enfant d'amour ; il ne reste donc que Caïn enchaîné ou voilé dans l'être mortel, de même qu'Eden l'est dans le domaine temporel illusoire. Comment alors comprendrions-nous ce qu'est le domaine de l'amour, puisque l'enfant de ce domaine est mort en nous, et comment pourrions-nous concevoir quelque chose de réel puisque chacune de nos facultés appartient à un ordre tout illusoire, le temps !

218. C'est en comprimant le germe de la volonté unique et universelle, placé en nous par la puis-

sance du Verbe, que nous ouvrons les portes dans notre région à cette redoutable influence qui détermine toutes les fausses vertus, qualités et propriétés de notre système, c'est cet acte qui nous fixe sous la loi de la mort et de la corruption. La résurrection seule du Verbe en nous peut fermer ces portes funestes, et cette résurrection ne peut avoir lieu tant que nous voudrions et vivrions pour nous et par nous mêmes.

249. Lorsque nous mettons en jeu notre faculté volitive avec une direction vers le bien, selon notre dire, nous nous faisons illusion ; car, il n'est pas plus en notre pouvoir d'avoir une bonne volonté, un bon désir, que de sortir seul des affreuses ténèbres où nous sommes enchaînés.

Notre orgueil nous détourne toujours de la connaissance de notre état actuel ; nous jugeons avec de faux organes, et nous prononçons d'après leur témoignage, que nous pouvons vouloir le bien, et que nous pouvons le faire. Si toute la race humaine réunie avait pu apporter un seul bon désir pour sortir de dessous le joug de la puissance infernale, et reconquérir les cieux ; il y aurait eu espérance que ce bon désir, en produisant son fruit, eût sapé les fondemens de l'abyme : mais la sagesse a déclaré à cet égard notre impuissance absolue. De sorte que, si le Rédempteur, en s'identifiant avec nous, n'avait point introduit sa volonté toute-puissante dans notre race malheureuse, elle était perdue pour toujours, c'est-à-dire, pour nous servir d'expressions positives, elle n'aurait jamais pu s'élever à l'état primitif *d'image vivante de la toute-puissante*

Divinité, mais elle serait demeurée dans la masse des êtres suivant avec eux la marche de la création, sans jamais atteindre à la filiation divine.

220. Puisqu'il n'existe en nous aucune faculté par laquelle nous puissions faire le bien, comment pouvons-nous croire que nous puissions diriger notre faculté volitive pour qu'elle commande au magnétisme d'agir, selon l'ordre divin ? Nous croyons, armés de la sagesse humaine, et d'après le témoignage de tous les enfans de la terre, que nous pouvons vouloir et faire le bien, mais nous sommes dans l'erreur. Un seul s'est élevé contre notre fausse sagesse et contre tous ces enfans de perdition, mais il a été mis à mort, et il n'est plus connu nulle part ; cependant son esprit est partout, il frappe à la porte de tous les cœurs, mais qui la lui ouvre ? et si nous ne recevons pas cet esprit, pouvons-nous connaître la vérité ?

221. Le magnétisme animal est donc essentiellement dangereux, et même il l'est d'autant plus que l'individu qui le commande se croit meilleur. Il est cependant plus universellement pratiqué qu'on ne le croit généralement. Depuis les arts mécaniques jusqu'aux sentimens dits religieux, tous lui doivent leur existence ; car, si la volonté individuelle n'a pas précédé les uns et les autres, ils ne sont point appelés de leur source. Aussi, rien ne nous est-il plus recommandé par la Sagesse que de renoncer à notre volonté et à nous-mêmes, parce que si c'est nous qui, par l'effet de notre puissance volitive, obtenions un résultat, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre métaphysique, nous ne recevons dans

le premier cas qu'erreur et illusion, et dans le second, nous n'atteignons qu'à des religions et morales qui ne sont qu'idolâtrie et honteuse superstition.

222. Un autre écueil, non moins redoutable que le magnétisme animal, contre lequel nous avons à nous prémunir, est l'astrologie. Les anciens en avaient fait une science sacrée; c'est sur elle qu'ils avaient établi une foule de sectes ou religions, parmi lesquelles le sabéisme occupait l'un des premiers rangs. C'est sur cette science, qui est inséparable du magnétisme, qu'étaient basés leurs profonds mystères; les divers zodiaques et leurs monumens nous l'attestent. Nous sommes bien loin d'admettre leurs principes astrologiques erronés, ainsi que leurs idées superstitieuses. Mais sous l'égide de notre Maître, nous admettons les faits qui leur ont servi de fondemens.

223. Les adorateurs des astres ont précédé toutes les religions que nous connaissons aujourd'hui; ils ont pénétré jusqu'aux entrailles de l'abyme au moyen de leurs lumières astrales; et quoiqu'ils n'aient jamais pu arriver dans les régions de l'amour, ils ont lu sur un fond inférieur des mystères qui en avaient le manteau, c'est-à-dire, qui étaient peints de quelques-unes de ses couleurs. C'est au moyen de ce manteau que les Sages de l'antiquité se sont prouvés à eux-mêmes et qu'ils ont voulu prouver aux peuples, qu'ils appartenaient aux régions de l'amour; mais combien ils en étaient loin! cependant leurs lumières ont été si hautes que les Mages, qui étaient des sages de la Chaldée, ont pu s'élever jusqu'à la connaissance de l'apparition du Rédempteur dans

le monde ; mais ils l'ont méconnu lui-même dès qu'ils ont vu cet Enfant d'amour, lequel étant la pure vérité, la lumière unique ; ils ne l'avaient point trouvé conforme à leur faux, mais brillant amour dont ils vantaient la sublimité ; et ils disparurent après lui avoir rendu hommage, comme à un prophète, un mage ou un roi, car ils donnaient tous ces noms aux grandes lumières qui éclairaient les peuples. Expliquer à présent comment dans le berceau et sans entendre le Verbe, ils auraient pu le connaître ou méconnaître, est assez difficile dans l'état de nos sciences actuelles ; il faudrait rappeler le sens hiéroglyphique, et même le sens métaphysique de êtres et des choses ; c'est cependant ce que nous tâcherons de faire dans notre seconde partie.

224. Lorsque nous examinons, parmi les monumens antiques, les divers zodiaques, nous remarquons que toutes les constellations sont présidées par des divinités que les Anciens supposaient être les sages dispensatrices des biens et des maux qui nous arrivaient sur la terre ; presque tous les peuples reconnaissaient que l'influence des astres qu'ils avaient divinisés, nous arrivait par un courant continu, communiquant, non seulement les vices et les vertus, le bonheur et le malheur aux êtres vivans ; mais encore toutes les qualités et propriétés aux créatures inanimées ; et commandant aussi toutes les catastrophes, comme les pestes, les guerres, les tremblemens de terre, les famines, les épidémies, les épizooties, etc.

225. Révoquer en doute l'action des astres sur tous les corps qui leur sont en opposition, ce serait

s'élever contre les faits les plus évidens ; mais autre chose est d'admettre des faits, autre chose est d'admettre des conjectures aussi hasardées que celles des astrologues.

Le soleil et la lune agissent sur nous d'une manière plus sensible que les autres astres à cause de leur plus grand rapport ou rapprochement. Le but de l'influence astrale en général est de ravir la lumière aux corps, en les dépouillant de leur enveloppe ; le résultat est le changement de nature de ces mêmes corps, qui ne pouvant céder la lumière qui les revêt, entrent en explosion pour se répandre dans l'espace.

226. Tous les astres exercent sur nous leur influence, et elle est aussi diversifiée que la nature de ces sources. Quelle que soit la différence des fluides qui nous arrivent ils peuvent converger et se croiser sur divers points de la terre, y opérant autant de phénomènes différens, sans que l'action de l'un nuise à celle de l'autre, et sans qu'ils puissent s'entraver dans leur marche.

Pour bien comprendre l'action du fluide astral sur notre planète, il ne faut point perdre de vue l'analyse physique que nous avons faite de la molécule dont le centre est opaque et la circonférence diaphane, et qui se compose par le jeu des trois puissances, créatrices, réparatrices, et conservatrices, qui forment son centre, son diamètre et sa circonférence. Nous devons aussi nous rappeler que tous les corps ou molécules, abstraction faite de la lumière, ne peuvent exister pour nous que nominalement. Ils peuvent toujours être infiniment grands ou infiniment

petits, selon la quantité de lumière qu'ils fixent sur un point quelconque, de sorte que, le système universel de l'univers, formé par le cercle d'activité de notre intelligence, est une molécule dans les mêmes circonstances que celle dont nous pouvons à peine concevoir l'infinie petitesse. Le centre de la molécule que nous habitons, est pour nous la terre, de laquelle notre corps grossier et nos sens font partie constituante, les uns et les autres se nourrissant et s'élevant continuellement de ses essences. L'immense atmosphère qui entoure ce centre, et qui s'étend jusqu'où notre intelligence peut atteindre, forme sa circonférence diaphane; toutes nos facultés intellectuelles font partie de cette circonférence, elles s'étendent jusqu'aux astres, où elles ont chacune leur racine, de laquelle elles s'élèvent et s'alimentent.

Le circonscripteur, ou espace inintelligible, qui vient terminer notre sphère, enchaîne par son grand cercle et notre univers et tous nos moyens intellectuels.

227. En considérant attentivement les divers degrés où sont placés successivement tous les êtres, nous reconnaissons que tout, dans notre vaste système, est lié par des chaînons dont les derniers anneaux se confondent de telle manière, qu'il est difficile de distinguer celui qui termine le minéral d'avec celui qui commence le végétal; celui qui termine la saisissabilité des corps, dans leur expansion indéterminable d'avec celui qui commence l'esprit; celui qui termine la race bestiale, d'avec celui qui commence la race humaine, etc.

228. Nous ne devons jamais perdre de vue que notre intelligence ne peut concevoir que le vêtement des corps, ou ce qui est sensibilisé par la lumière. Tout est pour notre intelligence, privée de sa lumière, dans la même hypothèse que la nature extérieure serait pour notre œil sans lumière solaire : tout est comme s'il n'existait pas. Mais nous avons trop matérialisé la lumière ; nous n'en admettons presque que les plus bas degrés ; nous ne considérons pas que chacune de nos facultés, sens et puissance, ne jouisse de la création qu'au moyen de la lumière qui lui est particulièrement propre, et que la lumière des facultés plus élevées ne rend, comme celle de l'œil, les objets sensibles qu'en les vêtissant et les circonscrivant ; de telle sorte, que si un seul point de l'objet n'est point vêtu d'une lumière quelconque, il n'existe point pour nous, puisqu'aucune de nos facultés ne peut ni le saisir, ni le comprendre. Disons-nous que lorsque nous touchons un corps, nous savons qu'il existe sans le secours de la lumière ! Mais comment le saurions-nous, si la lumière n'éclairait notre intelligence pour nous faire connaître ce que nous touchons, et de quelle manière nous le touchons. Il est d'autant plus essentiel de reconnaître la lumière comme l'universel *élémentalisateur*, que là est la base de toute science, soit physique, soit métaphysique. Nous dirons donc que l'œil a sa lumière, que notre intelligence, raison, jugement, ont aussi la leur, et que toutes ces différentes lumières, qui ne peuvent être fournies que par notre domaine corrompu, sont les voiles qui nous cachent la lumière éternelle. De toutes ces

lumières , celle qui s'élève le plus , c'est-à-dire celle qui nous montre les plus profonds mystères , est la lumière astrale ; c'est elle qui éclaire toutes les idolâtries , les faux prophètes , et les grands ou sages selon les hommes. C'est elle qui séduit aujourd'hui tous les habitans de la terre par le brillant de ses feux , et si les temps de séduction n'étaient point abrégés , il n'y aurait personne de sauvé. Tout ce que nous pouvons nommer *lumière* dans ce monde , est d'autant plus loin d'être la lumière véritable , qu'elle en est le tombeau. Sans cela pourquoi le Rédempteur nous aurait-il apporté la lumière de son domaine, *la foi* , qui nous est inconnue , et qui reste absolument insaisissable à toutes nos facultés.

Remarquons bien actuellement , que lorsque nous saisissons , au moyen de notre intelligence , jugement , etc. , soit les cieux , soit les vertus qu'ils renferment , soit enfin la Divinité qui les préside , nous n'avons pu le faire qu'en les revêtissant d'une lumière quelconque , et nous n'avons pu emprunter cette lumière que de notre monde ou système temporel. Dès lors les cieux que nous nous sommes figurés , ou que nous avons voulu dépeindre , comme l'ont fait plusieurs visionnaires et tant d'autres faux sages , selon l'ordre astral ou luciférique , n'ont pu être qu'une région chimérique , les vertus décrites , que de vaines peintures , et la Divinité qu'une idole morte.

229. Moïse qui connaissait l'écueil où toutes les nations venaient échouer , nous a essentiellement recommandé de ne point nous faire d'images taillées du Seigneur notre Dieu ; c'est-à-dire , de n'en conce-

voir aucune idée, de ne point nous lefigurer au moyen de nos lumières impuissantes et dangereuses. Mais aujourd'hui nous sommes tombés dans un si bas degré d'idolâtrie, que loin d'enchaîner nos conceptions pour que nos fausses lumières ne nous donnent point d'idoles, nous allons jusqu'à nous en sculpter de bois, de pierre ou de métal, ou à nous en former avec de vaines peintures. Les Réformés Protestans, dégoûtés d'un culte aussi dégradé, ont brisé les idoles de pierre, ils ont déchiré les peintures ridicules ; mais ils n'ont détruit que les images que la lumière solaire pouvait éclairer, et non celles bien plus dangereuses encore auquel leur cœur continuait à donner asile. Aussi voyons-nous que les pays réformés, quoique n'étant pas livrés à un degré aussi bas d'idolâtrie, n'en produisent pas moins de mauvais fruits et c'est aux fruits que se reconnaît la nature de l'arbre.

Rien n'est plus incontestable qu'aussitôt que nous avons pu concevoir la Divinité, elle n'est plus la Divinité, mais une idole, ou une créature inférieure aux facultés qui composent notre être et qui l'ont conçue.

230. Comme notre intelligence ne peut rien concevoir que vêtu d'un corps sensibilisé par la lumière, tout ce qui s'élève dans son cercle d'activité, ou dans son *univers*, ne peut être que corps, lequel entrant continuellement en expansion, pénètre en se dilatant de plus en plus jusqu'aux confins les plus reculés du domaine astral où il cesse d'être intelligible, formant les derniers anneaux qui se confondent

avec les premiers, qui commencent l'esprit ou l'espace inintelligible. Alors le fluide astral ou le pouvoir magnétique des astres traverse, avant d'arriver jusqu'à nous, toutes les couches dilatées ou éthérées et les gazéifie encore de plus en plus. Il les traverse avec d'autant plus de facilité qu'elles sont plus diaphanes et plus dilatées, et avec d'autant moins, qu'elles sont plus denses et plus opaques. C'est pourquoi lorsque ce fluide arrive au centre où nous habitons, il est réfléchi ou repoussé presque en entier, et qu'une très-petite quantité seulement pénètre jusqu'à l'intérieur de la terre.

231. Par la même raison que les corps opaques s'opposent au passage du fluide astral, en le réfléchissant, les corps diaphanes, qui sont tous par leur point central, plus ou moins opaques, s'opposent à son passage en raison de leur plus ou moins d'opacité; et c'est même à cette opposition qu'ils doivent leur qualité d'être visibles. Ainsi un diamant, l'eau et les gaz n'arriveraient jamais à notre vue s'ils ne possédaient point un centre opaque qui fait l'office de réflecteur; ce centre est d'autant moindre que les corps sont plus transparents. Remarquons bien que ce sont les molécules dont le nombre est toujours infini, quel que soit le volume du corps, qui ont ces centres opaques ou réflecteurs.

232. Si nous avons bien saisi la connaissance de la puissance absolue des corps, qui est telle que rien ne peut les pénétrer pour leur ravir les trésors infinis qu'ils renferment, nous aurons fait un grand pas vers la science. Chaque corps ou molécule est un

germe , ou plutôt renferme un germe , une racine , qui peut produire des millions d'univers , et produire sans fin.

Lorsque les philosophes contemplent la puissance infinie du Créateur , qui peut tirer de la poussière les cieux et toute leur magnificence , et qui , pour étonner l'univers , en a retiré sa propre image , ils tressaillent de joie. S'ils sont vraiment amis de la sagesse , ils écoutent ses conseils , ils vont directement à la source de la lumière , et ils ouvrent leur cœur à l'esprit d'amour , afin que celui qui est cette source même naisse en eux , pour y détruire leurs ténèbres ! ténèbres qui ne sont autres que les êtres vivant de leur propre vie , et non pour le bonheur de leurs semblables. Si , au contraire , ils ne sont que des philosophes égarés , n'aimant que la sagesse de ce monde , qui fait que le monde nous estime , nous respecte et nous honore , ils iront à une autre source lumineuse qui est d'autant plus séductrice qu'elle se montre avec plus d'éclat , à l'être du temps. Là , ils se désaltèreront jusqu'à l'ivresse avec tous les faux sages de l'antiquité ! Ils creuseront des sanctuaires avec les Brame , les prêtres égyptiens et les chaldéens , pour dérober leurs connaissances aux peuples. Ils sauront , avec ces sages , que le peuple est l'image de l'inexorable puissance , et qu'ils doivent trembler devant lui. Mais avec eux ils ignorent qu'il leur manque le céleste bouclier sans l'abri duquel ils sont toujours sur le point d'être dévorés , lorsque leur main audacieuse ose lever le voile des profonds mystères.

233. Nous ne pouvons point ici mettre à décou-

vert l'un des plus grands moyens que les enfans de l'abîme , ou les faux sages , employaient et employent encore aujourd'hui pour placer entre eux et la justice foudroyante , un bouclier illusoire , quoique cependant momentanément valable. Si nous méditons sur les terribles austérités , les jeûnes et les prières de tous les peuples livrés à l'idolâtrie , et que nous demandions la lumière d'en haut , nous reconnâtrons quelle puissance a été mise en jeu , et comment la colère a été opposée à la colère , pour suspendre l'exécution de la sentence qui foudroye toute prière qui n'est point faite par le Fils du Très-Haut.

234. La puissance astrale appartient au domaine de la colère , et comme les peuples , elle est à la disposition de l'insondable justice. Lorsque le méchant ou l'idolâtre prie , il oppose à son Père ses facultés , filles des astres , et il peut par ce moyen , arrêter ou faire dévier momentanément l'influence astrale qui , en raison du bouclier qui leur manque , les dévorait à l'heure même ; mais la sentence qui ne s'exécute pas à l'instant d'une manière spontanée , s'exécute à la longue. Ne nous demandons-nous pas aujourd'hui où sont ces sages célèbres ? Or , les débris des sépulcres même qui les ont engloutis , en nous attestant qu'ils ont existé , nous montrent la région de la mort où ils habitent.

235. La prière , le jeûne et l'abstinence , lorsqu'ils ne sont point faits par l'enfant de Dieu , par cet enfant d'amour qui n'a jamais rien demandé ni voulu pour lui , ne pouvant avoir d'autres désirs que pour la gloire , le salut et la félicité de ses malheu-

reux frères ; la prière , disons-nous , faite par les enfans de la colère , par ces enfans qui , au premier pas qu'ils font dans leurs temples , sous quelque nom extérieur que ces temples puissent être désignés , demandent d'abord pour eux-mêmes la gloire et la félicité éternelles. Eh bien ! cette prière n'est rien autre que la puissance magnétique mise en jeu pour modifier le courant du fluide astral.

Dans le magnétisme animal , la puissance volitive agit pour attirer telle ou telle lumière ou influence des astres sur un sujet ; les moyens extérieurs ou sensuels sont ajoutés aux moyens métaphysiques , et le sujet obtient l'état lucide , pendant lequel il a l'apparence de commander à la puissance astrale , de changer sa marche destructive ; mais celle-ci ne perd rien dans son exécution. Toutes les guérisons , changemens en bien et connaissances obtenus dans les sciences physiques ou fausse métaphysique , ne peuvent être qu'illusoires. Dans les régions du magnétisme , c'est-à-dire dans tout notre domaine corrompu , c'est toujours Belzébuth qui chasse Belzébuth ; ainsi avon-nous tous les jours des exemples de maladies graves qui en remplacent d'autres qui l'étaient moins , et qui avaient d'abord cédé au magnétisme. Ici nous n'expliquerons point que la médecine , qui ne peut , de même que toutes autres sciences et arts , s'exercer que par le magnétisme , ne présente point autant de danger , parce qu'elle est selon l'ordre naturel du domaine de ce monde. Cependant l'enfant de Dieu n'en a que faire ; il sait que la cause première de tout , même de l'existence de son corps , ainsi que de

ses qualités, vertus, etc., vient de l'état de son être intérieur. Alors il s'adresse à la source de la vie, pour que sa racine colérique soit engloutie dans celle d'amour, afin que les fruits de cette dernière seuls, puissent s'offrir à la lumière; il lui est fort indifférent ensuite de ce que peuvent devenir les restes du vieil homme. Il sait de plus que si la racine d'amour a produit dès ce monde nouveaux cieux et nouvelle terre, le corps mortel, l'enveloppe matérielle y passe par la résurrection, sans être soumis ou la mort et à la corruption, ainsi qu'il en est arrivé au Verbe et à plusieurs des Patriarches.

236. L'idolâtre ou celui qui vit pour lui, ou désire quelque chose pour lui, en priant avec ferveur dans son temple, opère en raison de sa ferveur et de la direction de sa volonté ou puissance volitive, un effet magnétique plus ou moins grand; mais il ne peut, par cette puissance comme par toutes ses autres facultés, atteindre qu'aux astres, leurs racines; car nul être ne peut s'élever qu'à son père ou à sa racine. Si les œuvres extérieures, comme le jeûne et l'austérité, sont ajoutées à l'action de la faculté volitive, la puissance magnétique mise en jeu, agit avec tant de force que la porte des mystères les plus profonds peut être brisée; et quoique l'être extérieur ne puisse rien lire que d'éphémère et d'illusoire, toutes ses facultés sont dans le tremblement et en même temps dans l'admiration des merveilles qu'elles ont entrevues sur ce fond toujours terrible et merveilleux, quelque illusoire que puisse être le voile qui les manifeste dans notre domaine.

L'idolâtre alors, paraissant avoir atteint aux cieux, est nommé sage par toutes les nations qu'il séduit ; il veut cacher au peuple et à lui-même l'illusion de ses trésors ; il veut, au contraire, prouver que tout ce qu'il a ravi appartient aux régions célestes, et il érige des sanctuaires où il tisse des voiles sacrés.

Oh ! si un seul sanctuaire de l'antiquité avait renfermé une *vérité*, comment tous les trésors qui l'accompagnaient, ne seraient-ils point arrivés jusqu'à nous ? Est-ce que la vérité incorruptible n'aurait pas dévoré mille fois les siècles destructeurs avant que de leur permettre de métamorphoser des sanctuaires sacrés en sépulcres remplis d'ossements et des reptiles impurs qui ne nous transmettent que le vide et le néant des prétendus sages qui y ont été engloutis ?

237. L'état actuel des enfans de la terre est tel, que bien loin d'être Chrétiens, ils ne sont pas même de raisonnables Païens. Ne nous faisons point illusion ; le premier pas dans le christianisme est le sacrifice entier, réel et absolu de soi-même au bonheur et à la gloire de ses semblables, et avant tout de ses ennemis, soit dans le temps, soit pour l'éternité. Ceux des adorateurs de Minerve, qui étaient arrivés au plus haut degré d'initiation dans les mystères de cette Divinité, s'élevaient jusqu'à ce sacrifice ; mais il ne pouvait être réel, n'étant point commandé par l'amour, ou plutôt n'étant point fait par le Fils même de l'amour. La révélation nous enseigne partout, que ce qui est opéré par la volonté de l'homme, quelque sublime et saint que cela puisse nous

paraître, ne peut avoir pour moteur que l'orgueil et la colère; alors loin d'arriver par nos œuvres et par nos prières au trône du Dieu éternel, nous n'atteignons qu'au trône du Prince de l'abyme infernal.

238. Toutes les vérités du christianisme sont bannies de dessus la terre, et celle que nous présentons ici, la pierre angulaire de cette religion sainte, est peut-être le plus méconnue. Elle a cependant été apportée par la lumière du monde lorsqu'elle a pénétré au centre de l'abyme pour convaincre de crime et d'impiété tous les sages de la terre. Jusqu'alors nul n'avait osé invoquer en doute que les sages, en pratiquant la vertu et sacrifiant toutes les choses de ce monde et eux-mêmes, pour atteindre aux cieux, n'en aient dû trouver les portes indubitablement ouvertes.

239. Ne croyons point que la face de la terre ait changé; les nations sont les mêmes et sous des noms différens, elles adorent les mêmes Dieux. La preuve, c'est qu'elles sont toutes aussi méchantes et qu'elles se conduisent aujourd'hui, soit individuellement, soit en masse, comme elles se conduisaient alors. O vie d'amour! quand nous seras-tu connue? quand pénétreras-tu dans notre vallée de misère? Tous les êtres ici-bas ne vivent que par eux et que pour eux; et la vie d'amour consiste à vivre par son frère et pour son éternelle félicité!... « Il y a encore beaucoup de chose que je ne puis vous apprendre, a dit le dixième Réparateur, vous ne pourriez point m'entendre; mais il a placé le germe de tous les mystères et ce germe impassible à la multitude des siècles,

triomphe ! Aujourd'hui la sagesse crie dans le désert pour la multitude, mais elle se fait entendre par un petit nombre d'élus ! et elle nous dit : le frère que nous devons aimer et pour lequel nous devons donner notre vie, tout ! est Caïn notre meurtrier. Or, où le trouverons-nous ? dans tous nos semblables ! car il n'y en a pas un qui ne nous donne continuellement la mort, et qui, sans le doigt du Tout-Puissant, ne nous devorât physiquement, comme il le fait moralement. A présent, comment aimerons-nous cet ennemi, puisqu'étant un *Caïn*, nous-même nous n'avons de facultés que pour haïr : c'est là le grand mystère dont notre frère céleste non-seulement nous a apporté la clef. Mais de plus, il est venu lui-même habiter au milieu de nous, où il est et sera jusqu'à la fin ; il a placé en nous le germe de son Etre divin afin que par ce germe, Abel, qui est *lui-même* mort en nous, tué par nous, puisse ressusciter. Alors seulement, par la résurrection du nouvel Abel en nous, nous pourrons aimer nos semblables ! notre Caïn !

240. Les avant-coureurs de l'aurore du jour divin qui se prépare, annoncent que le germe qui a été semé par la lumière du monde, est prêt à porter son fruit. Le corps a été mis à mort, le Verbe a été chassé de partout, mais son esprit est resté, et il ne se retirera point qu'il n'ait effectué le triomphe du germe céleste, pour qu'il fasse naître partout ses fruits paradisiaques.

O qu'il se trompe ! celui qui croit que le Fils du Très-Haut a été vaincu sur la terre, lorsqu'il a été accablé de souffrances et mis à mort par ses enne-

mis, après avoir été livré et abandonné de ceux qu'il avait élevés sur son sein ! auxquels il avait donné son propre corps et son propre sang pour nourriture. Non ! la gloire de l'Éternel n'a jamais été ternie, il a toujours été victorieux, et celui qui marche éclairé du flambeau divin, ne voit dans la mort et dans les souffrances de ce Fils bien-aimé que le complément du plus glorieux triomphe !

241. Tout est souffrance, tout est enfer et furies déchaînées pour l'enfant de la colère ! il est lui-même la racine qui produit ces fruits. Or, l'Enfant d'amour son frère, son Abel, qui n'est à jamais qu'un avec lui, quoique mort en lui, est altéré des fruits que la colère enfante, il cherche partout et l'enfer et la souffrance, il se présente aux furies déchaînées afin qu'elles le déchirent, et que sa vie et toute la magnificence des cieux qui *s'originise* de lui, passe en partage à son frère malheureux ; car c'est en lui et par lui seul qu'il veut jouir de toute la gloire et de l'éternelle félicité.

C'est ici que se développe le plus sublime mystère : partout où l'amour se montre triomphant, l'enfer et ses tortures sont dévorés ! Alors loin que nul puisse demander pourquoi le mal existe et de qui procèdent l'enfer et tous ses monstres, l'œil étonné les cherche en vain dans l'espace ! il ne voit partout que les cieux qui se déroulent, il voit la lumière éternelle qui les éclaire, et au lieu de furies, des légions d'anges toutes rayonnantes de splendeur, de sagesse et de gloire.

242. Remarquons bien que tout étant l'un dans

l'autre et à jamais la source ou racine l'un de l'autre, nous pouvons jouir au point même où nous sommes, soit des cieux, soit de l'enfer, selon que l'esprit que nous adoptons fait germer l'un ou l'autre. De sorte que, d'après cet esprit nous pouvons cueillir partout des fruits de vie ou de mort ; de vérité ou de mensonge, soit dans les sciences physiques, soit dans les sciences métaphysiques.

243. Le fluide astral dont nous traitons ici, procède de la plus terrible des puissances : là est un gouffre qui engloutit et dévore tout ce qui n'est point revêtu du bouclier divin. L'astrologie est sans contredit la science qui a enfanté le plus d'erreurs et qui a produit le plus de monstres. Mais si elle est telle entre les mains des enfans de la colère, elle présente entre celles des enfans de l'amour, une récolte d'autant plus abondante et plus céleste qu'elle aura l'amour lui-même pour racine. L'astrologie a bien certainement une base vraie, qui est l'influence astrale. Nier la base parce que les artisans de Babel ont bâti dessus avec les matériaux du mensonge, ce serait continuer à bâtir avec les mêmes matériaux ! Toutes les connaissances fondamentales que nous possédons, soit en astronomie, soit en physique, proviennent de l'astrologie. Toutes les doctrines des anciens sages n'ont point d'autre racine ; la métempsycose elle-même qu'une partie des habitans de la terre admet encore, nous est arrivée par elle.

244. Les hommes ont reconnu de tout temps que la porte à travers laquelle ils entrevoyaient la vérité leur était fermée ; et cette porte est l'écorce ex-

térieure, ou la forme sous laquelle chaque être et chaque chose se présente à nous. Ils ont alors inventé les sciences et les arts, ainsi que les morales et mille pratiques religieuses pour obtenir la clef de cette porte. Mais tous leurs moyens se sont trouvés infructueux, tous ont échoué dans leurs recherches. Cependant la clef a été trouvée, un seul la possède, c'est le lion de la tribu de Juda : il l'offre à tous, et par amour pour les humains, il ne peut la leur donner; elle dévorerait le téméraire qui oserait porter dessus une main indiscrete. Que fait alors le *Dieu-amour* ? Il se donne lui-même à sa créature, pour qu'en lui et par lui elle puisse jouir et de la vie et de la gloire éternelle. Il est venu sur la terre nous dire lui-même : « Venez à moi, je serai votre bouclier ; » venez à moi et suivez-moi, car en moi et par moi » vous pénétrerez partout. Je suis le seul qui remonte » à mon Père, et ma prière seule atteint à son trône ! » Je puis seul vous ramener victorieux de la source »ignée qui renferme tout, et où il faut que tout rentre pour recevoir la vie et puiser depuis la moindre » des connaissances jusqu'à la plus sublime. » Oh ! si la porte de ce centre universel nous était ouverte, et que nous y pénétrassions sous l'égide du Fils du Très-Haut, le Dieu tout amour, quelle créature céleste n'en ressortirions-nous pas ? Mais nous préférons y pénétrer par la colère, et en ressortir enfant de la colère !

• En vain la sagesse éternelle, l'unique Rédempteur nous dit : « Lors même que vous seriez plus noirs que les plus horribles ténèbres, plus bruts et plus

« impurs que la pierre couverte d'immondices ; en
 « moi et par moi vous deviendrez plus purs et plus
 « brillans que l'astre qui communique l'éclat aux
 « plus hautes régions célestes. » ; loin d'écouter la
 sagesse et d'imiter le Rédempteur , nous n'écoutons
 que nous-mêmes , nous ne suivons que notre volon-
 té , et nous cheminons dans l'abyme , enfantant con-
 tinuellement une créature infernale , qui se présente-
 rait , dès à présent , comme une furie de la légion co-
 lérique , si le voile miséricordieux ne venait point la
 couvrir pour que , pendant qu'il est encore aujour-
 d'hui , notre être intérieur , captif , puisse être rappelé
 dans la région céleste.

245. Nous devons bien baser nos idées sur ce
 que nous entendons par *écorce* ou le vêtement exté-
 rieur. L'écorce n'est point seulement tout ce qui
 tombe sous nos sens , mais encore tout ce qui est
 soumis à notre intelligence , c'est-à-dire tout ce qui
 est rendu sensible ou concevable par la lumière , l'u-
 niversel élémentalisateur ; soit que nous considérons
 cette lumière comme solaire ou intellectuelle ; car
 c'est elle qui nous présente en être , ce qui n'était
 auparavant qu'en puissance d'être. Remarquons bien
 que ni notre œil , ni notre intelligence ne peut arri-
 ver qu'à l'écorce. L'œuvre de la toute-puissance qui
 y est célée , ne peut point être saisie par des facultés
 limitées et mensongères.

246. Tous les sages ont parlé du néant des choses
 de ce monde ; une étincelle de lumière divine le leur
 avait montré , mais il faudrait que la même lueur
 nous éclairât , pour que nous pussions les compren-

dre : nous savons que la ligne et le point mathématique , ainsi que le voile ou le vase sont dans la même hypothèse , c'est-à-dire , sont l'un et l'autre à jamais *zéro*. Le point est le milieu des choses , la ligne est leur limite ; comme le voile , le vase ou l'écorce sont les moyens par lesquels nous saisissons les choses , soit avec nos sens , soit avec notre intelligence , mais ils ne sont pas les choses.

247. Si la sagesse éternelle déploie en nous la faculté qui peut nous faire comprendre le mécanisme de l'univers , tous les mystères se développeront devant nous , et ce qui aujourd'hui nous paraît le plus contradictoire , sera pour nous et le plus simple et le plus en harmonie.

248. Soit que nous considérions la marche de la création dans les infiniment grands ou dans les infiniment petits , elle est toujours la même ; à l'instant où la lumière jaillit du circonscripteur , de cet esprit qui plane au-dessus des eaux et au-dessus de l'abîme ; elle est la brillante enveloppe qui revêt la nature éternelle ; elle est , dans les mystères , le vêtement , la robe de nôce de l'épouse , de cette reine de l'universelle création , de cette éternelle vierge , qui n'est qu'une avec son époux. Suivons à présent la marche de la lumière lorsqu'elle arrive dans notre vallée de larmes , où elle ne revêt que la pourriture dans les choses et une prostituée dans les êtres. Aussitôt qu'elle est sortie de sa source pour être dispensée également à tous les êtres , elle pénètre à travers les puissances astrales , qui sont les portes de notre région , et ces puissances , selon la nature que notre être

commande en elles nous laissent parvenir, ou la lumière dans sa pureté, ou les ténèbres.

249. Les puissances qui nous environnent et qui font partie, physiquement et métaphysiquement, de notre système et de nous même, sont les astres. Nous ne pouvons d'aucune manière, atteindre à rien de réel au moyen de nos facultés dont le domaine est le mensonge et l'illusion ; il a donc fallu que la révélation nous enseignât, comme à toutes les autres nations qui ont été disposées à l'écouter, que Lucifer le prince de la lumière, la magnificence des cieux, atteignait par sa racine ascendante au centre même de la lumière éternelle d'où lui et ses légions furent précipités dans les ténèbres où ils se trouvèrent enchaînés et métamorphosés en des monstres et des furies d'autant plus horribles qu'ils avaient été des anges brillans d'une lumière céleste plus éclatante.

250. Ne croyons point, d'après la lettre de la révélation ou de tout autre écrit, de pouvoir saisir rien de vrai ! La vérité ne peut être connue que par l'enfant né de Dieu, parce que la vérité est Dieu. La nature extérieure est dans la même hypothèse que la révélation. Tout ce qui la compose ne nous est connu que par l'enveloppe ou l'écorce qui nous ravit la chose elle-même. De sorte que la lettre de la révélation est un tombeau qui ne nous présente que la mort, parce que nul ne peut recevoir que ce que peut lui montrer l'esprit qui domine en lui, au moyen des facultés que cet esprit peut seul y déterminer.

251. Notre intelligence ne pourra jamais com-

prendre comment tout est l'un dans l'autre, la partie contenant le tout, comme le tout contient la partie. Nous nous trouvons aujourd'hui dans la même hypothèse que Lucifer enchaîné dans les plus affreuses ténèbres, ne présentant plus aux facultés éveillées en nous que des créatures infernales, au lieu de créatures célestes, au lieu de l'image vivante du Tout-Puissant !

252. La cause première ou la loi qui a ordonné un si grand changement, est certainement l'universelle volonté, ou la toute-puissance du Créateur, puisqu'il ne peut à jamais y avoir qu'un seul Dieu et qu'une seule volonté.

Pour confondre les accusateurs de la bonté divine nous lèverons encore un coin du rideau, afin de montrer un des plus grands et en même temps un des plus profonds mystères : tout dans l'universelle création s'élève de la puissance absolue qui est Dieu, et reste à jamais bon et parfait ; mais de même que la racine est infinie, atteignant le plus haut des cieux et le plus profond de l'abyme, de même les créatures qui en émanent participent selon leur nature au caractère de cette racine ; elles ne seraient ni bonnes ni parfaites, et encore moins procédant d'une puissance infinie, si cela n'était point ainsi. Comme nous vivons dans un système où les ténèbres ayant enchaîné la lumière forment un voile impénétrable qui nous cache et les mystères de la sagesse et la beauté de la nature, nous remonterons à la cause de ce phénomène. N'oublions jamais que ce qui se passe dans l'univers a lieu avec les mêmes circonstances dans

la dernière molécule des corps ; de sorte qu'un atôme comme une molécule et un astre, sont égaux en puissance d'être. Nous ne devons point aussi perdre de vue que la créature qui physiquement et métaphysiquement occupa le fond du cloaque le plus impur, règne au même instant par sa racine au plus haut des cieux, couvert de gloire et de splendeur. Mais de même qu'il nous manque les facultés pour lire hors de notre domaine dans les infiniment petits et dans les infiniment grands ; de même, il nous manque celles qui pourraient nous permettre de voir dans une créature infernale, un être tout divin, étant au même instant et la gloire et l'ornement des régions célestes.

Les beautés de la création éveillées en faveur des êtres qui en jouissent, sont toujours le tombeau ou la cause de l'absence de celles qui ne sont point éveillées, soit que ce soit l'abyme ou les cieux qui déploient leurs merveilles. De sorte que les facultés des êtres peuvent d'autant moins saisir les créatures enchaînées ou non appelées à l'être, que ces facultés sont elles-mêmes leur tombeau et leurs chaînes.

253. Demander pourquoi la colère, l'abyme et toutes les légions infernales existent, c'est demander pourquoi les arbres ont des racines, et pourquoi les fruits naissent de la décomposition des autres corps ? La colère est la source de toute magnificence, l'abyme et le voile de tous les mystères de la création ; c'est là où sont élaborés les matériaux qui doivent produire les plus belles fleurs et tous les fruits célestes.

Le méchant dira-t-il, que s'il est méchant, il est dans l'ordre de la volonté divine, et que c'est pour la plus grande gloire de Dieu et le bonheur de ses créatures ? Nous condamnera-t-il comme les Païens condamnaient Saint-Paul, lorsqu'il voulait leur développer ce même mystère ? Ignorons-nous que tout ce qu'il peut dire, ainsi que ces derniers, ne peut être inspiré que par l'esprit de colère, d'après lequel tous ne peuvent que mentir et blasphémer, quelles que soient les paroles extérieures qu'ils profèrent. Oh ! combien ce même méchant serait sublime et séraphique ; s'il recevait l'esprit d'amour ? si son Abel qu'il met à mort, ressuscitait en lui ! A son entrée triomphante dans les régions célestes, il y aurait plus de joie, plus de chants d'allégresse que pour tous ceux qui y habitent constamment ! Mais à qui ferons-nous comprendre et où publierons-nous que cette rentrée triomphante est continuelle ?

La résurrection n'a jamais cessé, et l'Eternel, en se manifestant, et dans l'amour et dans la colère, en appelant tout à l'être, c'est-à-dire, en manifestant tout ce qui a été, qui est et qui sera, montre au centre de toute création, soit céleste, soit infernale, son image triomphante de l'enfer, et déployant toute la magnificence des cieux, soit comme une racine féconde dans les créatures infernales, soit comme une couronne de gloire dans les créatures célestes ! !

254. Qu'importe à l'Enfant d'amour le prétendu triomphe du méchant ? Peut-il même ne pas le désirer ! peut-il avoir d'autre but que la gloire et le bonheur de son frère, de son *ennemi* ! peut-il enfin

y avoir un seul méchant pour lui. Jusques à quand aurons-nous le langage des Gentils, chez lesquels tout est décidément mauvais, quoi qu'ils puissent dire ou faire, parce qu'ils ne connoissent jamais l'amour! Si nous sommes Chrétiens ou Enfans d'amour, nous mettrons tout notre bonheur dans la gloire et la félicité de nos ennemis; alors le triomphe du méchant loin de nous affliger, comblera nos vœux; ou sera-t-il d'ailleurs? où sera l'enfer qui le menace? L'amour ne métamorphose-t-il pas tout en région céleste et en être séraphique?

255. Il est inutile de vouloir pénétrer dans les mystères divins avec nos facultés; comment celles-ci reconnaîtraient-elles l'image céleste dans le règne animal où elle est enchaînée, puisqu'elles sont elles-mêmes le rempart qui nous la ravit; et comment l'enfant de la colère la reconnaîtrait-il, puisqu'il en est lui-même l'absence, et qu'il constitue son tombeau?

256. Si notre intelligence n'était point aveugle, même dans son propre système elle pourrait lire toutes les merveilles dans la nature extérieure. Mais là comme ailleurs, elle demeurera aveugle tant que la lumière du monde, que le monde méconnoît, ne naîtra point en nous. A présent comprenons bien que tout ce qui peut être dit, démontré ou expliqué par quel écrit que ce soit, est pour elle comme les couleurs devant les yeux d'un aveugle, parce que, quoiqu'elle puisse lire la lettre, elle ne peut nullement en comprendre le sens. De sorte que si une vérité quelconque pénètre en nous, ce ne sera certainement point par notre intelligence qui est et ne peut être qu'un

organe du mensonge ; mais bien parce qu'une faculté qui ne sera ni la chair ni le sang, sous l'empire de la volonté de l'homme, aura pénétrée en nous ; or cette faculté ou organe nouveau qui est la *foi*, appartient exclusivement au Verbe, elle est l'héritage de l'Enfant d'amour.

257: Nous avons avancé qu'une molécule infiniment petite renfermait aussi bien l'universelle création que la molécule que nous considérons comme infiniment grande, parce que celle-ci forme le cercle de notre intelligence. Si nous le remarquons bien nous reconnaitrons que l'immensité, que nous nommons notre univers, n'est qu'une molécule tout aussi petite relativement à l'infini que celle dont nous ne pouvons pas concevoir la petitesse. Le point que nous habitons est circonscrit par sept ciels, qui ont chacun pour couronne la magnificence et la gloire, et pour habitans des légions d'anges célestes. Lorsque nous concevons l'idée de l'abyme, ne le cherchons ni en haut ni en bas ; car c'est au centre de la magnificence et de la gloire même que la colère sollicitée par la volonté, fait son explosion, se répandant partout et en tout dans l'immensité ! Ne nous figurons jamais que l'amour et la colère soient divisés. Dieu n'est qu'un, indivisible. Il est amour comme il est colère. Si l'esprit de mensonge ne nous avait pas ravi jusqu'à la lettre, nous pourrions lire le texte de Moïse : il n'a jamais dit que Caïn et Abel fussent deux êtres ; mais bien, la colère comprimant l'amour dès le premier pas qu'Adam, enchaîné dans le règne animal, fait hors des régions

célestes. Or, si nous ne pouvons voir le tableau qui a été mis sous nos yeux ; si notre intelligence ne peut point comprendre les mystères traduits en notre langage, comment atteindra-t-elle aux objets qui forment les limites les plus reculées de son domaine ?

258. Les astres sont les seules portes ouvertes à travers lesquelles la gloire et les vertus célestes puissent arriver jusqu'à nous. Si nous habitons une atmosphère d'amour, cette gloire et ces vertus nous parviendraient dans l'état de perfection où elles sont lorsqu'elles s'élèvent de l'amour ; là où cependant elles doivent leur magnificence et leur splendeur à l'explosion colérique. Au premier pas que l'image et avec elle toute la création faite hors des régions célestes, elle pénètre à travers les astres où portes brisées de l'abyme où existe la puissance contractante et agglomérante, qui centralise l'essence même de la Divinité. Alors les vertus célestes ne sont plus que les vertus infernales ; et la gloire et la magnificence des cieux, ne constituent plus que les insondables ténèbres. Ici, nous ne comprendrons jamais avec nos facultés comment toutes les légions célestes suivent l'image de la Divinité, lorsqu'à travers les portes brisées elle descend jusqu'au fond de l'abyme.

259. Que celui auquel il en sera donné le pouvoir, lise la lettre de Moïse ; chaque puissance, à son entrée dans ce monde, fait valoir ses droits et remonte par son offrande au trône de l'Eternel. La colère qui domine sur les mers et sur tous les autres élémens, fait jaillir leur essence en oblation au Très,

Haut ; et l'amour qui préside à tout ce qui a vie, compose aussi une offrande avec les essences des puissances qui forment son domaine. Cette dernière offrande étant reçue favorablement, l'amour rentre dans les régions célestes, et la colère seule pénètre dans l'abyme. Ne voyons point là cependant de division ! Abel tué par Caïn, reste enchaîné dans celui qui est son tombeau et son meurtrier ; mais la gloire des cieux n'en est point diminuée. O combien, au contraire, elle reçoit d'éclat de cette mort mystérieuse ! Abel qui ne peut vivre que d'amour, qui ne peut obéir qu'à la loi d'amour, peut-il périr ? Y existe-il une puissance qui puisse le vaincre et le mettre à mort ? N'est-il pas à jamais et triomphant et glorieux. Cependant sa vie consiste dans son éclipsement continu, ou passage dans les essences de son frère qu'il entraîne par une éternelle ascension dans les régions de l'amour où la colère et l'amour ne sont qu'un, où l'auguste fraternité prouve l'indissolubilité de son lien, où l'amour prouve même qu'il n'a jamais été altéré. Mais comment parler de la marche de la création sous la loi d'amour dans une région où tout est sous celle de la colère.

Remarquons à présent, que l'oblation de la colère étant repoussée, celle-ci s'élève comme une explosion en sens contraire que celui de l'amour, atteignant dans sa marche les antres les plus bas comme les points les plus hauts de l'abyme, dictant partout ses lois. Alors les régions célestes qui suivent la colère, entrent dans la même hypothèse que le meurtrier Caïn, elles servent de tombeau à toutes les vertus et puissances

célestes ! Lucifer et ses anges qui composent ces légions s'arrêtent aux portes de notre domaine où ils déterminent aussitôt leur habitation, que nous nommons astres. C'est de cette multitude incalculable de points qu'ils dominent dans notre domaine où ils ne peuvent pénétrer que par l'influence que nous nommons *fluide astral*.

260. L'influence astrale au lieu d'être éveillée selon le mode colérique, pourrait tout aussi bien l'être selon le mode d'amour. Le grand mystère qui se présente ici est hors du cercle d'activité de notre intelligence : la volonté qui peut commander à l'un de ces deux modes, doit nécessairement appartenir à la source universelle ; car il ne peut y avoir qu'une seule volonté éternelle, et cette volonté ne peut être mise en jeu que par l'image du tout-puissant Créateur. L'image qui triomphe dans notre système, que nous nommons le règne *homo-animal*, est le vieil homme enchaînant le nouvel homme, Cain tuant Abel, la colère englobant l'amour, Satan enfin, le père du mensonge ou la racine ignée de laquelle tout dans notre univers s'élève, se mettant à la place du Verbe, animant tout, et pouvant réclamer comme ses fruits, ses œuvres et ses enfans, tout ce que nous pouvons connaître et concevoir. Cette image a pu mouvoir l'éternelle volonté qui a déterminé le triomphe de la colère, laquelle en s'élevant de l'abyssus place son sceau sur toutes les créatures, à l'instant où elles jaillissent de l'universelle source, et toutes sont participantes de la puissance colérique de leur dominateur.

261. Nulle langue n'a jamais pu exprimer, ni aucune intelligence comprendre ce que sont toutes les créatures à l'instant de l'explosion ou ascension de leur éternelle source. Là, tout est bon, pur et parfait, et reste à jamais tel, s'élevant triomphant dans les cieux, accompagné de toutes les vertus et propriétés célestes les plus ineffables. A présent nous savons que l'Éternel ne serait point infini, si non seulement tout ce qui est, mais encore tout ce qui peut être à à jamais existant ou conçu, n'était pas à l'instant même. Or, tout est l'un dans l'autre, et la créature la plus céleste, qui brille de mille beautés, au comble de la gloire et de la perfection, n'en atteint pas moins, par toutes ses racines, aux points les plus reculés de l'abyme, quoique les fruits qu'elle reçoit par ces mêmes racines soient tous paradisiaques et parfaits, enchaînant, par la puissance de l'amour, toutes les vertus, qualités et propriétés de ce même abyme, c'est-à-dire leur servant de voile et de tombeau. C'est ce que nous remarquons dans notre ordre actuel, où les fruits de la colère que cette puissance satanique fait triompher, enchaînent ou tiennent dans la tombe toutes les vertus paradisiaques; de sorte qu'aucune d'elle ne peut arriver jusqu'à nous, sans que pour cela aucune d'elle cesse de triompher dans les cieux.

262. Pénétrons nous bien de cette base fondamentale de l'unique et véritable religion: *Tout ce que nous connaissons ou pouvons concevoir dans ce monde, n'est que la prison, ou plutôt la cause de l'absence des êtres et des vertus célestes; où nous*

sommes nous-mêmes, l'enfant de la Divinité n'est plus. C'est pourquoi le divin Rédempteur nous a indiqué le chemin de l'abnégation, de la mort, à nous et à tout ce que nous aimons à cause de nous. Il est venu nous enseigner par son exemple le sacrifice absolu de nous-même dans le temps et dans l'éternité, pour la gloire et le bonheur de nos frères.

263. Tout dans l'immensité est uni par des liens indissolubles; nous parlons de la fraternité qui existe entre nous avec une légèreté inconcevable. Le bout des lèvres prononce : *tous les hommes sont frères !* Mais l'intelligence est loin de comprendre comment tout ce qui est frère n'est qu'un; elle conçoit bien moins encore comment la vie et la félicité paradisiaque consistent dans la multiplicité de l'être, qui pour cela ne cesse à jamais d'être qu'un; de sorte que les frères jouissent dans leurs frères et par leurs frères des beautés de l'infinie création. Notre intelligence arrive bien jusqu'à la circonstance de Caïn et d'Abel, circonstance qui est tout aussi présente et à venir que passée; mais nous ne pénétrons point le mystère, et par conséquent nous ignorons et les antécédens et le but de l'œuvre. Moïse, dans sa description, remonte jusques à nos limites qui sont les portes de ce monde, sans pouvoir passer au-delà. Lorsque l'intelligence veut franchir ces limites, elle devient aveugle et extravagante; alors elle demande si la même source a produit le bien et le mal; pourquoi la chute n'a point été prévue et prévenue par la Toute-Puissance? et mille autres absurdités semblables, comme si Dieu n'avait pas toujours fait ce qu'il a voulu et comme il a voulu.

264. Moïse n'étant que l'organe de la Divinité, n'a point pu briser les portes scellées pour nous conduire dans notre nouvelle patrie ; il n'y a que la puissance infinie qui ait pu lutter contre elle-même, c'est-à-dire commander ses lois. Les portes du Ciel n'ont pu s'ouvrir que devant le nouvel Abel qui n'est qu'un avec son Père et à jamais *un* avec son frère, quoique celui-ci soit son meurtrier !

265. A présent si nous voulons arriver au-delà des portes brisées dans les régions de l'amour, ouvertes par le Rédempteur, et y lire les hauts mystères, ce n'est ni avec notre intelligence, ni avec notre volonté cupide, ni avec nous-même, ni avec rien enfin de ce que nous connaissons de nous, que nous pouvons y parvenir ; mais bien au moyen de la semence qui est en nous, laquelle doit détruire tout ce qui est de nous, jusqu'à notre corps, que nous ne connaissons pas plus que le nous-même, tant est grand notre aveuglement.

266. Si la lettre même de la révélation n'était point célée pour nous, nous pourrions connaître ce qu'est notre corps, ou le voile qui constitue notre existence extérieure. Moïse, qui n'a pu s'expliquer que par métaphore, nous apprend que le serpent, qu'il explique être ce qu'il y avait de plus beau et de plus brillant dans l'animalité, et que le sens hiéroglyphique nous présente pour être le cercle des passions, sentimens, etc., source de toute beauté et de toute jouissance : que le serpent, disons-nous, tenta ou attaqua Adam et qu'étant arrivé jusqu'à lui, en y pénétrant par Eve, sa faculté volitive paradisiaque le vainquit.

La sagesse nous apprend encore , par la bouche de l'Apôtre , que nous sommes esclaves de celui par lequel nous sommes vaincus. Or , à l'instant où nous succombâmes en Adam , circonstance qui a lieu à présent comme alors , nous devînmes esclaves de l'animalité , et dès-lors on ne vit plus , on ne connut plus en nous que la puissance qui nous avait vaincus et revêtus de son être , afin qu'elle seule , en conséquence de sa victoire , vécût et triomphât en nous. Moïse explique parfaitement , par le sens hiéroglyphique de la langue qu'il emploie , que le serpent , cercle des passions , est un principe aveugle qui , entre les mains d'un être céleste ; présente toute la beauté des vertus les plus sublimes , comme entre nos mains il ne présente que l'ardeur cupide , le propre intérêt , ou l'égoïsme , et toutes les autres passions analogues.

267. Rien n'est plus essentiel que la connaissance de nous même , et il n'y a rien qui nous soit plus étranger. Nous sommes composés de deux racines , c'est-à-dire de deux êtres voilés et à jamais celés pour notre intelligence ; ces deux êtres sont le vieil homme enchaînant le nouvel homme , Caïn tuant Abel ; de sorte qu'il n'y a en nous qu'un seul être triomphant et qui en détermine un troisième qui l'enchaîne et lui sert de tombeau ; quoique ce dernier ne soit qu'un simulacre d'être ou un non être. Les deux premiers êtres , dont un a la racine colérique et l'autre la racine d'amour pour source de vie , ne peuvent être ni enchaînés ni détruits par l'enveloppe extérieure ; celui des deux êtres qui triomphe , commande toujours à l'enveloppe , qui est le corps du serpent ou toutes

les passions et facultés que nous pouvons concevoir ou connaître en nous.

Néanmoins ne nous figurons point que nous soyons formés par deux êtres ; dans l'image parfaite, l'amour et la colère ne sont qu'un , et l'être extérieur appelé par cette image, constitue avec toutes les autres créatures l'éternelle création qui est par la toute puissante volonté ; mais où nul des êtres ne jouit de cette volonté que par sa racine ; tous n'y ont en partage que la puissance volitive ou volonté animale.

268. Quelle que soit la sublimité des morales anciennes , si les sages qui les ont dictées n'étaient point renés du Verbe , ils n'ont pu sortir hors des limites de leur enveloppe , et ils n'ont rien pu nous communiquer qu'en langage animal , et qui n'appartient au domaine de l'animalité. Lorsque , dans l'antiquité , quelques-uns de ces sages ont ébranlé leur voile ou enveloppe , soit par leurs austérités , leurs prières , ou autres moyens que leur indiquait leur sagesse , ils n'ont trouvé en eux que la racine colérique qui les a de suite menacés de tout dévorer , ainsi qu'elle dévorerait tout à l'instant même , si elle pouvait être mise à nu en nous. Alors ils ont élevé des sanctuaires et creusé des temples souterrains pour y déposer les mystères qu'ils entrevoyaient à travers le voile ébranlé de la racine colérique ; là , ils évoquaient les puissances de l'abyme sous les noms de différentes Divinités ; ils brûlaient nuit et jour de l'encens sur leurs autels , et ils présentaient ces idoles infernales aux peuples qu'ils aveuglaient , afin que tous les adorassent sous le nom du vrai Dieu.

269. Ce que nous offrons ici à la méditation des amis de la vérité, est de la plus haute importance. Là est l'origine de tous les cultes connus et reçus avec enthousiasme sur la terre. Le Dieu inconnu, annoncé par l'Apôtre aux Gentils, qui eux-mêmes avaient érigé un temple à une idole sous ce nom, est plus inconnu qu'on ne peut se le figurer. Nous avons dit que toute idée de Divinité, ou d'une puissance créatrice quelconque, n'est plus qu'une idole aussitôt qu'elle a été reçue en nous par nos facultés; c'est-à-dire que nous avons pu la concevoir. Lorsque nous nommons Dieu, et que par ce mot nous croyons exprimer l'éternel Créateur; lorsqu'au moyen de nos conceptions ou de notre intelligence, nous avons voulu dépeindre ses attributs et qualités; nous n'avons fait qu'élever des remparts qui nous cachent sa face. Nous avons fait comme les insensés Israélites, qui, à l'instant même où Moïse du haut de la montagne, reçoit la loi qui leur défend de se former des idées de la Divinité, se fondaient un veau d'or, et même nous sommes pires, car les idoles que nous nous forgeons ne sont que dorées.

270. Certainement nous serons violemment combattus et très-peu compris, lorsqu'en remontant à l'origine des choses et à la réalité des êtres, nous dénonçons la sagesse humaine et toutes ses morales les plus sublimes, comme appartenant au domaine de l'animalité. Cependant Brama, Fô, Zoroastre, Confucius, Pithagore, Socrate, et tant d'autres sages qui ont atteint à des mystères d'autant plus élevés qu'ils sont plus éloignés de notre siècle, n'ont point

franchi les limites de ce monde ; ils n'ont pu nous parler qu'un langage animal, et par conséquent, rien exprimer qui n'appartînt à ce domaine. Bien des siècles avant eux, des sages puissans et redoutables avaient ébranlé l'enveloppe miséricordieuse : notre ordre extérieur qui n'est rien, mais qui renferme tout. La révélation qui nous les a cités les nomme *géans* à cause de leur sagesse et de leur force. Ne concevons en cela rien de physique, quoique l'être extérieur qui est une conséquence, un résultat de l'être intérieur, soit toujours plus ou moins en analogie avec sa racine.

271. Ces géans que la superstition et l'ignorance nous peignent comme des monstres, précipités des portes du ciel qu'ils voulaient escalader, sont cependant bien différens de ce que nous nous les figurons ; ils étaient les descendans des Élohims ; ils triomphèrent à cause de la puissance de leur racine, selon le mode de la colère ; alors, s'unissant à la folle épouse, l'*animalité* où notre cercle, notre être extérieur, ils la conduisirent avec tout son apanage jusques aux portes du ciel, d'où ils ne purent être précipités que par la Toute-Puissance, ou le doigt de Dieu. Ne croyons point qu'ils aient pu parvenir jusqu'aux portes des régions célestes sans avoir décoré leur humanité ou folle épouse, de vertus si séduisantes qu'elles semblaient appartenir à un ordre tout divin.

272. Nous parlons aujourd'hui de la sagesse des Egyptiens et des Chaldéens : nous la jugeons sur quelques lambeaux défigurés qui nous en restent, et

ces lambeaux quelque défigurés qu'ils soient, nous forcent encore à l'admirer ; mais que dirions-nous, si les hauts mystères de leurs prédécesseurs étaient arrivés jusqu'à nous ? Ne mettrions-nous pas ceux qui en possédaient la clef au rang des Dieux ? Serions-nous plus sages que toutes ces nations anté-diluviennes !

273. Toutes les morales ou religions, excepté la chrétienne, nous enseignent à nous conduire par la *volonté de l'homme*, à nous guider par nos *fautes* qui ne sont autres que la chair et le sang, et ces morales n'ont produit que les faux sages ou géants, qui sont les *justes propriétaires* de tous les siècles, elles ont produit les Scribes et les Pharisiens hypocrites qui occupent les premières places, aujourd'hui comme à l'époque où ils furent foudroyés par le Rédempteur. Or, toutes les morales reçues de nos jours sont loin d'être chrétiennes, l'esprit d'orgueil et de colère qui nous domine tous, ne nous le prouve que trop.

274. Le nouvel être qui naît en nous lorsque l'esprit d'amour y domine, apporte avec lui son habitation qui se compose des nouveaux cieux et de la nouvelle terre dans toute leur pureté ; il apporte aussi son vêtement qui est la lumière triomphante des ténèbres et les enchaînant irrévocablement. Or, comprenons bien que ce nouvel être qui est enfanté par le regard du Verbe qui se réfléchit en nous, et qui est lui-même Fils unique du Très-Haut, est le seul qui puisse prier, s'élever à son Père et aimer ses frères ; quant à nous et tout ce que nous pouvons concevoir de nous dans l'état de dégradation où

nous sommes, étant des images ou réflexions de Satan lui-même, il nous est impossible d'avoir une bonne pensée ni un bon désir, et encore plus d'aimer.

275. Le Verbe éternel, en pénétrant dans ce monde victorieux de la mort et de l'enfer, a répandu sur le germe divin qui existe dans toutes les œuvres de son Père, l'esprit d'amour que lui seul pouvait nous apporter. Il a introduit cet esprit au centre du domaine de la mort, au sein même des enfers; de sorte que tout être dans quelque état de perversion que nous le voyions réduit, est sous la protection de cet esprit qui prie en lui et pour lui avec des gémissemens ineffables, afin d'obtenir le triomphe de l'amour; et si le méchant ne faisait pas des efforts continuels et inouis pour l'empêcher, l'esprit d'amour montrerait en lui son fruit ou l'Enfant d'amour, et avec lui les cieux et le nouvel Eden qui lui servent de demeure.

276. Ne nous figurons point cependant que les résistances du méchant puissent nuire à la gloire de l'Enfant d'amour et enchaîner la magnificence céleste; là, au contraire, est la source éternelle et de la splendeur et de la beauté des cieux; seulement le méchant ferme en lui toutes les facultés au moyen desquelles il pourrait jouir des régions de l'amour, et il s'ouvre continuellement les portes de l'abîme.

277. Lorsqu'en analysant notre système temporel nous expliquons la marche du fluide astral, nous ouvrons la porte du champ le plus vaste que puisse parcourir la science. Or, rien ne devrait nous étonner davantage que l'ignorance où nous sommes à

l'égard de cette influence qui est la cause déterminante des qualités et propriétés de tout ce qui existe dans le temps.

278. Le fluide astral est l'esprit ou la source de la lumière, qui s'est saturé des qualités, vertus et propriétés des puissances astrales à l'instant qu'il les traversa pour arriver jusqu'à nous. Nous pouvons saisir les qualités, mais jamais l'esprit lui-même. Les astres, ainsi que nous l'avons dit, sont les portes ouvertes pour arriver à notre domaine. Cette multitude infinie de points que nous croyons lumineux, sont autant de globes opaques enchainant par leurs ténèbres les anges de Lucifer, qui sont eux-mêmes les causes déterminantes de ces habitations et aussi de leur nature ténébreuse.

279. Lucifer, comme prince de la lumière, est le ministre du Très-Haut; il est destiné dans le domaine de l'amour à vêtir de la lumière toutes les créatures célestes, lorsqu'elles s'élèvent, pures et parfaites de l'éternel centre. Soit que nous considérons la lumière dans son éclat, faisant l'ornement des enfans des cieus, soit qu'analysant sa nature, lorsqu'enchainée par la colère elle revêt tous les enfans de l'abyme, elle reste toujours célée à toutes nos facultés. Lucifer, qui en est le prince dans l'un comme dans l'autre état, est un ange ou ministre du Très-Haut. Inférieur dans son ordre à l'Élohim, il n'est point l'image de la Divinité, mais le serviteur. De sorte que l'homme, par sa racine colérique, ou l'homme par sa racine d'amour lui est supérieur, mais non point l'homme tel que nous le connaissons

ou que nous pouvons le concevoir ; car toutes nos facultés, ou tout ce qui est intelligible en nous , reçoit son vêtement ou son intelligibilité de la lumière ou de Lucifer lui-même, et notre être n'est pour nous que par ce vêtement ; de sorte que sous ce rapport extérieur, Lucifer serait notre père.

280. Nous ne devons jamais considérer Lucifer comme étant exclusivement un ange de ténèbres. Il suffit qu'il ait été l'ange le plus glorieux des cieus, pour que, par une conséquence de l'immuabilité des œuvres de l'Éternel, il le soit encore ; seulement, dans l'ordre colérique il se présente à nous comme l'ange de ténèbre, parce que dans cet ordre il n'existe point de faculté qui puisse le recevoir sous une autre nature. Comme ministre du Très-Haut, cet ange atteint partout où son maître l'envoie, au plus haut des cieus où il déploie la lumière dans toute sa splendeur, et au plus bas de l'abîme où il se manifeste par l'insondable ténèbre.

281. Enchaînés dans ce monde, nous ne pouvons pas lire les mystères avec notre être extérieur parce que celui-ci n'appartenant point à l'éternité, ne peut nullement connaître la lumière éternelle ; ni les ténèbres de l'abyme qui tiennent de même au régime éternel. Nous vivons ici-bas sous un voile épais et miséricordieux qui nous ravit momentanément l'éternité à laquelle nous appartenons. Or, ce voile en nous ravissant également notre céleste patrie, et l'abyme ouvert pournous engloutir, suspend le triomphe de Satan sur Eden, sur cette région mystérieuse réfugiée avec tous les Enfans d'amour,

au centre de cet ordre temporel ainsi que dans les êtres qui l'habitent. Remarquons que les êtres et les choses en voilant le mystère, sont d'autant plus bas et même d'autant plus horribles que les beautés qu'ils renferment sont plus hautes et plus sublimes.

282. Le mystère de Lucifer précipité des cieux est, comme tous les autres mystères, à jamais célé à nos facultés ; lorsque celles-ci ont voulu le lire dans la révélation, elles n'ont pu nous présenter qu'une histoire d'autant plus ridicule qu'elle était plus à la portée de notre intelligence. Les hommes, de tous temps, ont métamorphosé les mystères les plus saints en matériaux d'idolâtrie ; or, ce sont les religions les plus saintes qui après nous avoir été révélées, ont produit, étant saisies par nos facultés corrompues les idolâtries les plus absurdes. Quelques vrais sages en appercevant cet écueil ont voulu nous l'indiquer afin que nous l'évitons, ils nous ont montré la *foi* comme l'arche du Salut ; mais qui les a compris ? Quel est celui d'ailleurs qui veut marcher sur les traces du sage des sages, afin qu'en l'imitant nous devinssions un seul être avec lui, et que par lui nous puissions posséder cette *foi* salutaire, qui commande aux montagnes, qui commande à l'univers entier !

283. Il est essentiel de bien comprendre, sinon la nature, du moins la marche de la lumière et l'état dans lequel nous la possédons ; car elle est la cause de tous les phénomènes, le fluide astral n'ayant d'action que sur elle. Si nous avons saisi le mécanisme de notre univers, nous avons dû reconnaître

que la source de la lumière était partout, puisqu'elle s'origine du circonscripteur qui environne les molécules infiniment petites, qui composent notre vaste univers, avec les mêmes circonstances qu'il circonscrit cet univers lui-même.

284. Dans les régions célestes, là où le circonscripteur, l'esprit de Dieu, est dilaté par l'amour, ou la force expansive, la lumière jaillit dans tout son éclat, elle est le tombeau ou cause de l'absence de ténèbres.

Dans l'abyme, là où l'esprit de Dieu est comprimé par la colère, force compactante et durcissante, les ténèbres s'élèvent dominant sur tout, elles constituent l'absence ou le tombeau de la lumière.

285. Ainsi que nous l'avons expliqué, tout est l'un dans l'autre, tout est racine l'un de l'autre; les idées de distances, de temps, de grandeur et de lieu, n'étant que des erreurs de nos facultés.

286. Aux limites de notre univers, là où l'amour disparaît en entrant, par l'effet de la colère, commence l'action de la force compactante : la lumière en s'élançant du circonscripteur, arrive à ces limites, où elle prend une nature inverse. Toutes les légions d'anges ou de puissances célestes qui l'habitaient, suivent la même marche; au lieu d'être les légions de Lucifer, prince de la lumière, ce ne sont plus que celles de ce même ange devenu source de ténèbres.

287. Le fluide astral que nous amenons aussi près de l'intelligence qu'il est possible, ne prend ce nom qu'en sortant des astres; avant d'y entrer il est l'esprit inintelligible, lequel nous arrive après

avoir traversé ces astres qui sont les portes ouvertes de notre système, et il ne nous parvient qu'après s'y être saturé des vertus, qualités et propriétés, éveillées selon le mode colérique. Il traverse d'abord la première couche éthérée qui se compose des derniers anneaux des corps en expansion. Il agit sur ces corps en raison de la quantité de lumière qui les revêt. Sous son action, les corps nous paraissent changer de nature parce que la lumière change de forme en se dilatant ; mais leur principe fondamental ou nature, ne varie point ; c'est dans ce mouvement d'expansion qui est continué sous l'influence astrale qu'il y a un effet lumineux de produit, et que les corps acquièrent de nouvelles qualités, formes et propriétés.

Le fluide passe successivement à travers toutes les couches formées par les corps dilatés, en répétant le même phénomène.

238. Les corps en se dilatant, s'élèvent dans l'espace, selon la loi de gravitation qui fait que toutes les masses vont chercher leur centre de gravité, soit qu'elles montent ou qu'elles descendent. Dans leur ascension elles se dilatent continuellement en produisant un effet lumineux. Cet effet arrive à notre vue dans toutes ces circonstances, il nous représente une atmosphère de lumière que nous désignons sous le nom de soleil ou d'un autre astre. Le fluide astral, en suivant constamment sa marche, arrive sur la surface opaque de notre planète, dans un laps de temps qui est nul, puisqu'une influence agit aussi vite à une grande distance qu'à une petite ; il en est d'elle comme de la pensée.

289. Nous avons présenté les corps comme étant doués d'une puissance absolue, ainsi ils ne peuvent être pénétrés, ni influencés par rien. Ils n'obéissent à jamais qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire aux puissances qui les composent ; ils sont tout métaphysiques ; nous ne connaissons et nous ne pouvons concevoir d'eux que leur enveloppe qui leur est étrangère. Les trois puissances qui les composent, sont toutes aussi inconnues ; nous les désignons par des noms dont les effets qu'elles produisent nous ont donné l'idée. Or, ces trois puissances inséparables des trois effets qu'elles commandent, se montrent toujours sur un même point que nous nommons *corps*. Ce point qui est partout, ne nous devient sensible que par la présence de la lumière qui, en venant le revêtir, détermine pour nous la présence du corps que nous voyons et dont nous jouissons.

Soit que la lumière, qui seule obéit au fluide astral, occupe un espace plus ou moins grand, les corps qui en sont revêtus sont invariablement les mêmes ; et, comme nous l'avons expliqué, ils peuvent, selon la quantité de lumière, et selon les qualités et propriétés qui sont en elle, et qu'ils fixent ou revêtent, représenter avec la même facilité des univers infiniment grands, ou des molécules infiniment petites pour nous.

290. Il est impossible d'expliquer toute l'étendue de la puissance des corps ; les savans modernes qui ont aperçu en eux un ombre légère, un reflet éphémère de cette puissance, mais qui n'ont vu partout

que de la matière ou principe inerte , et qui ont pris l'effet pour la cause , l'enveloppe ou l'écorce pour l'objet , ont dû nécessairement tomber dans le matérialisme , n'admettant d'autre Dieu que la matière. Or , si à la faveur de la lumière d'en haut ils fussent arrivés à la connaissance de la vraie science , ils ne se seraient point limités par orgueil à leurs propres facultés , et au lieu d'avoir vu de la matière dans les corps , ils n'y eussent vu que l'image de leur Créateur , le saint TRINAIRE , ou les Elohim manifestant continuellement tout ce qui existe et toujours existé dans le sein de l'éternel Père.

291. Ne comprenons point que le fluide astral soit d'une nature à pouvoir être compris par nos facultés. Tout ce que nous pouvons en connaître sont les qualités et propriétés qu'il a la faculté de transmettre à la lumière. Nous concevons dès-lors que ce fluide rencontrant une plus grande quantité de lumière fixée par les corps sur un même point , se dépouille , en raison de cette quantité , des propriétés dont il n'est que le dépositaire et le modificateur. Mais comme les dernières particules qui restent combinées sont toujours adhérentes avec plus de ténacité , le fluide pénètre jusqu'aux points les plus rapprochés du centre de notre planète , communiquant là encore quelques qualités à la lumière , qui néanmoins y est accumulée avec plus d'abondance que partout ailleurs.

292. Le fluide astral , après s'être dépouillé des qualités , vertus et propriétés qu'il avait reçues en traversant les astres , et aussi de la lumière qu'il di-

rigéait, et au moyen de laquelle seule il pouvait nous apporter ces vertus et qualités, est réduit à l'état de pure influence ou esprit. Comprendons bien qu'à l'instant de l'émission de la lumière qui s'élève de toutes les circonscriptions des corps, des molécules ou des univers, elle s'identifie avec les vertus et qualités que lui fournissent les astres ou portes qu'elle traverse, et elle devient l'influence ou puissance opérante de ces mêmes astres. C'est dans cet état d'union, et à la lumière et aux vertus qu'elle renferme, que nous la nommons *fluide astral*.

293. Le mécanisme de l'expansion des corps sous l'influence astrale, donne lieu à la multitude de phénomènes que nous connaissons. Les corps, en entrant en expansion, divergent en tous sens, repoussés par leur propre centre. Rappelons-nous bien que le corps par lui-même est un sanctuaire inviolable; le fluide astral, en pénétrant son enveloppe, communique à celle-ci ses qualités, et aussitôt cette enveloppe est repoussée ou réfléchiée par son centre vers les corps ambiants, auxquels elle cède la surabondance de vertus et qualités dont elle vient d'être saturée, leur faisant produire par réaction les mêmes phénomènes qu'elle avait elle-même manifestés sous l'action directe du fluide. Les corps ambiants agissent à leur tour de la même manière, en produisant toujours un effet moindre, jusqu'à ce que cet effet, devenu presque insensible, reste successivement nul. Comme il y a un effet lumineux de produit toutes les fois que les corps changent de formes par l'action directe ou indirecte du fluide, nous obtenons d'abord

l'effet lumineux qui diminue insensiblement sous la réflexion répétée de ce même fluide sur les corps ambiants. C'est de cette manière que sont produits les crépuscules et les aurores, et que les ombres ne sont pas d'une obscurité absolue. Il n'y a point d'expansion par l'action du fluide, qui ne soit réfléchi sur les corps ambiants; dès-lors il y a une réaction générale dans tout notre système, des corps les uns sur les autres.

Lorsque le fluide nous arrive des étoiles les plus éloignées, son action est presque nulle pour nous, et comme la réaction est toujours moindre que l'action, nous apercevons difficilement les crépuscules ou aurores produites par les étoiles même les plus rapprochées; et la réaction ne nous est rendue bien sensible, que lorsque l'action a été produite par le soleil.

294. Quelle que soit l'opacité ou la densité d'un corps, la superficie ou la circonférence de ses molécules est toujours diaphane, ainsi que nous l'avons expliqué. La partie diaphane étant plus susceptible d'être pénétrée par le fluide que le centre qui le réfléchit, renferme plus particulièrement les qualités et propriétés que nous connaissons au corps. Mais si cette partie diaphane n'était pas continuellement dilatée par l'expansion de la molécule qui, dans l'acte de la création, s'élève triomphante dans l'espace, par une explosion constante, les corps ne nous présenteraient ni forme ni couleur, ni végétation ni croissances, ni aucune de leurs vertus et propriétés. Nous reconnaissons bien que sans l'action

des dissolvans sur les corps, nous ne pourrions nullement jouir de leur sapidité ; mais notre intelligence atteint difficilement au mode selon lequel nous jouissons de la création, et comment tout pour nous n'a l'être qu'en cessant d'être. Cependant si nous méditons sur notre propre existence, nous reconnaissons que nous ne sommes, ou que nous ne jouissons de la vie que par la succession des desirs ou des pensées qui s'éclipsent devant ceux qui leur succèdent.

295. De quelle manière que nous puissions considérer l'influence astrale, notre intelligence n'en saisira point la nature ; nous ne pouvons point la regarder comme un fluide, ni comme un corps, ni comme un effet, mais comme une puissance inconnue, saturée des qualités, vertus et propriétés des astres qu'elle a traversés. Si nous la nommons *fluide*, c'est pour la désigner, comme l'on fait en algèbre à l'égard des inconnus, par des signes quelconques.

296. Tous les corps qui sont en opposition aux astres, sont sous l'action du fluide astral ; celui-ci se porte en ligne droite vers tous, il pénètre leur enveloppe en lui communiquant les qualités des astres ; mais il ne pénètre point les corps, parce qu'ils sont l'effet de trois puissances absolues qui sont la cause de leur inviolabilité et de leur indestructibilité ; il traverse cependant les masses que nous nommons vulgairement corps ; ce fluide suit pour cela la circonférence des molécules qui composent ces masses, pénétrant leur enveloppe ou les ténèbres qui nous les voilent, et y opérant les phénomènes qui nous frappent. Le côté des corps exposés aux astres éprouve toujours une décomposition plus précipitée.

297. La marche du fluide astral a lieu avec des circonstances qui nous sont sensibles, lorsqu'elle s'exécute dans notre système général, qui lui-même n'est dans tout son ensemble qu'une molécule infiniment grande pour nous, parce que ses limites sont celles de notre intelligence; mais elle est elle-même, comme nous l'avons dit, infiniment petite relativement à l'infini. Cette marche a également lieu dans les molécules infiniment petites, quoiqu'avec des circonstances qui n'arrivent point jusqu'à nous. N'oublions pas que chaque molécule, quoiqu'infiniment petite, est entourée du circonscripteur qui forme pour elle un espace infiniment grand. Chacune compose à elle seule un système, et tous a ses points d'influences, portes ou astres desquels elle reçoit ses vertus et qualités. Ce phénomène qui n'arrive point jusqu'à nous parce que nous n'avons point de faculté à sa portée, n'en a pas moins lieu avec autant de magnificence et présentant le même intérêt que dans notre système général. Nous sentons cependant, sans pouvoir le concevoir, comment il se passe sous nos yeux une infinité de phénomènes que nous ne pouvons point saisir. Or, tout a lieu l'un dans l'autre et la marche de l'un ne nuit point à celle de l'autre.

298. Dans les masses dures et opaques, l'esprit qui forme le circonscripteur, limitant ou circonscrivant les molécules qui les composent, est extrêmement comprimé; et il l'est d'autant moins que ces masses sont plus dilatées comme dans les gaz. Observons à présent que là où l'esprit est le plus comprimé, il y a le plus de lumière de produite; or, là

où il y a beaucoup de lumière, il y a beaucoup de ténèbres, car ainsi que nous l'avons expliqué, la lumière ne peut arriver dans notre système, qu'enchaînée dans les ténèbres, comme dans l'ordre céleste où tout est sous la loi d'amour, les ténèbres ne peuvent arriver qu'enchaînées par la lumière. Dans l'une ou l'autre circonstance, l'un est toujours le tombeau ou la cause de l'absence de l'autre. Il est aussi impossible que les ténèbres pénètrent dans les régions de l'amour, qu'il est impossible que la lumière pénètre dans la nôtre, qui est celle de la colère. Il y a une puissance infinie qui s'y oppose, et si nous pouvions concevoir la naissance du Verbe éternel, qui a apporté la lumière dans notre domaine au centre de la colère et des ténèbres, nous saurions de quelle manière il a fallu une puissance infinie pour opérer cette merveille.

299. Nous voyons que dans les métaux et les pierres, l'esprit ou le circonscripteur est si comprimé, que toutes les molécules qui les composent nous paraissent se toucher, quoique leur éloignement, qui n'a pas entièrement échappé à la sagacité de nos savans, soit infini comparativement à leur diamètre.

Il est très-difficile de distinguer deux phénomènes qui ont lieu l'un dans l'autre, qui sont les mêmes, et qui se trouvent par le fait à une distance infinie, parce que l'un a lieu pour nous, dans notre univers, que nous regardons comme infiniment grand; et que l'autre se passe dans les infiniment petits, c'est-à-dire, dans les molécules dont le système ou cercle d'activité nous est célé, n'ayant point de faculté pour le comprendre.

Le phénomène général que seul nous pouvons concevoir, est celui que présente notre univers, dans l'état où nous le possédons, et avec les circonstances que nous pouvons saisir de lui ; mais ce n'est pas à dire pour cela qu'il n'y ait point d'autres phénomènes, soit l'un dans l'autre, soit hors l'un de l'autre. Des facultés différentes de celles que nous possédons, pourraient nous faire apercevoir d'innombrables univers, soit que nous les supposions dans l'immensité infiniment grandes ou dans l'espace infiniment petites.

300. Le mécanisme, par lequel le fluide astral se combine pour céder ses qualités aux corps, est d'autant plus difficile à saisir que toutes les combinaisons ou actions se passent à la source bouillonnante de laquelle tout s'originise ; la combinaison ou modification de l'objet, qui change de nature, ou qui acquiert de nouvelles propriétés, ne peut s'effectuer qu'à l'instant même de l'explosion ou lorsqu'est prononcé l'incompréhensible *fiat* !

301. C'est dans l'intervalle compressible qui forme l'atmosphère des molécules ou l'espace qui les environne, et que nous nommons *circonscripateur* que peut seulement avoir accès l'influence astrale ; c'est là qu'elle est reçue dans la lumière, à l'instant où celle-ci s'originise de l'esprit innombrable, ou du *circonscripateur* ; c'est dans cet état d'union à la lumière naissante qu'elle est entraînée vers le corps par la puissance attractive qui tend à enchaîner ou fixer cette lumière.

A présent suivons bien ceci : l'attracteur comme

troisième puissance, en se manifestant dans les corps par son effet qui est l'attraction, attire la lumière à l'instant où elle s'originise de sa source pure et parfaite ; mais comme à ce même instant cette lumière est pénétrée par l'influence astrale qui a réellement bouillonné ou sourcé avec elle, elle se trouve changée en ténèbres par la puissance colérique de laquelle s'originise l'influence.

Le corps alors au lieu d'être revêtu de la pure lumière, est voilé par l'insondable ténèbre, et en elle et par elle, possède toutes les vertus, qualités et propriétés de l'astre qui a été traversé par le fluide ; or, cet astre est la porte du domaine de la colère ou l'habitation des légions du mystérieux Lucifer, qui ne doit point être confondu avec Satan, dont il n'est qu'un des satellites.

Si, sans avoir saisi la nature du fluide astral, il nous est donné de connaître quelque chose de sa marche, nous devons voir qu'une fois dépouillé, en faveur de la lumière, des qualités, vertus et propriétés desquelles il détermine la nature, il ne reste plus que la primitive puissance colérique ou l'esprit de colère qui l'a engendré, qui pénètre seule dans notre domaine, ayant à ses limites, qui sont celles de notre système mais à mort, détruit ou enchaîné l'esprit d'amour ; c'est hors de ces limites, là où nos facultés n'atteignent pas, qu'est l'éternelle et glorieuse création, dans laquelle la colère et l'amour ne sont qu'un, et c'est en franchissant les portes de notre système temporel que la colère détruit ou enchaîne l'amour.

Moïse nous présente ce mystère dans la mort d'Abel par Caïn, mort qui a réellement lieu. Ne concevons point pour cela que jamais l'amour et la colère se détruisent. La colère voile l'amour à la créature qui reçoit la vie d'elle, ce qu'elle opère en détruisant en elle la faculté d'aimer ; or, cette faculté ne peut être détruite que par la mort en nous de l'Enfant d'amour et le triomphe de Caïn, le nous-même. Ne croyons point qu'en tout cela la puissance amour soit comprimée ou détruite, et qu'elle ne perde rien à ses qualités infinies et à sa gloire ; elle ne cesse jamais de briller avec tout son éclat dans les régions célestes où elle anime et vivifie tous les enfans d'amour.

302. L'esprit, source de toute lumière, toujours un, n'est par lui-même ni bon ni mauvais, c'est toujours la puissance de laquelle il s'émane que nous considérons. Lorsque l'esprit de la puissance colérique a répandu dans notre domaine toutes les vertus, qualités et propriétés qu'il a reçues des astres, ayant métamorphosé à ces portes, les légions célestes du brillant Lucifer en légions infernales, et les ayant de plus identifiées, dans sa marche rapide avec tous les êtres animés et inanimés qui composent notre système ; il demeure à nu, et comme tel, il rentre dans sa source, qui est partout comme il s'en émane continuellement pour tout animer.

303. Nous ne pouvons certainement point connaître au moyen de nos facultés ce que sont les étoiles ni leur distance ; nous jugeons d'elles par les phénomènes météoriques ou effets lumineux que nous

apercevons ; mais par aucun de nos moyens nous ne pouvons outrepasser leurs limites. Ce sont des points de transition des créatures du domaine céleste, en créatures infernales. De ces points, nous pouvons bien connaître ou concevoir l'issue, là où commence notre domaine dégradé ; mais nous ne pouvons rien connaître au-delà. A présent si notre intelligence s'élève plus haut que les astres pour y chercher le ciel, comme elle est toujours induite à le faire, elle entre sous un voile qui lui cache les beautés de la création dans les infiniment grands de même que dans les infiniment petits.

304. Ne considérons point le fluide astral comme la cause première de la mauvaise qualité des corps, il n'est qu'un des agens du prince qui domine dans notre région, il fait partie de notre univers et nous sommes la cause déterminante de cet univers et de sa nature.

305. Lorsque, semblable à un courant continu, ce fluide nous arrive, il traverse les corps qui composent les couches éthérées qui planent dans l'espace qui nous environne, en les dilatant de plus en plus par l'action qu'il exerce sur tous. Il arrive à notre planète, à la surface de laquelle il détermine la décomposition ou expansion des corps d'où résulte la végétation, la croissance des pierres, et des métaux, il modifie la nature de tous les animaux, et par conséquent la nôtre, quant à notre partie animale ; observons que cette partie se compose de tout ce que nous pouvons connaître ou concevoir de nous.

306. Tous les savans qui se sont occupés de la végétation, ont admiré son mécanisme, mais ils n'ont

jamais pu se rendre raison des causes. Il n'y a pas jusqu'à l'ascension de la sève qui ne les ait étonnés, sans qu'ils aient pu l'expliquer. Envain ils ont appelé à leur aide le pouvoir des tubes capillaires, la pression de l'atmosphère et mille autres raisons qui leur avaient été utiles ailleurs et qui là, n'ont pu leur rendre compte de rien. Limités au seul témoignage de leurs sens, ils ont toujours négligé la connaissance des premiers agens. Or, l'influence astrale procure à toute la nature une force expansive et ascendante.

307. Le fluide astral par son action, tend à nous ravir la lumière, c'est-à-dire la saisissabilité des corps ou le moyen par lequel seul nous jouissons de la création. La lumière fixée par une puissance absolue, semble se jouer de ses efforts; elle s'élève triomphante dans l'espace, et à chaque tentative faite pour violer le sanctuaire des œuvres de la création qu'elle revêt et fait briller, elle montre que loin de cesser de leur fournir son voile, elle étend son vêtement éclatant sur mille autres productions plus brillantes encore.

Le fluide après avoir pénétré le sein de la terre et sollicité la destruction de ses molécules, ainsi que nous l'apercevons à sa surface, célèbre sa victoire en prouvant que tout se dissout par son influence. Les entrailles de la terre sont ébranlées, et les montagnes elles-mêmes cèdent le passage aux débris des corps qu'elle enlève dans l'espace comme les preuves de son triomphe.

308. L'action de ce grand agent n'ayant jamais été décrite, nous n'avons pu par aucun système nous rendre compte jusqu'à présent des bouleversemens qui nous étonnent à la surface de notre globe; car

ni les eaux, ni les volcans ne peuvent nous expliquer les diverses stratifications des montagnes, des rochers et des autres gissemens. Leurs bancs diversement inclinés, ne peuvent avoir été ainsi disposés que par un soulèvement lent et irrégulier, dérangeant continuellement la situation horizontale des couches de roches, de sable ou de coquilles, que les eaux ont dû nécessairement placer parallèlement à l'horison dans le principe de leur formation.

309. Nous avons reconnu un nombre incalculable de principes constituaus des végétaux, et nous ignorons ce qu'est leur premier élément. Nous les voyons naître, pour ainsi dire de rien, car une plante ne reçoit ni de la terre qui cache le mystère de sa naissance, ni de l'eau qui circule dans ses trachées. Nous savons que l'un et l'autre après avoir été recueillis et pesés avec soin présentent le même volume après comme avant la végétation.

310. Si au lieu d'étudier les accessoires de la science, nous nous assurons des vrais élémens des objets que nous analisons, il nous serait aussi impossible d'admettre une erreur qu'il nous est difficile d'arriver à la connaissance d'une vérité dans l'état de nos sciences actuel. Ainsi donc, si nous admettons la lumière comme premier, et même comme seul élément des végétaux, ainsi que de tous les autres corps; si nous admettons que tous reçoivent du fluide astral, leurs vertus, qualités et propriétés; si nous avons reconnu les trois puissances commandant tout, et le Circonscripateur comme embrassant tout, nous pourrions rendre compte de tous les phénomènes.

311. D'après ce que nous avons avancé jusqu'à présent, il est constant que nous ne reconnaissons qu'une seule source créatrice, composée de trois puissances absolues, égales et indivisibles; que nous n'admettons qu'un seul élément *la lumière*, qui est le voile ou le sensibilisateur universel sans lequel aucune des œuvres de la création ne pourrait arriver jusqu'à nous. Dans le sens hiéroglyphique de la Genèse, la lumière est présentée comme telle, ainsi que par St. Jean, lorsqu'il désigne le contenu innomable par le voile qui seul peut arriver à notre connaissance. Car le Verbe qui s'est fait chair ou qui s'est revêtu de la lumière, peut seul en cet état habiter parmi nous. C'est sous ce vêtement qu'il arrive à notre intelligence lorsque celle-ci étant renée est ouverte aux choses célestes; sans cela elle n'atteint qu'à une idole, à une erreur illusoire, sous quel nom qu'elle puisse concevoir et désigner le Dieu fait homme. Ainsi donc, le Verbe fait chair est la lumière qui éclaire tout, qui produit tout, dans lequel et par lequel l'éternel Créateur a tout manifesté, ou élémentalisé.

312. Il est aussi constant que sans admettre les erreurs et faux principes de l'astrologie, nous reconnaissons une influence générale des astres à laquelle toute la création doit sa nature, ou ses vertus et qualités. Nous présentons également l'espace infini, indéterminable qui circoncrit notre univers ou la moindre des molécules, comme étant la limite de notre intelligence, c'est l'esprit ou l'insondable circonscripteur.

313. Nous voyons clairement que toute végétation s'élève de la destruction d'autres substances, et que

la où rien n'est détruit, rien n'est produit. Remarquons bien que même rien ne peut être détruit, ce que nos sens nous indiquent comme tel, n'est que l'expansion des corps, et leur changement de nature. Le fluide astral est la cause de toute expansion, et c'est précisément dans les temps et sur les points où il agit avec le plus d'efficacité dans son sens, qu'il y a le plus de végétation, comme au printemps et sous les tropiques.

344. Nous avons cependant observé, qu'à l'instant de la plus grande action du soleil, qui nous fournit le fluide en plus grande abondance, la végétation était presque nulle; de même en est-il sous la ligne ou à l'équateur. Comme en tout, nous ne jugeons que par ce qui frappe nos sens, nous n'atteignons jamais à la vérité; lorsque le soleil arrive en opposition à l'un des points de la terre, son influence pénètre tout ce qui lui est directement opposé, il agit avec d'autant plus d'efficacité que son action est plus directe. Tout entre alors en expansion, nos sens même aperçoivent surtout dans la matinée du printemps, le départ de la nature pour les régions célestes. Toutes nos facultés sont alors dans l'extase de voir la marche triomphante de tous les êtres, qui semblent abandonner la terre pour aller habiter les cieux; leur allégresse nous pénètre, nous sommes enivrés des parfums qui les accompagnent; nous les suivons nous mêmes dans cette ascension glorieuse, et notre ame paraît être agrandie.

345. Si l'hémisphère de notre planète, en opposition au soleil, s'affaisse par l'action répulsive de

cet astre, comme nos observations nous le prouvent, la masse des corps diminuée par son action expansive, n'y contribue pas moins; et à l'instant où il n'agit plus tout change dans la nature, la surface de la terre en reprenant sa première position, rappelle ses essences fugitives, celles-ci se condensent de nouveau, et bientôt la nature montre qu'elle n'a rien perdu de sa masse. Tout sous le voile mystérieux de la nuit se couvre d'une nouvelle robe; le voyageur, l'artisan qui s'est endormi accablé par la fatigue, se relève avec une vigueur naissante, il s'est désaltéré à une fontaine inconnue; les végétaux se sont revêtus de formes agréables, les fleurs se sont déployées dans toute leur majesté, et les fruits arrondis se présentent avec une fraîcheur toujours nouvelle. Aux premiers rayons de l'aurore, lorsque les effets lumineux permettent à nos facultés de lire dans la nature, nous sommes surpris en reconnaissant que la faux de la mort n'a frappé que pour faire naître, et que le départ des œuvres de la création n'a fait qu'en augmenter le nombre et la masse. Les métaux dans le sein de la terre sont plus volumineux, les végétaux à sa surface, sont plus riches, plus abondans en sucs et en parfums. Les sels, les minéraux, ainsi que mille autres produits se montrent en abondance. Tous les animaux enfin, paraissent avec une nouvelle vigueur, et l'homme lui-même éprouve un développement qui s'étend jusqu'à son intelligence.

316. Les élémens de la végétation ont été fournis à l'instant de la destruction des corps, c'est-à-dire de leur expansion sous l'influence astrale; mais la végé-

tation elle-même ne nous devient sensible que lorsque tous les matériaux produits ont été réunis sur divers points par l'action des différens germes qui déterminent la nature et la forme des plantes; jusque-là tous les matériaux dispersés restent ambiants dans les environs des lieux où ils ont été formés; ils ne se déplacent que pour obéir à leur pesanteur spécifique ou au courant ascenseur de tous les objets dilatés, et attirés par le fluide astral vers les centres d'influence.

347. Le germe qui commande la nature de la plante, reçoit dans son sein les matériaux produits lors de l'expansion; il en ordonne l'arrangement, et selon les portes qu'il leur ouvre et les places qu'il leur indique, il forme un végétal d'une nature différente, il coordonne avec une harmonie admirable, le tronc, la feuille ou la fleur, et ensuite le fruit qui s'élève graduellement avec son pépin. Lorsque le germe disparaît, et avant de montrer ces diverses productions s'élèvent les racines qui le remplacent dans ses fonctions. C'est au moyen de leur trachées, que les sucs et les sels dissous dans les liquides s'élèvent dans la plante; comme celle-ci reçoit aussi par son feuillage les gaz et les vapeurs, lorsqu'obéissant à leur pesanteur, à fur et mesure qu'ils se condensent ils redescendent vers elles.

348. Les minéraux et les végétaux ne sont pas les seuls qui doivent leur accroissement à l'action du fluide astral; tous les êtres lui sont redevables de leurs vertus, qualités, et de tous les phénomènes qui les accompagnent dans le temps. Les anciens qui connaissaient très-bien l'action de ce fluide sur les

animaux savaient aussi qu'il n'agit jamais dans le but de donner l'être, mais bien de le détruire, en le dépouillant de son enveloppe dans laquelle seulement consiste pour nous l'existence des êtres. Remarquons qu'il est dans l'ordre de la création que le fluide astral rappelle la lumière ou l'enveloppe, de la création vers sa source, soit que cette lumière se présente dans les régions célestes avec sa pureté primitive, soit qu'elle se présente dans notre région dégradée avec sa nature ténébreuse. Car tout dans l'immense création n'existe que par la sortie et la rentrée continuelle dans sa source, le centre universel.

319. Les créatures animales, ainsi que les végétales et les minérales, ne peuvent arriver à la portée de nos conceptions, qu'en raison du triomphe de la lumière sur son ennemi. Les anciens qui le savaient, mais qui, dans leur égarement, avaient accordé une puissance de volonté créatrice ou destructive à des agens qui ne sont que des instrumens de l'éternel et unique Créateur, avaient divinisé ces agens sous mille noms différens, mais dont la base était toujours le bon et le mauvais principe.

320. Comme l'existence des créatures n'est obtenue qu'en faveur d'un combat continuel, il y a des modifications incalculables dans les trophées obtenus pour couronner la victoire. La puissance infernale, quoique voilée et célée au centre de toutes choses, n'en agit pas moins par l'impulsion ou insufflation de son esprit. Les créatures fournies par le domaine temporel ou le faux Eden ne vivent que par l'im-

pulsion de cet esprit dont les productions tendent à se montrer à travers le voile extérieur, et celui-ci ou notre enveloppe matérielle présente souvent des formes monstrueuses qui viennent nous étonner. Nous tremblons d'en connaître les causes, car ces fruits ou formes horribles sont le présage du vêtement qui nous attend dans un domaine où la puissance infernale sera dominante, et où elle n'aura plus de voile. Les créatures ou les productions du temps ne pourront plus y arriver pour fournir un beau corps à un méchant esprit; mais il faudra que tout paraisse avec un vêtement analogue à la nature de son être, c'est-à-dire infernal et éternel.

324. Le fluide astral, sans déterminer directement les productions monstrueuses, y contribue comme appartenant au même domaine satanique; de sorte que, là où la volonté ou faculté volitive de l'homme n'ouvre pas dans ses dépravations la porte infernale que la miséricorde a fermée, il n'y a presque pas de productions monstrueuses. C'est ainsi que nous le remarquons dans les règnes minéral et végétal. Tous les phénomènes monstrueux, soit physiques, soit moraux, qui nous font frémir, tiennent aux plus profonds mystères, surtout les monstruosités morales, quoique celles-ci, qui sont beaucoup plus horribles, nous effraient moins que les formes corporelles, toujours insignifiantes par elles-mêmes. Le monstre moral nuit essentiellement à l'organisation de la société; il y apporte les crimes et les désordres qui la détruisent; les monstres physiques ne nuisent qu'à sa beauté.

322. Tous les monstres et toutes les furies de l'abyme peuvent donc avoir entrée en nous; mais à cause du voile miséricordieux, l'être du temps, ils n'ont pas le droit de se produire hors du cœur des êtres qui leur donnent asyle; ils doivent y rester enchaînés pendant l'existence du temps. Cependant dans le violent combat que le prince des ténèbres livre à celui de la lumière, ou plutôt dans la lutte de Satan revêtu des ténèbres, et de l'Elohim ou du prince de l'amour revêtu de la lumière, le premier obtient souvent une ombre de triomphe qui lui permet d'imprimer sur un être naissant une forme analogue aux furies qu'il commande.

Ne croyons pas pour cela que l'être ainsi disgracié soit plus sous le joug du prince de la colère, que tout autre individu doué des formes les plus belles. Il y aurait plutôt des raisons pour le contraire; car ce qui nous nuit réellement est l'habitation des furies infernales dans notre cœur, et non les caractères extérieurs que ces monstres peuvent imprimer sur notre corps. C'est par une bien grande brutalité que, dans plusieurs régions on détruit les monstres de naissance; on aurait autant de raison pour détruire tous les êtres qui naissent hors de la filiation divine, car ils sont tous métaphysiquement plus loin de la forme humaine, que tous les monstres les plus horribles que la nature puisse fournir dans ses dépravations.

Si, au lieu de nous occuper à détruire les corps, nous ne réédifions pas continuellement l'œuvre de Satan, ou l'être mu par l'esprit de colère, de haine

et d'égoïsme que le Rédempteur a sappé dans sa base, il ne paraîtrait parmi nous, non seulement aucune forme monstrueuse ni aucune furie de l'abyme, mais nous naîtrions avec des corps célestes, et nous jouirions des délices d'Eden.

323. La connaissance du combat entre la lumière et l'influence astrale est de toute antiquité. Les peuples qui contemplaient cette lutte aussi générale que continuelle, avaient, comme nous l'avons observé, par une conséquence de leur idolâtrie mis au rang des Dieux ces deux agens. Ils les considéraient comme des puissances actives ou douées de la volonté. Les Egyptiens avaient Osiris, ou le soleil bienfaisant, victorieux au printemps, et vaincu en hiver par l'éternel Typhon. Les Perses avaient Osmud, le Dieu de la lumière, luttant constamment, comme bon principe, contre Arhimane le mauvais principe, ou astre serpent. Ils considéraient Zoroastre comme inspiré par Osmud; delà leur attachement à sa doctrine sur le bon et le mauvais principe. Nous ne citerons point les mystères de Mithra ou du Dieu Soleil, célébré presque partout et luttant contre les ténèbres; ni l'Apollon, ou le Soleil des Grecs, triomphant du serpent Python; parce que toutes ces connaissances appartiennent ainsi que la première à des légendes ou systèmes religieux qui ont la même base erronée: l'existence de deux principes qui se partagent la domination de l'Univers.

CIRCONSCRIPTEUR.

324. Le circonscripteur est l'espace inintelligible qui entoure le cercle que peuvent former nos facultés dans leurs conceptions les plus élevées, il est pour nous le vide, le néant, la *mort* ! Lorsque notre jugement a placé les limites de son infini, et qu'il nous paraît que rien au-delà ne peut plus être conçu, s'élève le domaine de l'esprit dont la porte nous est fermée tant que nous vivons matériellement, c'est-à-dire tant que nous pouvons concevoir notre Etre et son existence.

Si, de cet infiniment grand pour nous, nous redescendons dans les infiniment petits, dont toutes nos facultés nient l'étendu du domaine, nous retrouvons cet espace formant la circonscription de la dernière des molécules, avec les mêmes circonstances qu'il limite notre vaste univers. Mais comment pourrions-nous nommer vide, néant ou *Mort*, la région de l'esprit, puisque l'esprit lui-même est la source ou racine première de tout ce qu'il y a de beau, de sublime, de tout enfin ce qui est en vérité ? Nous le pouvons cependant relativement à notre être temporel ! car, remarquons bien que tout ce que nous pouvons concevoir de beau, d'élevé ou de sublime, appartient au cercle formé par notre intelligence, c'est-à-dire au temps ou au domaine d'en-bas, où tout n'est qu'illusion.

325. L'esprit ou l'universel circonscripteur est une source ou puissance qui procède directement

des trois causes premières auxquelles tout doit l'existence, comme c'est elles qui déterminent tous les phénomènes. Nous avons expliqué comment le **CENTRALISATEUR** ou la cause du feu ramène constamment tout dans le centre; comment le **MOTEUR** qui s'élève du centre, développe dans une explosion continuelle, tout ce que ce centre renferme, c'est-à-dire l'universelle création; et comment l'**ATTRACTEUR** ou l'éternel conservateur, par son action de la circonférence au centre, ramène dans l'instant de l'explosion, l'œuvre sur elle-même, la constituant avec des formes distinctes, soit notre univers ou système astral et planétaire, soit, selon le même mode et avec la même magnificence, la dernière molécule des corps.

326. Ces trois causes ou premières puissances ainsi désignées dans la manifestation des choses, se nomment dans celle des êtres: la **COLÈRE** ou puissance absolue, contractive; la **VOLONTÉ** ou le Verbe générateur par lequel tout a l'être, et qui rentre et sort seul de l'insondable centre, l'éternel Père; et enfin **L'AMOUR** ou l'esprit-conservateur et purificateur, celui qui seul peut ouvrir les cieux et qui seul y entre, car nul n'y a jamais pénétré que, dissous, dans son sein!

327. Ces trois puissances constituent l'universelle Divinité à jamais indivisible, quoique manifestée en trois personnes distinctes, desquelles s'élève l'esprit comme un rayon de gloire qui les accompagne partout et qui est la Divinité elle-même. A présent, si nous voulons pénétrer dans le centre d'où s'originise

l'esprit pour connaître sa source, nous pouvons monter ou descendre éternellement, sans jamais pouvoir le rencontrer, parce que l'espace où l'esprit qui le circonscrit est infini ; cependant ce centre est partout, il est tout !...

328. En démontrant autant que nous le permettent nos facultés, l'existence du saint Trinaire dans la nature, partout, nous prévenons le sage de s'élever au-dessus de toute description, de s'adresser à l'amour ; or il ne le peut qu'en aimant ! Alors l'amour lui en apprendra plus que l'univers entier ne pourrait lui en exprimer.

Nous remarquons que les corps, composés de molécules infiniment petites portent par cela même, l'empreinte ou le cachet de leur Créateur. Lorsque nous voulons pénétrer à travers l'espace qui circonscrit la dernière de ces molécules, nous pouvons y descendre éternellement, sans jamais rencontrer son terme. Il en résulte qu'un corps quelconque, un métal, un gaz, quoi que ce puisse être, est composé de molécules divisibles à l'infini, sans que jamais nous puissions saisir ni la première ni la dernière ; car, la masse même que nous croyons posséder, n'est qu'un effet répulsif qui nous ferme l'entrée du sanctuaire, et la distance à laquelle notre main peut en arriver, en saisissant le corps, est toujours infinie. Ce que nous expliquerons mieux en traitant du tact.

329. Si nous avons la clef du sens hiéroglyphique, nous pourrions en recevoir de très-brillantes lumières ; car remarquons ce phénomène : lorsque deux corps d'égale densité s'approchent avec vio-

lence, leurs molécules réciproques semblent vouloir franchir les limites qu'a placées la puissance répulsive; alors les corps se brisent, la force agissante est détruite; cependant le sanctuaire n'a point été violé, chaque par celle, fût-elle en poudre, est un sanctuaire tout aussi vaste, elle renferme autant de merveilles, et même nous pouvons dire elle a le même nombre de molécules, puisque celles-ci sont également incalculables. Mais nous restons aveugles sur le mystère comme nous sommes sourds au cri qui nous annonce dans le choc des corps, le combat des puissances, leur victoire ou leur défaite. Cependant, où nous conduirait ce sens hiéroglyphique? à rien hors de ce monde! tandis que si l'amour nous instruit, il nous montrera, sans langage, sans tableaux, comment la colère toujours victorieuse couronne toutes les œuvres du Créateur, en leur fournissant une atmosphère de gloire et de magnificence. Il leur montrera comment il n'est qu'un avec elle, donnant dans cette unité à toutes les créatures et la vie et le bonheur de l'existence!

330. Il est des mystères dont la clef ne se communique point; cependant elle n'est jamais refusée à ce lui qui la demande sincèrement. Il serait difficile de démontrer en notre langage, comment notre ordre de choses étant un effet de la colère, la dureté ou cause répulsive, et l'opacité ou le voile ténébreux que nous connaissons dans les corps, sont des effets en quelque sorte étrangers au corps. Ces effets sont cependant éternellement produits dans l'acte de la création pour ravir les corps ou les beautés d'Eden à la puis-

sance colérique qui veut les saisir, et qui elle-même détermine ces effets partout où elle se porte pour dévorer les fruits dont elle est pourtant l'unique racine. Or, c'est dans ces effets produits par le centralisateur ou l'éternel Père, qui enchaîne ses œuvres pour les cacher aux enfans de la colère, dont la nature est d'exciter sa vengeance, qu'existent les causes de la douleur, de la mort, de la corruption et de tous les maux qui nous déchirent dans notre système temporel, et qui sont le partage des créatures infernales. Comprendons la mort et la corruption, à l'égard de ces dernières, selon un mode éternel que notre intelligence n'atteint point.

Les sages nous ont instruits sur ces mystères par mille allégories, telles que l'ange de lumière enchaîné dans les ténèbres, les géans précipités sur la terre, et le vieil Adam chassé d'Eden pour vivre dans un système *dolorifère*!

334. Pour connaître quelque chose de plus sur la source de l'esprit, nous considérerons l'image de l'Éternel en nous-mêmes; ne comprenons point que cette image soit le *nous-même* d'ici-bas, ou l'être animal qui se compose de tout ce que nous pouvons connaître ou concevoir de nous et en nous. Celui-ci constitue au contraire le tombeau de l'image. Cependant en considérant cette tombe ou prison, nous pourrions arriver à la connaissance de la vérité, si un rayon de lumière céleste, en nous donnant asyle dans son sein, nous transportait dans sa région. C'est de cet asyle seul que nous pouvons lire sans danger les plus hauts mystères dans la nature extérieure ou

dans les corps morts. N'est-il pas écrit que les corps morts doivent rendre leur témoignage jusqu'à la fin des temps, et que, lors même que l'esprit qui les a animés en serait banni, comme il l'est et de la lettre de la révélation et de la nature extérieure, il n'en prophétiserait pas moins. Or, la révélation et la nature sont deux témoins dont on a chassé l'esprit.

332. Lorsqu'après avoir considéré la nature et la forme des corps, nous méditons sur celles des êtres, nous retrouvons partout les mêmes caractères. Nous sommes nous-mêmes composés d'un centre ou source d'où s'élèvent des qualités ou propriétés qui sont selon la nature de notre esprit, lequel s'élève lui-même comme une explosion douce et continue de ce même centre dont nous ne pouvons point apprécier l'étendue. Delà il se répand dans des limites auxquelles nous ne pouvons point fixer de terme, parce que, partout où se porte notre pensée, elle reste toujours dans les limites qui circonscrivent notre être, et où notre esprit peut s'élever, c'est-à-dire dans toute l'étendue de notre circonscription. Telle est dans notre système, l'analyse de tous les êtres temporels, qui sont de véritables molécules portées à leur infiniment petit, et dont le nombre est infini. Car, remarquons-le bien : tous les êtres qui sont renfermés dans nos reins, au dernier desquels nous ne pouvons jamais atteindre, et tous ceux desquels nous descendons, au premier desquels nous ne pouvons pas davantage remonter, forment ce tout infini. Les anciens, pour résoudre ce problème, ou l'amener à la portée de leur intelligence, considéraient le passé et l'avenir, comme formant un cercle dont le présent était un

segment. Mais cette idée est fautive, comme le seront toutes celles que nous nous formerons de l'éternité.

333. Nous avons expliqué que nous ne pouvons rien connaître ou concevoir de l'esprit, nous ne pouvons jouir que des qualités et propriétés qui existent en lui, et dont il détermine la nature. Cependant c'est proprement lui qui constitue notre être, quoiqu'il ne le soit point; celui-ci consiste en un centre insondable, incommensurable et inappréciable, duquel tout s'élève continuellement. C'est ce centre que nous nommons ame; de sorte que celle-ci comme nous le voyons n'est point un être, mais une source d'être. Moïse qui la considérait ainsi, ne l'a jamais nommée comme étant un être; et notre ignorance nous a fait conclure qu'il ne croyait point à son existence ou à son immortalité. Or comme nous avons reçu toutes nos connaissances plutôt des païens que des vrais sages, nous avons avec eux personnifié une source, et nous en parlons, comme étant notre propre être.

334. La pure divinité est réellement imprimée dans la dernière molécule des corps; là elle se manifeste comme dans notre vaste univers, avec toutes les qualités infinies par le sublime et incompréhensible Trinaire. Quelque petit que nous puissions supposer un corps, il porte le caractère de l'infini, et nous ne pouvons jamais atteindre son dernier point de division, c'est ce que nous comprenons numériquement, mais nous sortons hors des limites de notre intelligence en disant que pour franchir l'espace qui sépare les molécules entre elles et arriver à leur centre, c'est-à-dire pour les trouver elles-mêmes,

nous rencontrons la toute-puissance , qui nous en ferme l'entrée, et par aucun moyen nous ne pouvons la saisir. Cette molécule est un tabernacle sacré qui renferme le germe de toute la création, et si redevenu le fils de la Divinité, l'Elohim, la toute-puissance nous ouvrirait ce tabernacle, le germe se développerait à notre voix, et l'éternelle création sortirait de la poussière, car Dieu est dans la dernière de ses œuvres comme dans la première, il est tout en tout!

335. Les molécules, ou les parties des corps portées intellectuellement à leur dernier point de division, sont toujours circonscrites par le vide innombrable, c'est-à-dire par l'esprit qui s'élève d'elles comme d'une racine ou d'un centre inappréciable. La lumière dont cet esprit est la source insondable, est amenée par la puissance attractive dans le centre où elle corporise l'image, soit animée, soit inanimée; elle la circonscrit comme un voile qui ne laisse arriver que quelques ombres de sa beauté dans ce monde, et encore toujours cachée sous le voile. N'oublions pas que dans notre ordre de chose temporel, la lumière ne nous arrive que célée dans les ténèbres, car il est dit que la lumière luit dans les ténèbres! Or l'éternel Père ne peut se manifester à nu dans la création, puisqu'il est le centre de cette même création, ou son *engloutissement*; et là dans ce centre universel, rien ne peut être saisi, rien n'y existe pour nul être quoique tout y soit renfermé. Ainsi Dieu n'est donc pour ses créatures que corporisé, ou par son image vêtue de la lumière; et toutes les créatures sont lui-même corporisé.

336. Si nous méditons sur les circonstances de notre existence, nous verrons que nous appartenons à un centre ou *ame*, que nous ne pouvons trouver ni fixer nulle part. De ce centre s'élève un esprit qui jaillit comme une explosion incompréhensible formant un atmosphère auquel on ne peut placer de limite. Dans cet esprit nous remarquons des facultés, qualités, vertus et propriétés qui nous font distinguer ce qu'est cet esprit ; mais rien de ce que nous pouvons connaître ou concevoir en lui ne peut nous arriver que vêtu de la lumière ; de sorte que si nous ne comprenons point l'esprit, c'est parce qu'il ne peut point en être revêtu lui-même : au contraire, la lumière s'élève de lui en le dépouillant continuellement ; c'est lui qui en est la source intarissable. Elle ne le dépouille point selon le mode de tout autre créature qu'elle peut cesser de vêtir, et qui alors n'est plus pour nous ; mais elle le dépouille en s'élevant de son sein sans qu'elle puisse le circonscrire ou le voiler ; bien loin de là, elle le découvre et le manifeste en déployant toute sa magnificence, et revêtissant les créatures des vertus, qualités et propriétés qui s'élèvent de lui avec elle.

337. L'esprit à jamais innomable n'est point proprement dit une puissance, mais il participe à toute la puissance de celui duquel il s'émane, et si l'on pouvait considérer ou nommer l'être avant cette émanation, il ne serait qu'un centre ou une puissance d'être ; mais un centre est toujours comme une source jaillissante. Lorsque l'Éternel manifeste son esprit, il l'émet par son image qui est la porte de sa manifes-

tation , ou le Fils par lequel il se produit continuellement lui-même. Cette image est active en nous , comme elle est passive dans la première et dans la dernière molécule des corps.

Si nous l'avons bien compris , le pur esprit est inaltérable , à jamais le même et le dépositaire de la toute-puissance , il est la toute-puissance même. L'esprit ne peut s'élever que de Dieu , il s'en émane continuellement , sollicité par les créatures pour lesquelles il est ce que le fait être le mode selon lequel celles-ci l'ont sollicité , c'est-à-dire selon la porte qui lui a été ouverte par la créature.

338. Adam dans son état de gloire ouvre les portes de l'amour , et il s'en élève un esprit analogue à la nature des portes ouvertes , il plane dans cet esprit qui est son élément ; il ne peut vivre et respirer que par lui. Son habitation est toute selon le mode d'amour , et c'est l'amour qui sert d'atmosphère à tous les êtres , soit animés , soit inanimés , qui sont les émanations ou les conséquences de ce même Adam ; alors le vêtement que tous reçoivent ne peut être que la pure lumière , et dans elle et par elle , tous reçoivent les vertus et qualités célestes.

339. Ne comprenons point que ce qu'Adam a été , i ne le soit encore , seulement l'image primitive est aujourd'hui voilée en lui , elle y est enchaînée par l'image colérique qui a brisé les portes par lesquelles s'est élevé le système de ce monde , et par lesquelles l'amour ne peut point entrer pour arriver jusqu'à nous. Or , si nous n'avons point encore saisi le mécanisme physique de notre propre être , comment pourrions-nous con-

cevoir son organisation métaphysique et celle de notre système général. Les portes brisées par lesquelles nous arrive ce monde, c'est-à-dire les racines de notre existence phénoménique, sont les astres, dont nous avons expliqué le jeu ou l'influence. Mais c'est en vain que notre intelligence soumettra tout au temps et aux lieux qui forment son cercle; tant qu'elle ne sort point de ce cercle, elle ne fait que divaguer sans jamais atteindre aux portes de l'éternité. Ce n'est donc ni par elle, ni par rien qui puisse nous arriver par son moyen que nous pouvons sortir de nous même, de ce *moi*, le tombeau de l'image parfaite; et nous élever hors de notre habitation, la prison et les chaînes des créatures célestes, soit animées, soit inanimées. Sans la naissance en nous d'un nouvel être, dont ce monde ne soit point le royaume, nous n'arriverons jamais à notre nouvelle patrie, et la foi qui est la lumière du domaine d'en haut, nous sera toujours étrangère ainsi que toutes les autres vertus célestes!

340. Si nous pouvions parler un autre langage que celui du temps que nous employons et qui par cela même qu'il appartient à ce système est le destructeur de la vérité, nous ne présenterions jamais rien de passé ou avenir. Alors nous dirions en parlant de ce que nous nommons la création : tous les centres de puissance montrent en être ce qu'ils renferment, et les portes de notre univers sont ouvertes par la puissance qui reçoit le droit de les ouvrir. Ces portes sont les astres placés aux limites de notre domaine, ils sont les racines à travers lesquelles s'élève la sève, celles-ci doivent déterminer la qualité des fruits, et ces fruits

sont tout ce que nous pouvons concevoir dans notre vaste univers. La nature de ces racines est telle que rien que de colérique ne peut pénétrer dans nos régions. Cependant le lien de fraternité qui unit Abel à Caïn, prouve qu'il a assez de puissance pour que l'enfant de la douceur et de l'amour, paraisse avec l'enfant de la colère; mais à peine ce dernier le reconnaît à la nature de son sacrifice, qu'il le met à mort. Ce qui a lieu pour les êtres, a lieu pour les choses, et a lieu à l'instant même!

Nous disons à présent dans la folie de nos raisonnemens; un être peut mettre à mort un autre être, mais une chose ne peut pas détruire une chose sans l'action d'une volonté étrangère: nous répondrons que, excepté que nous soyons rené de l'esprit d'amour, nous ne pouvons rien connaître de la mort d'Abel par Caïn, pas plus que de la destruction d'un objet céleste par un objet appartenant à la colère, et au temps.

341. Tout est à jamais l'un dans l'autre; une pierre brute renferme en son sein la pierre céleste et indescriptible, créée pure et parfaite par l'éternel et immuable créateur. Faute de vouloir nous considérer nous-même comme les continuel meurtriers d'Abel que nous enchaînons en nous comme dans un sépulcre, nous ne pouvons pas voir comment la pierre détruit, dévore et enchaîne continuellement l'objet paradisiaque qui est toujours malgré cela plein de magnificence et de splendeur pour les créatures célestes. Ce que nous apercevrons encore bien moins est de quelle manière cette pierre créée pure et parfaite n'a

jamais cessé de l'être, quoiqu'elle puisse être éternellement lue ou saisie comme un objet tout infernal ou comme tout ce qu'il y a de plus dégoûtant et de plus impur.

342. A l'instant où la lumière d'en haut s'élève pour nous, nous voyons se développer les mystères les plus sublimes; tout dans notre domaine est scellé ou voilé qui nous cache et les êtres et les objets célestes; mais les sceaux se brisent! les voiles sont déchirés!

La lettre et la parole sont des écorces ou enveloppes qui contiennent l'esprit de l'être qui les émet, et cet esprit est l'être lui-même. L'esprit, puissance éternelle, insaisissable par nos facultés temporelles, pénètre en nous et s'identifie avec nous, de la même manière que l'enveloppe pénètre dans nos facultés en s'identifiant avec elles. Concevons bien que ce que nous nommons la lettre, est tout ce que notre intelligence peut saisir en lisant un écrit, tout ce que nous pouvons comprendre en entendant un discours. De même en est-il à l'égard de la nature extérieure; tout ce que nous pouvons voir ou concevoir dans le temps est la lettre écrite où nous pourrions lire les cieux et tous les mystères, mais elle est en même temps le voile qui nous ravit tout, tant que nous ne recevons pas l'esprit qui a dicté la lettre; tant que l'esprit qui s'élève de cette lettre ne pénètre point en nous. Si c'est l'esprit d'amour qui s'élève en nous, les cieux et les créatures célestes se présentent à nous; si c'est l'esprit d'orgueil et de colère, nous ne pouvons recevoir par nos facultés que l'a-

byme et ses furies! Tout pour nous est mauvais!... Mais dans l'un comme dans l'autre cas le voile temporel subsiste jusqu'à la consommation de l'œuvre; seulement on peut dès ce monde lire à travers le voile et connaître quelle est la puissance qui triomphe en nous.

343. Tout dans notre vaste univers est l'enveloppe de son créateur! Le Verbe éternel se *parle*, et la création est l'expression de son discours. Il parle en vérité et en réalité, ses paroles sont des œuvres et ses œuvres sont *lui*. L'éternelle création s'élève comme un voile mystérieux qui cache sa propre magnificence à elle-même, car sans être anéantie, elle ne pourrait point supporter l'éclat de sa grandeur.

Ici ne nous faisons point illusion; notre système temporel n'est pas l'éternelle création que nous ne pouvons ni saisir, ni posséder, quoique tout soit en tout. Le point où nous pouvons lire ou saisir notre ordre de chose est, selon que nous l'apprend la révélation, et tout dans l'univers, celui où Satan s'emparant de notre héritage veut le métamorphoser en un domaine colérique infernal; mais la consommation de son œuvre est suspendue dans le temps, par cet ordre temporel lui-même.

344. Nous arrivons insensiblement au développement du mystère le plus intéressant pour nous, et sur lequel le Rédempteur nous instruit si particulièrement la veille de sa mort.

Notre système temporel dépend nécessairement pour nous de la nature de notre être, et la nature de notre être dépend de la source dont l'esprit qui nous anime nous fait jaillir. Comprenons bien que l'être

dont nous parlons ici est celui que nous éveillons, soit dans les régions célestes, pour être vêtu de la lumière, soit dans l'abyme, pour être enchaîné par les ténèbres, soit enfin dans ce monde où il reçoit la corporisation miséricordieuse qui suspend le triomphe de Satan.

Alors dès ce monde notre ordre de chose peut être pour nous individuellement paradisiaque ou infernal, selon que nous nous élèverons de la racine d'amour ou de la racine colérique.

345. Tout nous prouve dans ce monde que nous sommes enfans de l'orgueil et de la colère; de sorte que nous ne possédons point d'autres facultés que celles au moyen desquelles l'ordre de chose que nous fournit Satan notre père peut arriver à nous. Cet ordre est ce que l'Écriture nomme le monde; et ce monde, qui se compose de tout ce que nous pouvons voir ou connaître, qui tout est sous la loi de la mort et de la corruption, constitue le corps de Satan. C'est lui-même qui se *parle*, et tout ce que nous connaissons, jusqu'à nous-mêmes inclusivement, tout est son expression, tout est son corps! c'est lui qui anime tous les *êtres* et toutes les *choses*.

Dès-lors l'objet que nous touchons, que nous regardons, etc., et qui entre en nous par nos sens, y apporte le corps de Satan, et le corps comme l'esprit s'identifie avec notre être, selon le mode de la faculté et de la puissance qui ont reçu l'un et l'autre. Lorsque nous mangeons les substances qui proviennent de la terre, nous nous nourrissons du corps de Satan, et avec ce corps nous recevons également son esprit.

Nous n'avons encore jamais compris peut-être comment chaque prince ou père nourrit ses enfans ; nous sommes tout aussi ignorans que les Juifs, qui se scandalisaient de ce que le Christ qui, pour enseigner le mystère que nous développons, donnait son propre corps à manger à ses disciples.

346. Le Verbe éternel voulant, avant de nous quitter, nous donner encore un témoignage de son amour, brise en notre faveur le sceau du mystère de la manducation. « Prenez, dit-il, ce pain, et le rompez, » première image de la destruction de l'enveloppe, pour en chasser ce qu'elle contient ; « puis, bénissez-le en mon nom, et ce sera mon corps que vous mangerez. »

Si au lieu d'agir au nom du Verbe, nous agissons en notre nom, nous consolidons la présence de Satan dans la substance, et nous nous nourrissons de ses essences comme de son corps.

L'esprit de mensonge qui domine partout a changé cet auguste mystère en une vaine cérémonie, dont le ridicule a été exposé aux yeux de tous par les discussions honteuses auxquelles se sont livrées les deux moitiés de l'Europe. Les yeux de tous sont demeurés fermés, et chacun a considéré comme pieuses et sages les œuvres de sa propre folie. Chacun n'a que trop prouvé l'esprit qui l'animait, par les haines, les guerres et les massacres auxquels tous les partis se sont également livrés.

347. Quelle différence y a-t-il entre le pain et le vin, considérés comme corps ? et pourquoi ce qui a été dit à l'égard de ces deux substances ne serait-il

point applicable à tout autre chose? Moïse, pour exprimer le même mystère, lorsqu'il nous instruit du moyen qu'a employé Satan pour effectuer la chute, a choisi une pomme. Il rapporte que le tentateur dit en opposition au Rédempteur : « Considérez ce fruit de la terre, voyez comme il est beau aux yeux et agréable au goût, et mangez-en ! » Ce qui ne fut pas plus tôt fait, que la puissance colérique inqualifia avec l'univers entier par son chef, Adam, qui vit lui-même sa nudité ou son néant. Ici, nous ne pouvons point faire comprendre comment cet acte n'est pas subit ou momentané, comme notre intelligence peut seulement nous le montrer; mais bien un acte qui a lieu à présent comme alors, comme toujours; il est dans la marche et dans l'ordre de la création. Adam, le vieil Adam, ou le nous-même se nourrissant de la substance de la terre, ne peut y trouver que le corps de Satan, parce que, à son insçu, quoique par une conséquence directe de sa volonté, cette substance a reçu un genre de bénédictions selon son ordre infernal; c'est-à-dire que lui, Adam, ayant agi dans le sens inverse de l'amour, a appelé Satan dans la substance au lieu du Verbe. Or, c'est ce que nous faisons journellement, lorsque, dans l'acte de la manducation, ou dans toute autre circonstance, nous n'avons que nous en vue, que nous ne consultons que notre propre intérêt, que nous considérons et la *beauté* et l'*agrément* d'un objet, pour nous en emparer et en jouir en propre. Lorsque nous avons le *nous-même* en vue dans nos œuvres comme dans nos désirs, soit que nos vues se portent vers la terre

ou vers les cieux , nous agissons en notre *nom* , et tout ce qui est fait en notre nom est fait en celui de Satan , à cause de notre identité avec ce père de tous les enfans de l'orgueil et de la colère.

348. Nous comprenons très-bien dans notre ordre extérieur , ce que c'est que d'agir au nom d'un autre ; celui qui agit au nom de son prince , selon nos idées reçues , c'est comme s'il n'existait pas et que le prince vécut en lui et par lui. Pourquoi dans l'ordre spirituel ne le comprendrions-nous pas ainsi ? pourquoi , disons-nous machinalement , que nous faisons ceci ou cela au nom de Dieu , tandis que nous n'avons que nous pour seul but et que seul nous voulons agir.

349. Nous ne saurions trop le répéter , tout ce que nous faisons pour nous et par nous-mêmes , est fait au nom de Satan. En vain nous prendrions mille masques pour prouver à nous et aux autres que nous avons agi sans égoïsme ; si c'est nous qui avons agi , nous n'avons pu avoir d'autre but que nous-mêmes. Ne nous faisons point illusion , en disant que par le baptême , la régénération , les mérites du Rédempteur , etc. , nous sommes enfans de Dieu ; Reconnaissons-nous aux fruits et non sur des raisonnemens ou sur le témoignage de la lettre ; celui-là n'est ni chrétien ni enfant de Dieu qui souffre qu'il existe un seul être plus malheureux que lui , qui peut penser à une félicité éternelle , tandis qu'il existerait un enfer engloutissant et dévorant ses malheureux frères !

350. Voyons notre exemplaire sur le Calvaire ,

il meurt pour ses ennemis , il donne sa vie à tous et avec sa vie son héritage ; ce n'est point dans un palais qu'on le voit naître dans ce monde , c'est dans le dernier des réduits , dans une étable ! Maître du monde , il n'y possède rien : les animaux de la terre ont des tanières , dit la Sagesse , et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ! Maître des cieus , ce n'est point vers les cieus que ses pas le guident , c'est dans le gouffre le plus reculé de l'abyme qu'on le voit descendre , et il n'en ressort qu'en ramenant avec lui , tout jusqu'à la dernière et la plus perdue des créatures qu'il ressuscite à la vie éternelle ! Son amour enlève tout à l'abyme , il engloutit jusqu'à l'abyme lui-même , et ses furies sont par sa puissance métamorphosées en légions d'anges glorieux !

Or , nul de ceux que son Père lui a donnés , ne sont perdus , et son Père lui a tout donné !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.





